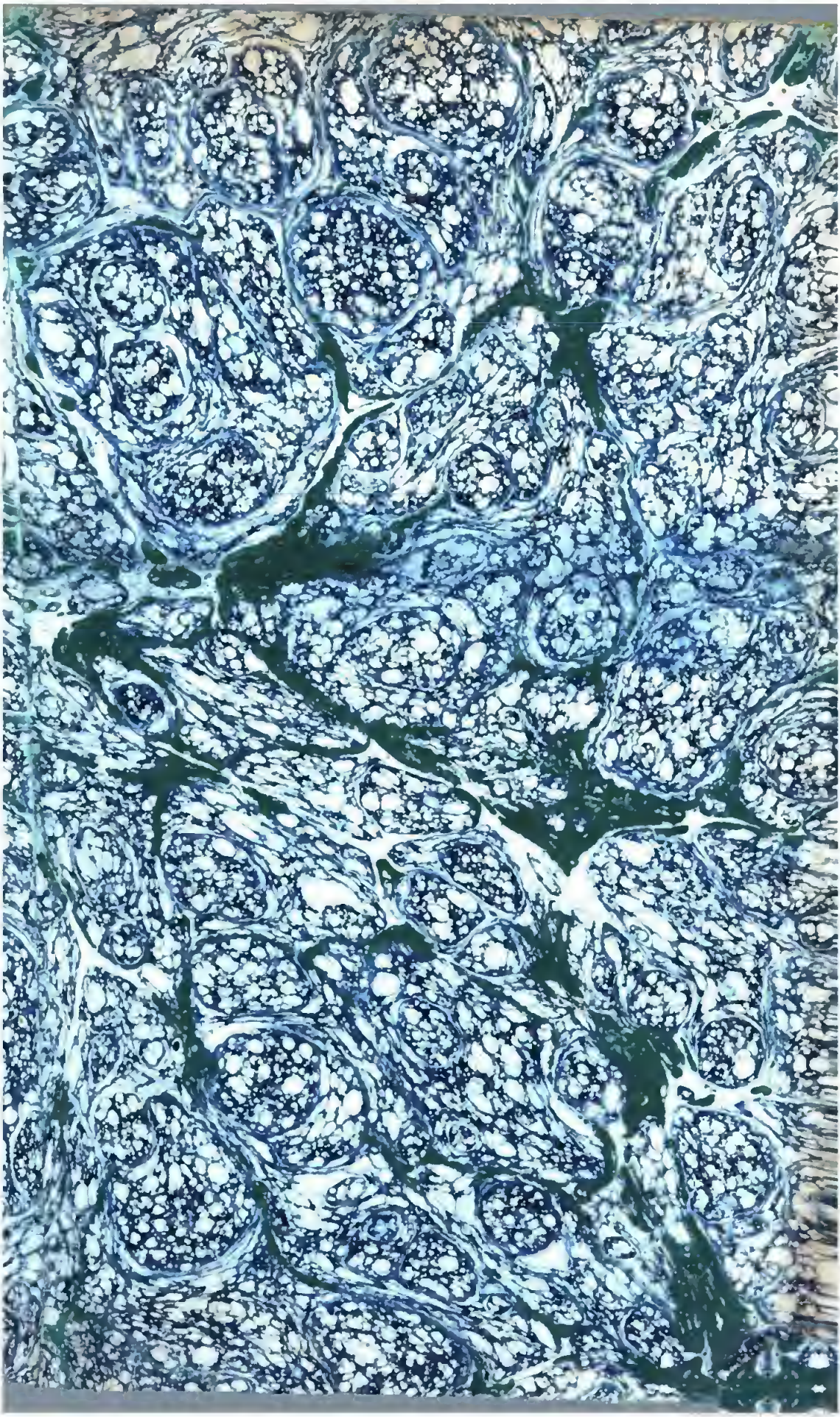
HISTOIRE D'HOMÈRE ET D'ORPHÉE, OUVRAGE LU DEUX FOIS À LA...

Jean Baptiste Claude Isoard Delisle de Sales, ...

BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
111
NAPOLI



X 318

II Suppl. Patent. B. 111

HISTOIRE

D'HOMÈRE ET D'ORPHÉE.

SON
630032

HISTOIRE

D'HOMÈRE ET D'ORPHÉE,

OUVRAGE LU DEUX FOIS A LA CLASSE D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE ANCIENNE DE L'INSTITUT DE FRANCE;

PAR M. DE SALES,

MEMBRE DE CETTE ACADÉMIE.

A PARIS,

CHEZ ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,
rue Hautefeuille, n.° 23.

1808.

Je déclare que les deux exemplaires exigés par la loi ont été déposés à la Bibliothèque impériale.

PRÉFACE.

Cet Ouvrage, lu deux fois aux séances particulières du corps savant dont je m'honore d'être membre, devait entrer dans le recueil de ses Mémoires; mais le séjour du libraire de l'Institut à Pétersbourg arrêtant depuis plusieurs années leur impression, des hommes de goût à qui mon cœur n'a rien à refuser, m'ont déterminé à le publier à part, quoique je me privasse par là de l'avantage inestimable qui résulte du contact des lumières et de l'association à un long héritage de gloire.

J'ai mis quelque soin à cet écrit, où j'ai eu en vue, non-seulement de donner une tige à ma généalogie littéraire de Lafontaine, de Forbonais, de Montalembert, de Bailly et de Malesherbes, mais encore d'appeler les regards de la patrie sur mon zèle, en apprenant à une jeunesse ardente, à cultiver les champs arides

de l'érudition, en lui faisant connaître les livres classiques, et en fécondant en elle des germes de lumières et de vertus, par son enthousiasme pour les grands hommes.

J'ai trouvé aussi quelque facilité à composer cet essai, parce que j'avais sous la main les nombreux ouvrages originaux où nos connaissances sur la personne et sur les poëmes du créateur de l'épopée se trouvent consignées. Trop souvent l'homme de lettres que son talent entraîne dans la carrière de l'érudition, se dégoûte quand il est condamné, pour être vrai, à se traîner péniblement de bibliothèque en bibliothèque; il cherche alors des succès plus faciles dans des genres où il n'était pas appelé. La nature en avait fait un successeur de Fréret; il veut remplacer Bayle ou Racine, et il n'est rien.

Il était temps, au reste, que je terminasse ces recherches sur Homère; car voyant s'écrouler ma faible fortune

par des désastres publics auxquels je n'ai point coopéré, l'impérieuse loi de l'honneur m'oblige à me défaire de cette même bibliothèque, fruit d'un demi-siècle de travaux, et j'ose dire de succès littéraires, dont il m'a paru longtemps aussi difficile de me détacher, qu'à OEdipe mourant de son Antigone. Au reste, je veux que ce sacrifice même, tout pénible qu'il est, renferme un gage de mon dévouement à la gloire du chantre immortel d'Achille. Je détache de mes livres classiques les cinq éditions de ce prince des poëtes, qui ont le plus de prix aux yeux de l'homme de goût; l'édition *Princeps* de Chalcondyle, et celles de Clarke, de Heyne, de Wolff et de Villoison : je les léguerai, à ma dernière heure, à l'homme de lettres qui fera le plus bel éloge du grand homme qui vient d'occuper ma plume, qui ajoutera à sa gloire, et qui me fera oublier.

NOTE DU LIBRAIRE,

RELATIVE A LA PAGE PRÉCÉDENTE.

On a demandé de toute part, et surtout dans les pays étrangers, où le nom de l'auteur de la *Philosophie de la nature*, de l'*Histoire des hommes*, et de la *Paix de l'Europe*, a quelque poids, des renseignemens sur sa bibliothèque, s'élevant à trente-deux mille volumes, composée de livres de choix dans presque tous les genres, et parfaitement conditionnés pour la reliure : je suis autorisé à annoncer ici, qu'on publiera incessamment une analyse raisonnée du catalogue, mais que la vente n'en sera point morcelée, parce que sa valeur intrinsèque consiste surtout dans son intégrité.

HOMÈRE.

HOMÈRE.

RECHERCHES

SUR SA PERSONNE,

ET

ANALYSE RAISONNÉE

DE SES OUVRAGES;

PAR M. DE SALES,

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE.

1808.

HOMÈRE.

PRÉLIMINAIRES.

Je reviens à toi, Homère, patriarche du goût et des mœurs antiques : je t'ai lu avec charmes dans un âge tendre, où l'entendement qui s'organise sent le besoin d'apprendre, et où le cœur qui s'ouvre sent le besoin d'aimer.

Je suis revenu à toi, toutes les fois que les tempêtes politiques bouleversaient mon existence : je te plaçais alors sur mon pupitre alternativement avec Moïse et Fénélon, et le calme renaissait dans mes sens : tu m'offrais un protecteur dans Achille, un ami dans Patrocle, et une compagne vertueuse dans Pénélope; et reposant ainsi mon ame abattue, par des souvenirs qui la rafraîchissaient, le présent avec ses peines, l'avenir avec ses craintes, s'effaçaient devant moi.

Une fois éclairé par l'âge sur les illusions de la puissance, sur le néant des jouissances de l'amour-propre, quelquefois même sur le fantôme trompeur de la gloire, on revient naturellement aux écrivains classiques de l'antiquité, à Homère, à Sophocle, à Platon, à Plutarque et à Tacite; car le vrai bonheur consiste à s'entourer de lumières, quand ces lumières ne deviennent pas un délit de lèze-gouvernement, à se livrer avec un touchant abandon à l'amitié, quand on la rencontre, et à n'attendre de suffrages que de la vertu, quand on est assez bien né pour y croire.

Je me livre avec d'autant plus de confiance à mon travail, que parler des beaux génies de l'antiquité dans un siècle où il y a tant d'hommes de goût dignes de les apprécier, c'est avoir un titre, quand on réussit, à leur estime, et quand on se montre inférieur à son sujet, à leur indulgence.

Je parle d'indulgence, et à peine semble-t-elle nécessaire quand il s'agit des pa-

triarches de l'antique littérature. Ces écrivains, entourés d'une gloire impérissable, ont un tel empire sur l'opinion, qu'on voudrait avoir sans cesse sous les yeux leurs images; et si le peintre en les représentant n'atteignait pas à leur hauteur, on serait encore tenté de pardonner les imperfections du portrait, par la seule raison qu'il rappelle l'excellence du modèle.

C'est surtout Homère qui, à cet égard, éveille les plus grands souvenirs : l'homme de lettres, pour peu qu'il ait un entendement sain, le sentiment des arts et le tact du beau, a un besoin toujours renaissant de s'entretenir de l'homme de génie à qui il doit ses plus pures jouissances; et ce besoin devient d'autant plus impérieux que jamais, quand, jeté dans la carrière de l'histoire, il veut attacher à une tige illustre la généalogie de ses grands hommes.

Il y a, au premier aspect, deux hommes, j'ose le dire, dans Homère, qui, unis par

le même nom, mais divisés quant aux mœurs, aux habitudes, à l'existence personnelle et à la fortune des ouvrages, semblent séparés dans l'ordre de la chronologie par l'intervalle de plus de cent olympiades.

L'un de ces Homères est l'enfant infortuné de l'amour, sans père, sans patrie, sans renommée peut-être, qui, errant dans l'Asie mineure et dans la Grèce, trafiquant pour ainsi dire de la déclamation de ses vers pour obtenir des alimens baignés de ses larmes, mourut aveugle comme OEdipe, sans avoir près de lui une Antigone, et sans soupçonner ni son génie ni son immortalité.

L'autre Homère est l'homme le plus extraordinaire de son siècle et peut-être de tous les siècles. C'est lui qui, lorsque ses contemporains étaient à demi-barbares, trouva dans son entendement le chef-d'œuvre de la civilisation, l'épopée; c'est lui qui en secouant l'esprit humain le rendit propre à préparer nos quatre ages de lumière;

c'est lui enfin qui força les villes de l'Asie mineure et de l'Archipel, long-temps injustes envers sa personne, à être justes envers sa mémoire, et à expier par son apothèose le délit de l'avoir méconnu.

Ces deux Homères tiennent ensemble par trop de points de contact, pour ne pas chercher à dissiper à cet égard les nuages qui les entourent : d'ailleurs, il y a sous l'écorce fabuleuse qui renferme leur vie romanesque, un noyau de vérité qu'une critique sage peut entr'ouvrir; et l'intérêt répandu sur tout ce qui porte ce nom revéré semble si grand, après tant de siècles amoncelés pour protéger sa gloire, que les plus petits faits s'agrandissent, quand ils servent à rendre plus voisin de nous le poëte qui a tiré du néant la conception sublime de l'Iliade.

Ajoutons, et je ne crains pas d'être dédit par les grands littérateurs qui ont exploité avant moi la mine féconde dont j'ai ouvert un nouveau filon; ajoutons, dis-je,

que plus on parle d'Homère, plus on a de choses à en dire : les idées neuves naissent de celles qu'on croit usées ; il en est des champs de la nature que le génie d'Homère a cultivés, comme de ceux de l'Egypte, que les eaux génératrices du Nil fécondent ; on y sème, on y recueille, et ils ne s'épuisent jamais.

Le travail que je présente ici aux savans de ma nation faits pour m'instruire, et aux hommes de goût appelés à me juger, tout immense qu'il est devenu sous ma plume, se réduisait dans l'ordonnance générale à des recherches approfondies sur la personne d'Homère et à un examen raisonné de ses ouvrages.

Ce travail, qui plaisait à mon imagination, s'est étendu à mesure que je m'y livrais, comme l'or en lingot dans la filière : alors ma première division, qui n'est que pour l'entendement, a dû entraîner des sous-divisions, mais que je ne dois point annoncer ici, pour ne pas détruire cette espèce

d'intérêt de curiosité qui naît du développement gradué d'un sujet. Au reste, je ne me permettrai aucune divagation, et quelque étendu que soit le labyrinthe où je m'engage, le fil encyclopédique restera toujours dans la main de mes lecteurs.

Il fallait que cet Homère fût un des personnages les plus marquans des temps antiques, puisque son nom se trouvait dans toutes les bouches et sous toutes les plumes. Nous savons, par les biographes, qu'il en existait un souvenir honorable dans les écrits de Démocrite d'Abdère, de Théodore de Lampsaque, d'Antisthène et de Pythagore *. Si ces écrits d'hommes célèbres existaient, riches de cette féconde moisson, nous ne serions pas obligés de glaner parmi des historiens souvent dévoués à l'oubli, ou qui ne se sont cachés sous des noms connus que pour les déshonorer.

On ne revient pas de son étonnement,

---

* Fabric. *Bibliotheca græca*, tom. I, lib. 2.

quand on voit que le premier vers d'Homère, cité par un écrivain classique, l'est par Pindare *; Hérodote, de qui nous tenons quelques connaissances sur sa personne, avouait avec franchise qu'il lui était postérieur de quatre cents ans **. Vers cette époque les tragiques grecs lui rendirent hommage : Thucydide ensuite transmit son nom aux fastes de l'histoire; après lui, Platon se montra son admirateur, et après Platon tous les échos de l'antique littérature.

C'était un génie rare cependant que ce poëte, si long-temps méconnu, dont les ouvrages donnèrent peut-être à Lycurgue, à Solon et à Pisistrate, l'idée de leurs lois, échauffèrent la verve dramatique d'Eschyle et de Sophocle, vivifièrent l'éloquence de Démosthène, et apprirent à Phidias l'espèce de beauté idéale que son ciseau devait

---

* *Pythic.* IV, vers. 493.

** *In Euterpe*, vel lib. 2, cap. 53.

donner à Jupiter * : il fut un temps où ses vers exerçaient dans la Grèce une sorte de toute-puissance. On peut en juger par le procès mémorable, entre Athènes et Mégare, sur la souveraineté de Salamine. La cause fut plaidée solennellement devant Sparte, et le jugement qui intervint eut pour base principale, deux vers de l'Iliade. **

Malgré tous ces triomphes d'Homère, les notions que nous tenons des écrivains les plus illustres de la Grèce se réduisent en général à peu de faits : alors il a fallu recourir à des sources étrangères ; il a fallu surtout mettre à contribution les dictionnaires, les lexiques, les recueils insipides d'anecdotes, exhumer les restes d'un grand

---

* Strab. *Geograph.* lib. 8.

** Ce fut Solon qui plaida lui-même la cause d'Athènes. Plutarch. *in Solone*, et Demosth. *De falsâ legat.* — Les deux vers sont du second chant de l'Iliade.

homme dans les *Sophistes à table* d'Athénée, dans les compilations géographiques ou grammaticales d'Etienne de Byzance et de Suidas, ramasser même péniblement quelques paillettes d'or dans le fumier de l'Ennius grec qui a fait la Chiliade.

Il se présente d'abord trois problèmes à résoudre sur la personne du premier des poëtes : y a-t-il eu un Homère? quelle a été sa patrie? et à quelle époque est-il né? L'antiquité ne donne, au premier coup-d'œil, sur ces trois problèmes que des solutions contradictoires : on dirait qu'elle a voulu éteindre d'une main la lumière qu'elle présentait de l'autre, et faire qu'Homère, comme le dieu inconnu des Athéniens, tirât des ténèbres qui couvrent son existence les plus éclatans des hommages qu'on lui adresse.

DE L'EXISTENCE D'HOMÈRE

RÉDUITE EN PROBLÈME.

PARADOXES DU DOCTEUR BRYANT ET DU CÉLÈBRE WOLFF.

Y a-t-il eu un Homère? Cette question nous semble la plus complète des absurdités, à nous qui jouissons depuis tant de siècles du fruit de ses travaux; car l'existence de l'artiste paraît évidemment démontrée par l'existence de l'ouvrage : mais transportons-nous par la pensée dans les âges antérieurs à Lycurgue, qui le premier imagina de rassembler les fragmens mutilés et épars, soit de l'Odyssée, soit de l'Iliade, et voyons, dans le silence de tout préjugé, s'il paraît si facile de réfuter un sceptique de bonne

foi (et ils le sont tous chez les peuples neufs), qui raisonnerait ainsi.

« Des étrangers sans nom, sans fortune, « et quelquefois sans existence civile, vien- « nent de temps en temps déclamer dans « nos places publiques et dans nos carrefours « des fragmens en vers hexamètres sur le « démêlé d'Achille et d'Agamemnon, l'en- « lèvement de Briséis, la mort d'Hector, « les voyages romanesques d'Ulysse, et le « combat de ce guerrier avec les amans de « Pénélope : mais qui prouvera que ces frag- « mens, sans liaison apparente, ne sont pas « des poëtes mêmes qui les improvisent ? « N'avons-nous pas vu à Chio le Phocéen « Thestoride déclarer qu'il avait fait les vers « de l'Iliade, et le prouver, sinon par son « génie, du moins par sa mémoire?

« On fait honneur à un noble mendiant, « nommé Homère, de l'idée originale de « tous ces fragmens; mais ce nom même ne « fait-il pas douter de son existence? *Ho-* « *meros*, dans le dialecte éolien, signifie

« *aveugle :* sans doute que le mendiant plein « de génie dont il s'agit, n'était pas né aveu- « gle, puisqu'il parle à chaque instant, dans « ses vers, des monumens qu'il a vus dans « ses voyages ; il avait donc un nom avant « qu'il fût connu par l'épithète qui désigne « sa cécité.

« Les Homérides, qui parcourent la « Grèce et l'Asie mineure, attribuant toutes « les parties des poëmes qu'ils chantent à « leur aveugle par excellence, ne sauvent « pas la difficulté lorsqu'ils disent qu'avant « de perdre la vue il s'appelait *Mélésigène :* « ce mot, qui, d'après son étymologie, ne « désigne qu'un homme né sur les bords « du fleuve Mélès, n'est pas plus caracté- « ristique que celui d'aveugle ; à force de « s'appliquer à une foule d'individus, il n'est « n'est la propriété de personne. »*

S'il ne s'agissait que de confirmer par un fait le paradoxe de ce sceptique, j'ajoute-

---

* Fabric. *Biblioth. græc*, tom. I, pag. 369.

rais celui-ci. Lucien dont l'ironie ingénieuse s'est exercée sur plus d'un grand homme, en faisant naître à Babylone l'auteur du poëme sur la colère d'Achille, lui donne le nom de Tigrane : et ajoute que le poëte s'en enorgueillisait. * Ce Tigrane seul, dans l'opinion bizarre que j'expose, suffirait pour tuer Homère et Mélésigène.

« Une preuve non moins forte, ajoute-« rait le pyrrhonien, qu'il n'y a point eu d'Ho-« mère proprement dit, à qui la Grèce doive « les poëmes dont elle s'honore, c'est que « l'auteur, quel qu'il soit, ne s'est jamais « nommé dans ses écrits; que jamais il n'a « fait connaître, ni son origine, ni sa patrie; « ni l'époque où il l'a illustrée : une pareille « modestie dans un poëte qui a des droits « à la célébrité, est un phénomène trop « rare pour que la raison humaine per-« mette d'y croire; il est plus simple d'af-« firmer que l'Iliade n'appartient à personne,

* Lucian. *in Verâ historiâ.*

« que de la donner à un poëte assez en-
« nemi de sa gloire pour ne point l'avouer.

Ces raisonnemens contre l'existence d'Homère, tout spécieux qu'ils paraissent, sont des sophismes sans doute : et on s'en convaincra sans peine par la suite de cet écrit : mais il faut que le lecteur soit conduit à ce résultat par la série des faits plutôt que par des syllogismes en forme ; il y a un tact dans les arts, qui repousse une discussion pénible, et le goût plus d'une fois a été tué par le raisonnement.

Continuons à laisser l'ennemi d'Homère se mesurer avec lui-même sur le champ de bataille.

« Si Homère existait, dit-il, cet homme des-
« tiné par son grand talent à tenir le sceptre
« de l'opinion, aurait une patrie, et cette
« patrie serait au moins aussi connue que
« celle de tant de rois qui dorment sur
« leur trône : or la multitude des villes
« où des traditions contradictoires le font
« naître, atteste qu'il ne doit le jour qu'à l'i-

«magination de ses enthousiastes. Il est «plus aisé de le diviniser, que d'en faire «un homme.»

Le sophiste ici s'accorde, sinon avec la logique, du moins avec le témoignage de toute l'antiquité : aucun héros des âges primitifs, comme nous le verrons dans la suite, n'a été réclamé par autant de peuples que le créateur de l'Iliade ; le dénombrement de ces patries est d'autant plus curieux qu'il n'en est pas une chez qui, sans son génie, il ne fût mort de faim.

Pendant que les sceptiques cherchaient à ôter à Homère, jusqu'à un nom qu'il avait tant illustré, un Archiloque, qu'on supposait son contemporain, en plaçait huit pendant les cinq siècles qui s'écoulèrent entre la prise de Troie et la vingt-troisième olympiade : il est vrai que le fragment d'une page où se trouve ce mensonge historique, nous a été donné par Annius de Viterbe, maître du sacré palais sous Alexandre VI, éditeur inepte de

quelques manuscrits vrais ou supposés, qui, comme les harpies du lac Stymphale, n'a touché à la haute antiquité que pour l'empoisonner avec sa plume. Des huit Homères dont parle l'Archiloque d'Annius, l'un gouverna Smyrne, au nom d'un roi d'Assyrie; un autre excella à faire des statues et des tableaux; un troisième cultiva à la fois la musique et la géométrie; il y en a un contemporain de Codrus, qu'on représente comme un grand magicien plutôt que comme un grand littérateur; le dernier, déclaré prince des poëtes aux jeux olympiques, est probablement l'auteur de l'Iliade.

Quand même l'existence de sept du moins de ces aveugles ne serait pas plus que problématique, elle le deviendrait par la crédulité puérile de l'Archiloque supposé, qui fait de l'un d'entre eux un Apelle et un Phidias.

J'ai mis assez long-temps sur la scène un pyrrhonien, qui entasse les nuages pour dé-

trôner Homère, comme les Titans de la mythologie grecque entassaient les rochers pour détrôner Jupiter : et maintenant que j'ai laissé entrevoir la réfutation des sophismes de cet homme à paradoxes, on est tenté de me demander si une critique aussi absurde a jamais existé. Je me suis fait cette objection à moi-même, il y a dix ans, lorsque je traçai le plan primitif de cet écrit sur Homère : quelle a été ma surprise en 1802, lorsque l'histoire littéraire de l'Angleterre m'a appris que ce nouveau père Hardouin existait dans Londres, et que depuis trente ans il fatiguait la renommée de ses savantes diatribes contre le chantre d'Achille et d'Ulysse, dont il enviait, mais dans un sens inverse, l'immortalité!

L'ouvrage dont il s'agit a pour titre : *A Dissertation concerning the war of Troy*, ou Dissertation sur la guerre de Troie, par le docteur Bryant. Cet écrit, plein de recherche et de mauvais goût, d'audace scien-

tifique et de crédulité, eut un grand succès dans le temps. J'ai eu entre les mains la seconde édition imprimée à Londres, et qui porte la date de 1799. Ce gant de combat une fois jeté dans l'arène, une foule d'hellénistes et d'hommes de lettres distingués le ramassèrent : celui de ces derniers dont le nom nous est le plus connu est le savant Moritt, dont l'apologie d'Homère, traduite en français, forme le troisième volume du *Voyage de la Troade*. Il n'est point indifférent à l'histoire de l'esprit humain de nous arrêter un moment sur la production anti-littéraire du docteur Bryant, parce qu'elle n'est point le résultat d'un moment de verve ironique, comme l'*Eloge de la folie*. L'auteur a travaillé à froid, comme s'il avait à disséquer un cadavre ou à calculer une éclipse; il a l'air d'être persuadé de sa rêverie, comme le conteur accoutumé à feindre se surprend quelquefois à croire sa propre imposture.

Ce docteur Bryant, ainsi que Tarquin,

commence par abattre avec sa faux, dans les champs grecs, toutes les tiges qui semblent insulter à l'égalité.

La fameuse confédération qui amena cent mille Grecs dans la Troade pour venger l'enlèvement d'Hélène est, à son gré, un des mille et un mensonges consacrés par l'histoire.

Pâris, l'amant d'Hélène, est le héros d'un conte mythologique qui n'a pas plus de fondement que le jugement des trois déesses pour décerner le prix de la beauté.

Ménélas et Agamemnon lui-même ne sont que des êtres fantastiques tirés de la théogonie égyptienne et naturalisés en Grèce; Ménélas est évidemment le demi-dieu ou le Pharaon Ménès; Agamemnon est composé du mot *Aga*, qui signifie chef, en Orient, et de *Memnon*, dont la statue, par un prestige sacerdotal, rendait des oracles au lever du soleil.

Mycène, l'opulente Mycène, ne doit son existence qu'à la vanité de Thucydide et à la crédulité d'Hérodote.

Il y a eu une Troie : mais elle n'était point dans la Troade, où la place le chantre d'Achille ; on la voyait dans une plaine fécondée par le Nil. Il est vrai que Strabon, qui parle de cette dernière, ne lui donne que le nom de village * ; mais peu importe au docteur Bryant, qui voulait anéantir d'un trait de plume une des capitales de l'Asie mineure : il était dans sa logique de supposer qu'un bourg de la plaine de Memphis démentait l'existence d'une métropole qui dominait les rives de l'Hellespont, comme l'Alexandrie de la Paille démontrerait le néant de l'Alexandrie du Delta, siége de la monarchie des Ptolémées.

Des champs de la géographie que le docteur dévaste, il passe à ceux de la chronologie : il suppose que l'histoire n'existait pas avant les olympiades ; et après cette injure gratuite faite au Pentateuque, à la chronique des marbres de Paros et aux

---

* *Geogr.* lib. 13.

observations astronomiques qui servaient de base à l'ère de Callisthène, il range parmi les contes orientaux tout ce qui s'est passé sur le globe depuis sa civilisation jusqu'à l'an 776 avant notre ère, époque de la première des olympiades.

Toute cette chaîne d'erreurs conduit le docteur à une absurdité palpable : c'est que l'histoire de la guerre de Troie est une fable qu'on ne devrait rencontrer que dans certains dialogues de Lucien ou dans les Métamorphoses.

Par une bizarrerie digne du critique, après avoir nié l'existence du siècle où la Grèce se confédéra contre Troie, celle des villes qui s'armèrent pour la réduire en cendres, et celle du champ de bataille où tant de héros périrent pour la querelle d'Hélène et de Ménélas, il respecte le nom et la personne du beau génie qui a créé l'Iliade. Il est vrai que son Homère n'est pas le nôtre, et autant aurait valu l'anéantir que de copier le songe de Daniel,

et de donner à ce colosse d'or une petite tête d'argile.

Homère, dit-il d'après une épigramme anonyme de l'Anthologie grecque, dont quelques critiques font honneur à un Antipater de Sidon, est né dans la Thèbes d'Egypte. C'était un poëte superstitieux, qui, après avoir vieilli sur les bords du Nil, déroba les poëmes de l'ingénieuse Phantasia dans les archives du temple d'Isis, et s'en fit honneur auprès des siècles; les événemens de l'Iliade et de l'Odyssée étaient, dans l'original, des réminiscences des annales égyptiennes, couvertes à demi du voile de l'allégorie. L'adroit plagiaire transporta la scène dans la Troade, déguisa sous des noms grecs les héros et les dieux de la monarchie des Pharaons; et son génie a tellement consacré l'imposture, que l'enthousiasme de la postérité en a fait une sorte de religion.

Une partie de cette absurde théorie a pour base un conte de Ptolémée Ephes-

tion, tiré de la bibliothèque de Photius, que je ferai bientôt connaître. Toutes ses autres assertions reposent sur des doutes, qui nous ont été transmis à diverses époques que la chronologie ne saurait fixer, par Olympiodore *, dont nous n'avons pas le plus léger fragment, par un scholiaste du bouclier d'Hésiode, par Chalcidius, qui a commenté le Timée de Platon, et par quelques autres écrivains qui semblent voués, sinon par leurs talens, du moins par leurs noms, à une éternelle obscurité.

Les autres sources où le docteur a puisé sa diatribe contre Homère et contre les plus beaux génies de l'antiquité, sont les lexiques, les commentateurs grecs, l'obscur Lycophron, et le versificateur du moyen âge, dont le temps aveugle a conservé la Chiliade.

Il a même, à propos de Pâris, cité comme une source originale Noël Lecomte, que

* Voyez *Excerpt.* Photii.

peut-être son nom latin de Natalis Comes lui a fait regarder comme une autorité en mythologie.

Je ne vois parmi les garans des paradoxes de Bryant qu'un homme de goût puisse citer, que le philosophe Anaxagore, à qui il a échappé de dire que l'Iliade était une pure allégorie; encore faut-il observer que cet homme célèbre, né vers la soixante-dixième olympiade, était postérieur de 687 ans à la guerre de Troie, et qu'il débita dans la Grèce beaucoup de contes astronomiques, par exemple, que le firmament était une voûte de pierres de taille, et le soleil un fer embrasé, de la grosseur du Péloponèse.

Outre les fables que le docteur a tirées de quelques sources suspectes ou impures, il en est qu'il ne doit qu'à sa propre imagination: telle est l'idée que les ancêtres d'Homère avaient été s'établir en Egypte, et que sa postérité, par une seconde émigration, était revenue en Grèce, rapportant

les traditions hiéroglyphiques qui servirent de base à l'Iliade. Il n'y a pas un mot de toutes ces assertions, ni dans les écrivains de l'antiquité, ni dans ceux du moyen âge. Les ancêtres de Crithéis, qui donna le jour à Homère (car, comme nous le verrons dans la suite, il n'eut point de père légitime), habitaient de temps immémorial à Smyrne; et la postérité de ce grand homme, fixée dans l'île de Chio, et connue sous le nom de la famille des Homérides, ne se répandit pas au-delà de l'Asie mineure et du Péloponèse. Le sophiste Bryant abuse un peu trop du privilége des commentateurs, de prendre, mais sans adresse, la manière de leur modèle : quand on imagine de son propre fonds, il faut conter comme Homère; c'est l'unique moyen d'avoir des lecteurs, et quelquefois de faire secte.

Du moins Homère, en créant les contes de Circé, de Polyphème et des Lestrigons, n'impose à personne la loi de le croire; il

s'est amusé en imaginant des aventures merveilleuses, et ne demande en retour à ses lecteurs que l'aveu de leur amusement : mais le docteur anglais écrit péniblement en prose une dissertation érudite, où il n'a certainement pas pour but d'amuser la Société royale de Londres, ou les Universités de Cambridge et d'Oxford. Des contes alors sont plus que déplacés; et si Pope, l'apôtre du bon goût, avait rencontré son nom sous sa plume, il en aurait fait un des héros de sa Dunciade.

Je demande au docteur si, en raisonnant un moment, soit les contes des écrivains grecs, soit les siens, il se serait permis son blasphème littéraire contre Homère, contre les sources de l'histoire et contre tous les hommes qui ont un nom dans l'antiquité.

Une conjeccture transmise dans deux vers oubliés de l'Anthologie grecque, a-t-elle une assez grande autorité pour contrebalancer les écrivains classiques d'Athènes et de Rome? Le nom seul de *Phantasia*,

dérivé évidemment de la racine grecque *phaino*, n'annonce-t-il pas qu'il n'y eut point en Egypte d'héroïne indigène à qui on doive la conception originale de l'Iliade? D'ailleurs, le conte de l'Anthologie a probablement pour base celui de Ptolémée Ephestion *, où la prêtresse d'Isis est nommée *Phancy*, nom qui se rapproche un peu plus de la langue stérile et dure qu'on parlait à Syène, à Cophtos et à Memphis; et il est bien étonnant que l'ennemi d'Homère n'ait pas adopté cette version, qui tendait à donner plus de vraisemblance à son paradoxe. Quoi qu'il en soit, si *Phantasia* ou *Phancy* a existé, la logique con-

* *Excerpt.* Photii, lib. 5. — Il y est dit, en effet, qu'une Phancy de Memphis, fille de Nicarque, écrivit un poëme sur la guerre de Troie et un autre sur les voyages d'Ulysse, avant l'avénement d'Homère; que celui-ci, arrivé dans la capitale de l'Egypte, reçut ces deux ouvrages de l'écrivain sacré Phanitès, et qu'il en fit passer le plan dans son Iliade et dans son Odyssée.

duit plutôt un esprit juste à dire qu'elle a transporté dans la langue des Pharaons les poëmes d'Homère, qu'à supposer qu'Homère, qui ne savait pas un mot d'égyptien, a tiré des archives d'un temple d'Isis des chefs-d'œuvres de poésie grecque, tels que l'Odyssée et l'Iliade.

Les armes de la dialectique foudroieraient aussi sans peine le paradoxe qui ôte à la Grèce ses villes, ses héros et son expédition de Troie. Quel eût été l'objet de l'enthousiasme de Solon, de Lycurgue et de tous les beaux génies du siècle de Périclès, si Homère n'avait fait que transporter à Argos, à Mycène et à Ithaque, ces héros obscurs de l'Egypte, de cette Egypte qui, une fois parvenue sous les Pharaons de ses premières dynasties, à un certain degré de civilisation, est demeurée stationnaire jusqu'à l'avénement de ses Ptolémées?

Il ne suffisait pas de métamorphoser d'un coup de baguette le petit village de la Troie égyptienne en capitale de la monarchie de

Priam : il fallait encore, pour rendre sa fable plausible, transporter tous les sites et toutes les localités de la Troade, son mont Ida, ses fleuves du Scamandre et du Simoïs, son promontoire Sigée et sa vue pittoresque de l'Hellespont. Tant que quelque Circé n'opérera pas ces merveilles, il me sera permis de croire que la Géographie de Strabon et de Ptolémée n'est pas formée dans les nuages, qu'Homère est Homère, et que les contemporains des Miltiade, des Léonidas et des Socrate, n'ont pas fait l'apothéose d'un adorateur du dieu Thot ou du dieu Crocodile.

Cette rêverie du docteur Bryant achève de perdre tout son crédit, quand on réfléchit que Callimaque, qu'Apollonius de Rhodes, tous deux infiniment instruits, tous deux ayant passé leur vie sur les bords du Nil, tous deux bibliothécaires des Ptolémées dans Alexandrie, n'ont jamais dit un mot, ni de la Troie rivale de Memphis, ni de l'égyptienne Phantasia, qui a fait une

Iliade pour être ensevelie dans les archives du temple d'Isis, ni d'un Homère originairement sujet des Pharaons, qui a volé le manuscrit de ces archives pour aller chanter la colère d'Achille dans la Troade ou au Péloponèse.

Tous les biographes d'Homère sont loin d'être des Annius de Viterbe ou des docteurs Bryant. Il en est d'autres qui, mettant plus d'intelligence dans leurs attaques, plus d'esprit de suite dans leur plan raisonné de destruction, plus de vraisemblance dans leurs paradoxes, semblent, pour me servir de l'expression pittoresque de Milton, avoir enveloppé de ténèbres palpables l'existence du prince des poëtes. Je choisirai, pour les combattre, le guerrier le plus apparent de cette phalange anti-homérique, le professeur Wolff, savant plein de mérite littéraire, ainsi que d'érudition, et qui jouit en Allemagne de la plus juste célébrité.

Wolff, qui le croirait? est un des écrivains qui a travaillé, soit avec le plus de

zèle, soit avec le plus de succès, à nous donner une édition classique du grand homme dont il nie l'existence. Il est vrai que, pour être conséquent dans son pyrrhonisme, il donne pour titre à son travail, *Homeri et Homeridarum opera et reliquiæ.* Le nom d'Homère n'est là que pour la forme, et pour ne point trop dérouter le lecteur dans un frontispice. La vraie traduction, surtout quand on a achevé la lecture de la diatribe ingénieuse de Wolff, est, *Ce qui nous reste des Rapsodes ou des Homérides.* L'édition primitive de ces restes précieux qui ne renferment que l'Iliade, parut à Hall en Saxe vers le milieu de 1795 : la révolution française, comme la peste noire, commençait alors à faire le tour de l'Europe, et on ne devait pas s'attendre qu'elle entraînât dans ses ruines sanglantes le buste paisible d'un homme de génie, qui s'appuyait sur vingt-sept siècles d'immortalité.

L'Iliade de Wolff, qui n'est que le ré-

sultat de recherches aussi savantes que laborieuses sur l'épuration du texte, est en deux volumes in-8.° sans scolies et sans notes : les enthousiastes qui ont fait l'apothéose d'Homère pourraient la placer sur son autel; tout le poison, que je serais tenté d'appeler révolutionnaire, se trouve concentré dans un volume particulier, intitulé *Prolegomena ad Homerum*, dédié à Ruhnkenius, qu'il appelle le prince des critiques, et qui, si l'Europe adoptait cette petite flatterie nationale, a dû sourire à la fois et sur le livre et sur la dédicace.

Les prolégomènes sur Homère ne sont autre chose qu'une satire déguisée contre la personne d'Homère : c'est un livre hérissé d'érudition, ingénieux en sophismes, écrit dans un style serré, quelquefois obscur et toujours inégal, où l'on se propose de prouver qu'Homère est un être fantastique, ou que, s'il a existé, ce n'est qu'un rapsode par excellence, qui a jeté les fondemens d'une espèce de pyramide

que ses successeurs, pendant plusieurs siècles, ont conduite lentement jusqu'à sa dernière assise.

Pour arriver à son but d'anéantir Homère, Wolff commence par abattre, avec sa coignée littéraire, tous les monumens qui lui servent d'appui : il ne veut pas qu'on cite à des hommes de la fin du dix-huitième siècle les inscriptions antérieures à la guerre de Troie ; il regarde comme une fable la tradition, transmise par le père de l'histoire, qui fait honneur à Cadmus de la découverte d'un alphabet ; il prétend qu'on a interverti le sens de la fameuse lettre de Bellérophon dans l'Iliade ; la vie d'Homère, attribuée à Hérodote, qui renferme tant de réponses de faits à de pareilles assertions, ne lui paraît qu'un tissu de contes orientaux; son savoir, froid et calculateur, va jusqu'à déprimer l'enthousiasme du peintre ingénieux des *Ruines de Palmyre et de Balbec*, qui a été, de nos jours, les chants d'Homère à la main, vé-

rifier sur les rives du Simoïs et du Scamandre, ses titres à l'immortalité.

Le professeur de Hall se propose dans ses Prolégomènes de porter sa critique ambitieuse sur toutes les époques qui ont illustré le long règne d'Homère, à commencer par les premiers chants des rapsodes, il y a vingt-sept siècles, et en prenant pour points d'appui les éditions données par Pisistrate, Zenodote, Appion et l'Ecole d'Alexandrie, jusqu'à ce qu'il arrive à l'athénien Chalcondyle, et de là jusqu'à nos jours. Il n'a paru que le premier volume de cette savante diatribe, qui embrasse l'intervalle depuis le temps où fleurit le prince des poëtes, jusqu'à Longin le secrétaire de Zénobie. L'espèce de scandale qu'elle causa dans le monde littéraire a problablement détourné la critique de donner à son livre un second volume. Il est certain du moins qu'en reproduisant en 1804 son beau travail sur l'Iliade, et en donnant son édition de Leipsick en caractères neufs et embellie

de gravures, il a prudemment oublié ses Prolégomènes. Malheureusement un mot de la préface tendrait à détruire mes espérances : il y dit que la plus grande partie de son livre est à l'abri de toute atteinte, et que tout homme versé dans la langue grecque ne pourrait impunément l'attaquer. * Ce trait, j'en demande pardon à ce savant que je révère, semble annoncer une espèce d'impénitence finale, et me ramène malgré moi sur le champ de bataille.

Wolff se propose de discuter si l'Iliade et l'Odyssée nous sont parvenues par la voie orale ou par l'écriture, et sans s'amuser à mettre tous les poids dans la balance, il décide, l'épée à la main et à la façon de Brennus, qu'on ne savait point écrire du temps d'Homère : ce qui met l'existence de ce grand homme au rang des problèmes. Wolff me semble errer, soit dans

---

* *Ita ut nemo græcæ linguæ studiosus detrectare impunè posset.*

le principe, soit dans le résultat; mais la vraie place de ma réponse est dans la vie même d'Homère : j'y présenterai la question sous son vrai point de vue; et mon savant adversaire, que je ne nommerai pas, sera moins contrarié par la réfutation indirecte de son paradoxe.

Le professeur de Hall était bien embarrassé pour infirmer le témoignage de toute la saine antiquité, sur l'existence de ce premier des hommes de génie; témoignage qui fit dire à Paterculus qu'*il n'eut ni modèle ni rivaux*. Mais sa logique ne plie point devant la masse des faits. « Il faudrait, dit-« il à la page CIX de ses Prolégomènes, que « le génie fût descendu du ciel dans l'en-« tendement d'Homère, et que le tableau « tout entier des connaissances divines et « humaines se fût déroulé devant lui, pour « justifier le mot de Paterculus. » La Révélation me semble très-inutile, à propos de la colère d'Achille et des erreurs d'Ulysse. L'*Œdipe roi* n'a point été inspiré à So-

phocle; l'arbre des connaissances humaines n'est point descendu du ciel pour éclairer Bacon; Homère a donné à ses contemporains, peu dignes de lui, des chefs-d'œuvres, parce qu'il était Homère, et non parce que les oracles qui faisaient parler les chênes de Dodone l'avaient mis au rang des prophètes.

Wolff cite beaucoup, discute peu, et compare toutes les fois qu'il en trouve l'occasion : la comparaison est pour lui un point de repos à la logique. Nous venons de voir son Homère en commerce avec les habitans de l'Olympe, pour justifier les merveilles de son génie. Sur la fin de ses Prolégomènes, le savant professeur, choisissant des objets de parallèle plus à notre portée, assimile l'auteur de l'Iliade à l'Arioste et à Shakespear. On ne s'attend pas à voir le rêveur plein de grâces, qui fait monter l'hypogryphe à ses paladins, et le génie à demi barbare, qui fait converser ses héros avec des crânes, comparés avec le poête

toujours sage dans sa brillante imagination, toujours sublime sans être hors de la nature, à qui nous devons la création du rôle d'Achille, la ceinture des grâces et les balances de Jupiter.

Le professeur de Hall, quand il est las de comparer, cherche des preuves directes, et il n'est pas heureux dans ses choix : par exemple, après avoir affirmé, contre le témoignage unanime de la saine antiquité, que l'Odyssée ne pouvait être de la même main que l'Iliade, il déclare que les traces des différens styles sont évidentes, qu'il les a aperçues sans peine, et qu'il peut le démontrer; ce qu'il ne fait pas. Notre savant Astruc ayant un paradoxe de ce genre à soutenir contre Moïse, s'y est pris d'une manière bien plus adroite. Profitant de ses connaissances dans les langues orientales, il a fait imprimer en différentes colonnes, sous le nom modeste de *Conjectures sur la Genèse*, la traduction des écrits antérieurs, que, dans cette hypothèse audacieuse, le lé-

gislateur des Hébreux a incorporés dans sa Cosmogonie. Cependant le livre a fait peu de fortune, quoique dans un temps où tous les succès littéraires dépendaient de l'audace; et la Genèse, malgré Astruc, est restée toute entière avec sa gloire à Moïse, comme probablement, malgré Wolff, l'Odyssée, avec tout le talent qui l'a fait naître, restera à l'auteur immortel de l'Iliade.

Il y a aussi dans les Prolégomènes que j'analyse, des erreurs de détail que des plumes plus versées que la mienne dans une érudition purement hellénique, sauront bien relever; par exemple, le professeur saxon donne pour preuve de la fabrication successive de l'Iliade par divers rapsodes, que Pylémène, tué au cinquième chant de ce beau poëme, accompagne au treizième le cadavre de son fils qu'on portait dans l'enceinte de Troie. Cette objection me semble accuser un peu la conscience littéraire du critique. Il est bien vrai que Ménélas, dans le chant indiqué, atteint

de sa pique la gorge du roi de Paphlagonie Pylémène; mais le poëte ne dit point qu'il l'a mis à mort, et rien n'empêche que, dans un autre combat, ce père infortuné n'assiste à la pompe funèbre d'Harpation son fils, tué par une flèche de Mérion. Assurément, si une contradiction aussi révoltante existait, les satiriques, qui tirent parti de tout, l'auraient, depuis Zoïle, reproché vingt fois à Homère; et les commentateurs, qui justifient tout, en auraient autant de fois lavé sa mémoire.

Wolff, ainsi que je l'ai déjà fait entendre, conclut de sa longue dissertation, hérissée de textes à double interprétation et de savans paradoxes, qu'Homère, dans l'hypothèse où il aurait existé, ne serait qu'un rapsode d'un ordre supérieur, dont l'ouvrage aurait été continué par d'autres, jusqu'à l'époque où Pisistrate, rassemblant tous ces chants épars et de tant de poëtes divers, leur donna une forme épique à laquelle le premier n'avait jamais songé, et forma

de cette espèce de mosaïque les deux grandes compositions de l'Odyssée et de l'Iliade.

La réponse indirecte à ce tissu de jugemens dont on peut appeler et de résultats sans cause, se trouve presque à chaque vers du grand homme que le critique veut effacer de son livre de vie : car, par une bizarrerie digne de nos jours, le professeur de Hall a consacré une partie de sa vie à épurer les détails de cette Iliade, dont il dégrade le plan originel, à nous donner un Homère digne des siècles, et à se jouer de notre enthousiasme pour un poëme qu'il confond, tout en le divinisant, avec ces conceptions avortées que notre grammaire vulgaire appelle des rapsodies.

Cette critique paraîtra sévère à l'homme justement célèbre qui me l'arrache : mais aussi il s'agissait du détrônement d'Homère; délit inexpiable aux yeux de tant d'hommes de goût qui vivent heureux dans sa monarchie.

DE LA PATRIE D'HOMÈRE,

ET DE L'ÉPOQUE OU IL A FLEURI.

Quand les peuples de l'Asie mineure et de la Grèce virent que le grand homme qu'ils avaient dédaigné de son vivant acquérait après sa mort une gloire colossale, ils songèrent, par un effet de l'orgueil national, à se l'affilier; et leurs écrivains firent alors de longues dissertations généalogiques, que personne ne lut, suivant l'usage, mais qui firent autorité quand la rouille du temps y eut imprimé son cachet.

Antimaque faisait naître Homère à Colophon, Aristarque à Athènes, Pindare à Smyrne, Aristote dans l'île d'Ios, Simonide dans celle de Chio, Suidas en Chypre, en Crète, en Thessalie et à Clazomène, d'au-

tres à Pylos, à Rhodes, à Mycène, à Ithaque, à Salamine et à Argos :* on aurait pu, à la trace seule du nom de ce grand poëte, apprendre la géographie de l'Asie mineure, du Péloponèse et de l'Archipel.

Les peuples étrangers, à leur tour, qui entretenaient avec les Grecs des relations de commerce ou d'intérêt politique, à la vue de cette grande fortune du nom d'Homère, tentèrent de le naturaliser parmi eux. Il se trouva des écrivains complaisans, tels qu'Ephore, qui le firent originaire de Cumes, et peut-être contemporain d'une de ses Sibylles. Lucien, dans une *Histoire véritable* qui n'est qu'un tissu de contes, met son berceau à Babylone. Athénée, dans son *Banquet des Sophistes*, en fait un Syrien; un autre le prétend né à Troïe, à cause de la manière pittoresque dont il en

* Leo Allatius, *de patriâ Homeri.* Je renvoie les détails sur ce sujet à un article particulier des *Mélanges.*

a décrit le siége. La Lucanie, la Méonie, la Lydie, la Phrygie, devinrent tour à tour le siége de ses premières aventures. L'Italie même, et Rome sa capitale, passèrent, dans un lexique pour lui avoir donné le jour. Un grand nombre d'écrivains, mais dont aucun n'a un nom, excepté Anaxagore, le supposèrent Egyptien et né dans la fameuse Thèbes aux cent portes, des bords du Nil. Ainsi les trois parties du globe alors connu, l'Europe, l'Asie et l'Afrique, lui offrirent une patrie, mais lorsqu'il ne vivait plus depuis long-temps que dans la mémoire des hommes.

Cette énumération, dont je donnerai la preuve raisonnée à la suite de cet ouvrage, suppose vingt-six endroits divers où Homère a vu le jour: or un sceptique de la classe de ceux que j'ai déjà placés sur la scène, serait tenté de croire que l'homme à grande renommée, à qui des enthousiastes donnent vingt-six patries, ne peut être né dans aucune, et ce sceptique ferait encore

un mauvais raisonnement; car vingt-six colonnes érigées à Hercule dans toutes les contrées qui avoisinent le détroit de Gibraltar, ne prouvent pas qu'Hercule n'a jamais existé.

Le poëte Martial, à qui on proposa cette difficulté à résoudre sous les premiers Césars, s'en tira, suivant son usage, par une épigramme. Il dit que le poëte que tant de villes s'honorèrent d'avoir vu naître, était vraiment le citoyen de l'univers; et personne, sous ce point de vue, n'est tenté de le contredire : le génie, comme la lumière, appartient à tout ce qui peut en partager la jouissance.

Malheureusement une épigramme ne constitue pas un raisonnement; et quand la vérité ne nous est offerte que dans les vers de Martial, il faut la chercher encore.

L'empereur Adrien voyant que les hommes qu'il interrogeait sur la patrie d'Homère, ne lui donnaient que des réponses contradictoires, s'adressa aux dieux de sa My-

thologie, et c'était un moyen d'être trompé encore : la prêtresse répondit que le grand homme était né à Ithaque; et l'oracle, pendant quinze cents ans, n'a pas plus fait fortune que l'épigramme.

Cependant, de nos jours, un voyageur français qui a parcouru, l'Iliade à la main, l'Archipel grec et la Troade, a trouvé un insulaire de la patrie d'Ulysse, qui lui a dit, à propos de cet oracle d'Adrien : *La vérité pour cette fois est sortie de la bouche de la prêtresse, et Homère est né à Ithaque.* * Ce qu'il y a de plus merveilleux dans cette anecdote, qui d'ailleurs a peu de poids, c'est qu'un pâtre des stériles rochers d'Ithaque connaisse Adrien, Homère et l'Iliade.

Non que le grand homme qui fait l'objet de cet écrit ait rougi d'être né sur le point le plus exigu de la Grèce; il aurait pu dire avec le bon Plutarque : *Je suis né dans une petite ville, et pour l'empêcher de le devenir*

---

* *Voyage de la Troade*, tom. I, pag. 60.

encore plus, j'y resterai. Mais toutes les probabilités historiques se réunissent à faire croire qu'il ne séjourna à Ithaque que pour y tracer avec précision le plan de son Odyssée, comme il avait parcouru les champs d'Ilion pour donner un grand caractère de vérité à son Iliade.

S'il m'était permis, après vingt-sept siècles de discussions à peu près inutiles, d'avoir une opinion raisonnée sur la question littéraire qui m'occupe en ce moment, je concilierais les écrivains de poids qui ont le plus approché du but, en donnant à Homère deux patries au lieu d'une: la première naturelle, et la seconde adoptive; c'est-à-dire, Smyrne où il naquit, et Chio, où, comme nous le verrons bientôt, il résida une grande partie de sa vie, où la reconnaissance publique le consola de sa longue adversité, et où il contracta les nœuds du mariage.

Nous nous assurerons dans la suite, en analysant les biographes qui ont donné

des vies d'Homère, qu'il naquit non loin de Smyrne sur les bords du fleuve Mélès; événement qui lui fit donner le nom de Mélésigène. Ce Mélès n'est point une dénomination idéale : tous les voyageurs qui ont parcouru l'Orient se sont arrêtés, pleins de respect, sur la rive qui baigne son onde; seulement, ce qui était une rivière du temps de Pausanias n'est plus aujourd'hui, suivant le judicieux Tournefort, qu'un faible ruisseau qui fait à peine tourner deux moulins.* Observons encore que cette même Smyrne érigea à Homère un temple avec un portique quadrangulaire, et qu'elle montra long-temps, près des sources du Mélès, une grotte où la tradition contemporaine voulait qu'il eût composé ses premiers ouvrages.**

---

* *Voyage dans le Levant*, tom. II, in-4.° p. 510.

** *Voyage* de Chandler, tom. I, pag. 162; — et l'ambassadeur Choiseul-Gouffier, *Voyage pittoresque*, page 200.

Ajoutons qu'une de ses monnaies portait l'image de ce beau génie, « comme si, dit « l'ambassadeur Choiseul-Gouffier, elle eût « reconnu pour souverain le grand homme « qui l'avait illustré ! »

D'un autre côté, Homère dit lui-même, dans l'hymne à Apollon, qu'il est de l'île de Chio ; et, si je ne fais pas valoir ce grand suffrage, qui trancherait toutes les difficultés, c'est qu'il n'est rien moins que démontré, aux yeux d'une saine critique, que cet hymne soit sorti de la même plume que l'Iliade. Mais les insulaires de Chio n'avaient pas besoin d'un poëme, peut-être apocryphe, pour asseoir leurs droits à l'héritage de gloire que leur donnait le titre de concitoyens d'Homère : c'est dans les remparts de leur ville qu'il se choisit une patrie, en y contractant, en présence de ses dieux et de ses magistrats, des nœuds légitimes. Sa postérité, connue sous le nom d'Homérides, ne quitta Chio que pour propager en Orient ses écrits et sa grande renommée.

Léon Allazi, plus connu dans le monde savant sous le nom d'Allatius, qui était né à Chio même, a fait un livre de la plus vaste érudition, quoique un peu indigeste, pour prouver que sa patrie était celle de ce grand homme; et il a tiré du Musée Barbérini une médaille frappée par les insulaires en l'honneur du chantre d'Achille, qui semble tirer son opinion de l'ordre des conjectures. *

Cette médaille, recueillie dans la riche collection des antiquités de Grœvius et de Gronovius, mérite une attention particulière, parce qu'elle paraît justifier le culte religieux rendu à Homère. Elle est d'airain. On y voit l'image du grand homme, d'un assez bon style. Son nom est dans la légende. Il est représenté au déclin de l'âge, tenant dans ses mains un rouleau ouvert : c'est probablement le manuscrit de l'Iliade. Les yeux caves et fixes du poëte annoncent

* Julius Pollux, *Onomastic.* lib. 9, cap. 6.

qu'il médite et qu'il va produire de grandes choses. Le revers offre un sphynx, symbole du petit état de Chio. L'artiste a appuyé très-ingénieusement sur une lyre un des pieds de l'animal fantastique. En général, rien n'annonce dans cet ouvrage l'enfance de l'art; et malgré l'opinion respectable qui en place la gravure au siècle des Antonins, on peut, sans blesser la critique, le supposer postérieur de peu d'années à la guerre du Péloponèse.

On pourrait ajouter aux autorités qui font Homère citoyen de Chio, celle de Simonide, écrivain d'un grand poids, ainsi que les traditions antiques recueillies par Cicéron dans son plaidoyer pour Archias, et par Eustathe dans ses Prolégomènes sur l'Iliade. Le dernier suffrage dont je me permettrai de faire usage, est celui du judicieux Tournefort. Ce grand naturaliste, envoyé en Orient par Louis XIV, a vu à Chio les débris de la maison d'Homère, conservés avec une reconnaissance reli-

gieuse par les insulaires pendant deux mille six cents ans. Ce serait alors le plus antique des petits édifices connus, après la fameuse Kaabah, ou maison carrée d'Abraham, objet du pélerinage des Musulmans à la Mecque. Cette maison vénérable du chantre d'Achille se voit au milieu des champs Arvisiens, qui fournissaient un vin délicieux, connu dans l'antiquité sous le nom de Nectar. * On sait le parti qu'Homère a tiré de ce premier des vins grecs, en le transportant dans l'Olympe, et en le faisant servir par la jeune Hébé à la table de Jupiter.

Le temps où Homère a fleuri offre autant d'incertitude que la patrie qui l'a vu naître. Hérodote dit positivement dans son *Euterpe*, que ce grand homme est plus ancien

---

* *Voyage au Levant*, tom. I, pag. 385. Cette île de Chio n'a qu'une ville, quoique sa longueur soit de trente milles et sa circonférence de quatre-vingt-dix. *Voyage* de Richard Pockoke, *Traduct. franç.* tom. IV, pag. 319.

que lui de quatre cents ans ; et ce calcul diffère de deux siècles de celui qu'adopte l'auteur de la vie d'Homère, qu'on a mise sous le nom de ce père de l'histoire. Aristarque donne pour base de son évaluation l'émigration ionienne, qui eut lieu environ soixante ans après l'invasion des Héraclides. Cicéron dit vaguement, dans son *Brutus*, qu'il a fleuri un grand nombre d'années avant le premier roi de Rome. * Pour ne pas perdre son temps à défricher toutes ces landes de la chronologie, il paraît plus simple de prendre pour guide la Chronique des marbres de Paros. Or ce beau monument place l'époque où le génie d'Homère parut dans tout son éclat, à son année 675, qui, retranchées des 1582 écoulées depuis son origine jusqu'à l'ère vulgaire, et ajoutées aux 1800 ans de cette dernière, donne 2707 ans d'intervalle entre la création de

* Cette partie de nos recherches trouvera sa place dans les *Notes d'érudition*.

l'Iliade et l'ouverture de notre dix-neuvième siècle.

Ce calcul a d'autant plus de poids, qu'il se concilie fort bien avec une tradition recueillie par Strabon, et attestant que Lycurgue conversa dans l'île de Chio avec le prince des poëtes, pour avoir une juste idée de ses nombreux ouvrages. * Or la même chronique de Paros, qui place l'édition de l'Iliade et de l'Odyssée, donnée par le législateur de Sparte, à son année 714, c'est-à-dire seulement trente-neuf ans après que le génie du grand homme eut acquis tout son développement, ne blesse en rien les probabilités de la vie humaine, et mérite par là notre assentiment.

Ce qui fait sortir encore l'opinion à laquelle je m'arrête, de l'ordre des conjectures, c'est que le savant Heyne, qui est, à ce qu'il me semble, parti d'une autre route,

* Strab. *Geograph.* lib. 10.

est arrivé précisément au même point que moi. * Il veut que ce grand homme ait fleuri 907 ans avant l'ère vulgaire : or si vous joignez dix-huit siècles à cette supputation, vous trouvez précisément les 2707 ans du calcul de l'ère des Marbres. Ce synchronisme ne laisse pas que d'être une singularité, dans une matière aussi conjecturale que la chronologie. **

---

* *Homeri opera*, edente HEYNE, in-8°. Lipsiæ, 1802, tom. VIII, pag. 826.

** Obligé, par les règles du goût, de ne donner dans mon texte que des aperçus rapides, je renvoie à une note particulière l'exposé de mon travail, sur le problème chronologique que j'ai tenté de résoudre.

DES VIES D'HOMÈRE

QUI NOUS RESTENT DE L'ANTIQUITÉ.

Tous les nuages amoncelés pour nous cacher l'existence d'Homère, sa patrie et l'âge où il a fleuri, semblent dissipés. Voyons maintenant les matériaux d'après lesquels un esprit sage peut écrire l'histoire de ce grand homme. Il est, à cet égard, des guides, soit dans la haute antiquité, soit dans le moyen âge, qui ont des droits à notre estime et surtout à notre croyance. Il faut en donner un aperçu rapide, pour nous mettre à portée de choisir les traits qui caractérisent ce beau génie, et peuvent, après vingt-sept siècles, faire pardonner son apothéose.

Il ne résulte, jusqu'à ce moment, de nos recherches en ce genre que deux faits :

l'un, qu'il a existé un Homère, homme supérieur à ses contemporains, qui en a été méconnu; l'autre, que ce grand homme, à qui, comme je l'ai dit ailleurs, la lutte de son génie contre la pauvreté permettait de n'être point modeste, le fut cependant, puisqu'on ne le voit, dans aucun de ses poëmes épiques, parler de lui-même ou de ses ouvrages, soit qu'il n'ait pas pressenti toute sa renommée, soit qu'il n'ait pas voulu humilier de sa gloire future la petite vanité de ses contemporains.

Du moment que, par la mort d'Homère, l'envie contemporaine se vit réduite au silence, il se trouva des hommes justes qui, étonnés du génie qu'on voyait étinceler dans ses ouvrages, furent conduits, par une curiosité naturelle, à recueillir des faits sur sa personne. Cinq écrits de ce genre, dont trois ne sont que des fragmens, ont échappé à la destruction lente des siècles, et quelques-uns d'eux méritent que la critique les mette dans ses balances.

Les trois fragmens, long-temps perdus dans le recueil des manuscrits de la Bibliothèque impériale, ne forment pas ensemble une page in-folio de texte grec *. Ils furent prêtés dans le dix-septième siècle par le savant Bourdelot, un des bibliothécaires de Louis XIV, à Leo Allatius, bibliothécaire du Vatican, qui les fit imprimer pour la première fois dans sa dissertation latine sur la patrie d'Homère. Deux de ces ouvrages sont anonymes : on ignore s'ils sont antérieurs à l'ère vulgaire, et ils n'offrent presque aucun détail qui ne soit déjà connu par les lexiques de la Grèce et par les polygraphes.

Le premier rapporte toutes les traditions connues sur les diverses patries d'Homère

* Ils sont cotés, dans le Catalogue des manuscrits, sous les n°s. 553 et 610. On les a imprimés à part en 1648, in-8.° à Amsterdam, en grec et en latin, et on les trouve dans le tome X du *Thesaurus antiquit.* de Groevius et de Gronovius, page 1719.

et sur les époques où il a fleuri. Il bat en ruine en particulier le système qui le faisait à peu près contemporain de la prise de Troie, s'appuyant à cet effet sur un vers du poëte lui-même, qui n'est que dans la citation du biographe, et où il est dit que le chantre d'Achille ne connaît l'expédition mémorable des Grecs que par la renommée. A le croire, Homère n'a vraiment composé que l'Iliade et l'Odyssée; ses hymnes sont apocryphes, ainsi que ses épigrammes. Cependant on pourrait joindre à son recueil le *Margitès* et le *Combat des rats et des grenouilles*, qui portent son cachet. Ce grand homme, dit-il, erra long-temps dans la Grèce, fit un long séjour à Ithaque, et mourut dans l'île d'Ios de chagrin de n'avoir pu deviner une énigme. Les insulaires, plus justes après sa mort qu'ils n'avaient été sensibles et reconnaissans pendant sa vie, l'inhumèrent avec magnificence.

Le second manuscrit anonyme est évi-

demment postérieur au premier, parce qu'il le copie. L'unique point où l'auteur est original, est d'avoir ennobli par une fiction la naissance illégitime d'Homère : il le fait fils de Crithéis et du fleuve Mélès, à moins, ajoute-t-il, qu'on ne le fasse venir en droiture de la muse Calliope. La raison du dix-neuvième siècle n'admet aucune de ces deux généalogies.

Le troisième manuscrit de la Bibliothèque impériale porte le nom de Proclus, un des chefs de l'école de Platon, et mérite une sorte d'assentiment philosophique, parce qu'aucune tradition fabuleuse n'en trahit l'invraisemblance.

Il y est dit qu'une tradition lui donnait pour père un certain Méon, et qu'il partagea quelque temps son opulence; qu'arrivé à l'île d'Ios, patrie de sa mère, il fit présent à Créophyle, qui lui avait donné l'hospitalité, de son poëme du désastre de l'OEchalie.

C'est là qu'on trouve la définition gram-

maticale des deux mots *Homère* et *Mélésigène*, et surtout la dispute élevée entre les villes de la Grèce et de l'Asie mineure, pour donner une patrie au grand homme méconnu, à qui elles avaient refusé du pain et un tombeau.

Proclus affirme qu'Homère avait voyagé dans une grande partie du monde connu; ce qui nous servira dans la suite à expliquer comment de sa longue infortune put naître son apothéose.

C'est aussi au disciple de Platon qu'on doit une des conjectures les plus vraisemblables sur la mort de ce grand homme. Aveugle et marchant sans guide, malgré sa vieillesse, dans une plage qu'il croyait connaître, il tomba contre une pointe de rocher, et périt le troisième jour de sa blessure.

Un monument beaucoup plus important, si l'ouvrage remplissait son titre, est *La vie d'Homère*, imprimée pour la première fois sous le nom de Plutarque, dans une an-

cienne édition du premier des poëtes, donnée à Florence, et que le savant Thomas Gale a fait reparaître en 1683, avec le texte grec et une version latine, dans ses *Opuscules mythologiques*. Le critique appelle cette vie *un livre d'or*, et il en attribue la composition à Denis d'Halicarnasse.

Le livre d'or peut l'être pour des rhéteurs, mais non pour des biographes. C'est une longue dissertation sur ses dialectes dont Homère s'est servi, sur les tropes, ses métaphores et ses allégories. On y fait passer en revue sa cosmogonie, sa théorie musicale, ses connaissances en médecine, en chirurgie et même en pharmacie. L'auteur veut apprendre à ceux qui le lisent qu'il sait tout, excepté le sujet qu'il a à traiter. Il n'y a pas un seul trait, dans cette vie d'Homère, sur la personne de ce beau génie, pas une seule anecdote, qui servent à rectifier les erreurs anciennes; c'est un livre fait sur les livres d'Homère, qui devient inutile dès qu'on a assez de goût pour apprécier ce grand homme.

ANALYSE DE LA VIE D'HOMÈRE

ATTRIBUÉE A HÉRODOTE.

La principale source où les modernes ont puisé, quand ils ont voulu fonder sur quelques faits leurs recherches sur Homère, est le récit sur l'origine et la vie de ce poëte célèbre, que des conjectures un peu hasardées attribuent à Hérodote. *

Voici l'idée générale de cet opuscule, et

* *Voyez* sur ce sujet Vossius, *De historic. græcis*, pag. 17; Tanaq. Lefevre, *De poetis græcis*, pag. 5; Jonsius, *De scriptor. histor. philos.* p. 334. Ces trois écrivains ont fait entendre que cette vie d'Homère ne pouvait être d'Hérodote; mais ils n'ont d'autre preuve de leur assertion que le silence des écrivains de l'antiquité avant Etienne de Byzance. *Voyez* ce dernier, au mot *Néon Teïchos*, et Suidas, *in Homer.*

les lumières que la critique peut tirer de son analyse.

Homère eut pour mère Crithéis, native de Smyrne ; mais l'antiquité ne lui donne point de père. Il est probable que s'il était né sur les marches de quelque trône, on aurait fait intervenir quelque dieu pour légitimer sa naissance. Les dieux sont des machines si commodes, pour dénouer les pièces de théâtre et donner des tiges aux généalogies ! mais Homère n'avait point d'ancêtres ; il était le premier de sa race, et l'histoire contemporaine se contenta de dire qu'il était né d'un commerce d'amours, sans l'intervention du mariage.

La beauté, chez les peuples voisins de la nature, ne justifie pas les délits contre l'ordre social. Crithéis était orpheline ; mais elle avait un tuteur nommé Cléanax, qui la voyant enceinte sans avoir contracté des nœuds légitimes, la traita avec ignominie, et lui fit déserter la maison paternelle. L'infortunée erra quelque temps sur les

rives du fleuve Mélès, et arrivée au terme de sa grossesse, y donna la naissance à l'enfant de l'amour. Telle fut l'origine du nom de *Mélésigène*, que le prince des poëtes porta jusqu'à sa cécité.

Crithéis sans famille, Crithéis abandonnée de son tuteur, Crithéis rougissant d'implorer la pitié des témoins de sa faiblesse, se cacha à tous les yeux, et vécut obscurément du travail de ses mains, pour ne point léguer en mourant l'infortune à Mélésigène.

Il y avait alors dans Smyrne un célibataire aisé, appelé Phémius, qui instruisait la jeunesse dans les arts libéraux et dans la musique; il prit Crithéis à son service. Celle-ci, très-bien née, malgré un instant de faiblesse, se conduisit avec sagesse dans le gymnase. Phémius lui promit d'adopter Mélésigène, qui donnait déjà de grandes espérances, et l'épousa.

Mélésigène était probablement parvenu au-delà de l'adolescence, quand il perdit Phémius et sa mère; il hérita de leurs biens,

et devenu chef du gymnase, il lui acquit par ses talens une grande célébrité.

L'homme de génie qui entre dans l'âge viril est dévoré d'ordinaire de la soif de tout savoir; ses connaissances ne sont qu'un instrument pour les atteindre toutes. Mélésigène se lia avec un maître de navire, qui trafiquait à la manière des Phéniciens dans une partie des mers du monde connu; et qui lui proposa de mettre à contribution les richesses littéraires des étrangers et leurs lumières. A l'instant il rompt son gymnase, monte sur le vaisseau, et se met à voyager à la façon d'Hermès et d'Orphée. L'historien que j'analyse dit qu'il tira le plus grand parti de cette navigation savante. Déjà il était poëte. Les sites pittoresques qu'il vit, les monumens de la belle nature qu'il dessina, vivifièrent la géographie et les tableaux de l'Iliade.

C'est en sortant des mers d'Etrurie et d'Espagne que Mélésigène aborda dans Ithaque, et y apprit les aventures d'Ulysse et

de Pénélope, que son génie devait un jour dérober à l'oubli. Son séjour trop prolongé sur une plage marécageuse lui occasiona une ophthalmie, que l'insouciance naturelle aux poëtes rendit bientôt incurable. Il se rendit à Colophon pour s'y faire traiter : c'était joindre au fléau de la maladie celui du médecin; il y perdit la vue. De ce moment, c'est l'infortuné Homère qui va remplacer sur le devant de mon tableau le brillant Mélésigène.

Homère, isolé sur le globe et ne communiquant à la nature que par son entendement, devint plus poëte que jamais. Il refondit les plans de son Iliade et de son Odyssée, associa avec le beau de convention le beau idéal qui doit en être le type, et perfectionna les beautés de détail qu'il ne pouvait plus déposer que dans sa mémoire.

Ici commence la série d'aventures cruelles, que firent naître l'indigence du grand homme, la hauteur d'ame que lui donnait la

conscience de son talent, et l'abandon presque général qui résultait de sa cécité.

Il vint à Cyme, y lut ses vers, qui lui valurent un accueil stérile, et demanda au sénat d'être nourri aux dépens du trésor public; promettant en reconnaissance de donner à la ville une célébrité qu'elle ne pouvait tenir ni de sa population, ni de ses édifices. Les magistrats, qui songeaient peu à vivre dans l'histoire, s'y refusèrent, et l'infortuné se retira, en gémissant, dans les remparts de Phocée.

Les Phocéens avaient alors parmi eux un poëte de société, qui, dépourvu d'un génie qui lui appartînt, s'appropriait celui des autres pour donner un lustre étranger à sa nullité : il s'appelait Thestoride. Instruit de l'arrivée d'un aveugle qui avait créé l'épopée, il alla le trouver, lui parla avec une sensibilité hypocrite, et lui offrit sa table, à condition qu'il lui communiquerait ses poëmes. Le traité s'exécuta. Mais à peine le perfide fut-il dépositaire d'un pa-

reil trésor, qu'il quitta Phocée, et vendit les manuscrits d'Homère comme s'ils étaient les siens. Ce plagiat odieux ne surprit pas le célèbre aveugle ; mais il ajouta, sans qu'il s'en aperçût, à sa misantropie.

Homère croyait à la postérité, et il ne voulut pas que son nom y arrivât avili. Apprenant que son ennemi était à Chio, il s'y rendit. Thestoride n'attendit pas le succès d'une lutte de génie, où il était sûr d'être vaincu. Il sortit clandestinement de la ville, et imprima ainsi sur son front flétri le sceau de plagiaire.

Il paraît que, de toutes les villes de la Grèce, Chio fut celle qui mit le plus de prix à l'immortalité que lui promettait l'auteur de l'Iliade. Il n'y éprouva point, de la part de la richesse dédaigneuse, un accueil humiliant : tous les cœurs lui furent ouverts, ainsi que toutes les maisons. C'est là qu'il composa la jolie bagatelle du Combat des rats et des grenouilles. Son génie fit tellement disparaître la difformité de son aveu-

glement, qu'il y trouva une épouse, dont il eut deux filles : l'une mourut vierge, et l'autre perpétua sa race. Il est probable que c'est de cette dernière que naquirent ces Homérides qui, pendant plusieurs générations, vécurent de la déclamation accentuée des chants de l'Odyssée et de l'Iliade.

Il faut que le séjour d'Homère dans l'île de Chio ait laissé dans la mémoire du pays une trace profonde ; car la tradition s'en est conservée encore après vingt-cinq siècles. On voit, ainsi que je l'ai déjà observé ailleurs, d'après Pockoke, à une lieue des environs de la ville, et non loin du rivage de la mer, une espèce de bassin de vingt pieds de diamètre, taillé dans le rocher, et connu sous le nom d'*Ecole d'Homère.* * C'est sur

---

* *Voyage* de Richard Pockoke, tom. 4, pag. 336. Ce savant anglais pense que c'est un roc sur lequel on a taillé au ciseau un cube de trois pieds de hauteur, portant trois figures en bas-relief, dont celle du milieu peut être Homère ; et les deux autres,

ce plateau, disent les insulaires, que ce sublime aveugle rassemblait ses disciples, et leur déclamait, peut-être sa lyre en main, les morceaux choisis de son Iliade.

Cependant il faut être juste : on ne peut appuyer sur un fait si honorable à la mémoire d'Homère ; la raison sévère du siècle de Louis XIV a appelé la physique à son secours, sinon contre la vérité de l'anecdote, du moins contre le parti qu'en veut tirer l'enthousiasme. Tournefort, un des hommes qui a le mieux parlé la langue des sciences naturelles, a prouvé que le rocher détaché de la montagne qui domine la ville offrait encore les traces de son éboulement. Il a fait entendre que le temps où on l'avait taillé au ciseau, pour y former une chaire et des siéges, était bien postérieur à Homère, et que c'était plutôt un travail des Homérides. Le docteur Chandler, de nos jours,

---

dont les têtes sont entières, représenteraient alors deux Muses.

a été encore plus loin ; il a réfuté le système de son compatriote Pockoke, et a prétendu que le monument de l'école d'Homère n'était que les ruines d'un vieux temple de Cybèle. On peut adopter la physique de Tournefort, en se partageant sur l'érudition de Pockoke et de Chandler.

On ignore si Homère fut heureux dans son hymen, si ses enfans s'enorgueillirent d'un père dont le nom devait effacer celui des rois. Mais tout me porte à croire qu'il ne se trouva pas bien au milieu de sa famille, puisqu'il la quitta dans un âge avancé, pour recommencer le cours de ses navigations, et qu'il mourut presque seul et loin des mains chéries qui devaient lui fermer les yeux.

Les principales villes que visita Homère quand il fit, pour ainsi dire, divorce avec sa famille, furent Athènes et Samos. J'y aurais joint Lesbos, si l'écrivain que j'analyse ne disait pas positivement que ce fait remonte à l'an 130 après l'expédition de Troie,

c'est-à-dire trente-huit ans avant que ce grand homme eût composé tous les écrits qui justifièrent son apothéose.

Presque toutes les navigations d'Homère depuis sa cécité absolue furent malheureuses. Tantôt il essuyait des tempêtes qui contrariaient ses plans de découvertes, tantôt les pilotes l'abandonnaient sur le rivage; et un jour qu'il essuya ce revers, il fut sur le point d'être dévoré par des chiens, comme l'Actéon dont il avait parlé dans ses poëmes, mais non pour une cause qui, ainsi que l'amant de Diane, put le consoler de sa mort.

Cependant Homère avançait en âge. Le charme avec lequel il déclamait ses vers s'était affaibli avec ses organes; ses chagrins domestiques avaient augmenté sa misantropie. Dans une dernière navigation qu'il méditait au Péloponèse, une indisposition grave le força à relâcher dans l'île d'Ios, et il y mourut, non de chagrin de n'avoir pu deviner une énigme, comme l'ont dit les deux biographes anonymes de la Biblio-

thèque impériale, mais uniquement de la progression de sa maladie, contre laquelle échoua la nature. *

L'historien qui me sert de guide veut qu'Homère ait été enseveli sur le rivage; ce qui ne contredit point Ptolémée Ephestion, écrivain de poids, dont Photius nous a conservé quelques extraits dans sa *Bibliothèque*. Ce dernier assure que ce grand homme avait, à l'époque de sa mort, un serviteur de confiance, appelé Scindase,

---

* La mort d'Homère est attestée par l'auteur du *Périple de Scylax* par Strabon, *Geogr.* lib. 10, et par Pausanias, lib. 10 : *Insula Ios Homeri sepulcro veneranda*, dit Pline, *Histor. natur.* lib. 4, cap. 12. *Voyez* aussi *Excerpt.* Photii, *in Enarratione de Chio.* C'est d'après une tradition aussi répandue qu'Aristote et, sur la garantie de ce grand philosophe, Aulu-Gelle, ont dit qu'Homère était aussi né à Ios; *Noctes Attic.* lib. 3, cap. 11 : comme si l'homme était aussi inhérent à son sol qu'une plante ou un stalactite, et que la tombe de l'être intelligent fût nécessairement à côté de son berceau!

qui fut condamné à une amende de mille drachmes pour n'avoir pas brûlé le cadavre de son maître, exposé sans doute, par la négligence avec laquelle il avait été couvert d'un peu de terre, à être la proie des bêtes féroces et des vautours. *

Cette île d'Ios où mourut Homère, et où, suivant Aristote, il était né, fut longtemps célèbre par le tombeau sans inscription qu'on lui érigea. Argos, tous les cinq ans, envoyait dans cette ville une députation solennelle, pour faire des libations sur le monument sacré qui renfermait la cendre de ce grand homme. *Aujourd'hui*, dit l'ambassadeur Choiseul-Gouffier dans son beau Voyage pittoresque, *les insulaires ont oublié jusqu'au nom du grand génie auquel ils doivent toute leur renommée.*

Tel est le récit le plus vraisemblable et

---

* L'anecdote de Scindase se trouve dans Ptolémée Ephestion, lib. 6. *Voyez* Thomas Gale, *Histor. poetic. scriptores*, in-8°. Lond. 1675, pag. 334.

le plus circonstancié qui nous reste de la vie d'Homère. Je ne me dissimule pas qu'on a jeté des doutes sur la pureté de la source où je l'ai puisé; et à cause du grand nom du personnage sur lequel roule ce point de critique, il faut bien consacrer quelques lignes à son examen.

Des savans du dix-septième siècle, tels que Vossius, ont dit que cette vie d'Homère ne pouvait être d'Hérodote, dont elle porte le nom, parce qu'aucun écrivain de l'antiquité n'en parle avant Etienne de Byzance et Suidas. Cet argument négatif ne doit pas paraître d'un grand poids, quand on réfléchit que nous n'avons rien d'Hermès, de Théopompe, d'Evhémère, d'Anacharsis et de Pythagore, qui ont, pour la plupart, rempli la terre de leur renommée. D'ailleurs, quelque faible opinion qu'on se forme de la critique d'Etienne de Byzance et de Suidas, ils étaient plus près d'Hérodote que Vossius, d'un grand nombre de siècles, et par conséquent plus à portée de con-

sulter une tradition orale ou écrite, qui ne se trouve plus consignée que dans leurs ouvrages.

L'objection tirée du mode contradictoire de calculer les temps entre l'Hérodote, historien de la Grèce, et l'Hérodote, historien d'Homère, est d'une toute autre importance. Il est évident que le premier affirme, dans l'*Euterpe*, qu'il n'est postérieur à l'auteur de l'Iliade que de quatre cents ans ; tandis qu'en adoptant le calcul du second, qui met six cent vingt-deux ans entre Homère et l'expédition où Xerxès voulut enchaîner l'Hellespont, il y a une erreur d'environ deux siècles. Eustathe, le prolixe commentateur de l'Iliade, a peut-être résolu le problème, en donnant la vie d'Homère à un Hérodote Olophyxius, très-inconnu avant lui et très-différent du célèbre Hérodote d'Halicarnasse. * Mais, au fond, qu'importe la lumière dans une nuit

* Eustath. *in Odyss.*

aussi profonde, s'il est démontré, d'abord que la vie d'Homère attribuée à Hérodote et écrite à sa manière, peut n'être pas de lui sans cesser d'en être digne; ensuite que, dépourvue des fables qui sont le cachet de l'ignorance, elle a des droits à la croyance d'un siècle auquel l'esprit humain doit d'avoir secoué tous les langes de la crédulité?

Après avoir parcouru les principaux traits de la vie la plus vraisemblable d'Homère, dans le biographe qui porte le nom d'Hérodote, il n'est pas indifférent de revenir un moment sur ses pas pour voir en quoi cet écrivain se rapporte avec les autres traditions de l'antiquité, et en quoi il en diffère. De cette amalgame ou de ce choc d'opinions naîtra la lumière sur tout ce qu'il importe à l'homme de goût de savoir du personnel d'un grand homme.

Nous venons de voir dans l'écrit le moins suspect sur les aventures d'Homère, qu'il tirait son origine du commerce illégitime d'une vierge de Smyrne, et cette anecdote se

trouve confirmée par une tradition recueillie par Eustathe *; mais cette opinion si simple et si naturelle de l'écrivain qui s'est caché sous le nom d'Hérodote, n'a pas paru assez brillante aux hommes qui pensent, que quand on fait des ouvrages merveilleux on doit être né au milieu des merveilles. Je ne m'amuserai pas à réfuter un Grégoire, archevêque de Thessalonique, qui, dans une harangue contre le moine Barlaam, appelait Homère l'*organe du démon*, ** et faisait ainsi pressentir qu'un des hommes qui avait parlé de l'Être suprême avec le plus de dignité, était l'interprète impur d'Astaroth ou de Béelzébuth : mais d'autres écrivains plus dignes de notre croyance méritent qu'on ne dédaigne pas leurs paradoxes.

---

* *Loc. citat.* Ce commentateur ajoute que le Phémius qui épousa la mère d'Homère était un historien; preuve nouvelle de l'absurdité du paradoxe qu'au siècle du créateur de l'Iliade on ne savait pas écrire.

** Leo Allatius, *de patriâ Homeri.*

Un des anonymes de la Bibliothèque impériale, qui a écrit des fragmens sur Homère, appelle Crithéis une *Nymphe*, et cite une tradition qui donne pour mère à son héros la muse Calliope. Un autre suppose que le grand homme naquit des amours de cette Crithéis avec le fleuve Mélès. Héliodore, dans ses *Éthiopiques*, le fait, de son côté, fils de Mercure. Ces fables tendaient à relever l'opprobre de la naissance d'Homère; car les dieux, soit du premier, soit du second ordre, dans la religion populaire, n'étaient point enchaînés par nos institutions sociales. La loi flétrissait une vierge vulgaire qui devenait mère sans mariage: mais on honorait la nymphe Daphné qui cédait à Apollon; on élevait des autels à Hercule, né du commerce adultère du père des dieux avec l'épouse d'Amphytrion.

On est fâché de voir qu'Aristote, que son génie devait absoudre du soupçon de crédulité, ait cherché aussi à couvrir d'un voile religieux la naissance peu honorable d'Ho-

mère. Ce grand homme, à l'en croire, eut pour mère une vierge qu'une espèce de Génie rendit enceinte.* Ce Génie n'a pas obtenu la célébrité de celui qui inspirait Socrate. Ce qu'ajoute l'instituteur d'Alexandre contredit encore toutes les idées reçues sur les longues infortunes d'Homère. Il prétend que la vierge, séduite ou violée par le Génie, fut enlevée sur mer par des pirates, et vendue à un roi Méon, qui l'épousa à cause de sa beauté. La vierge couronnée ne fut pas probablement très-long-temps en faveur ; car, errant un jour sur les bords du fleuve Mélès, elle s'y trouva surprise des douleurs de l'enfantement, se délivra de son fruit, et expira à l'instant. Méon adopta le fils du Génie ; ce qui n'empêcha pas cet héritier présomptif de sa couronne de mendier, dans l'opinion vulgaire, son pain dans le Péloponèse.

La plus absurde des traditions de ce genre,

* Arist. *Poetic.* lib. 3.

est celle d'Alexandre de Paphos, qu'Eustathe a consignée dans ses savantes divagations sur l'Odyssée. Suivant cet Alexandre, le prince des poëtes naquit des Égyptiens Dmasagor et Æthra.* Ce fut une prêtresse d'Isis qui lui servit de nourrice : des gouttes de miel distillaient de son sein quand elle l'allaitait. La première fois que l'enfant chéri du ciel fit entendre sa voix, elle parut réunir le ramage varié de neuf espèces d'oiseaux; et un matin on le trouva dans son lit, jouant avec neuf tourterelles. On se doute bien que tous ces mensonges historiques ont été

* Il paraît, par le texte de cet Alexandre de Paphos, que la patrie d'Homère serait la fameuse Thèbes aux cents portes des bords du Nil. Au reste, je ne puis dissimuler qu'on retrouve la même fable d'Alexandre dans les *Ethyopiques* d'Héliodore, lib. 2 et 3, et dans Clément d'Alexandrie, *Stromat*, lib. 1. Les erreurs les plus absurdes se propageaient par la disette des livres dans les temps antiques, comme elles se propagent dans nos âges modernes par leur prodigieuse fécondité.

imaginés, non d'après la vie du grand homme, mais d'après sa renommée.

Les fables dont les anciens ont entouré le berceau d'Homère, se sont portées sur le fait si naturel de son aveuglement.

D'abord on a prétendu que le chantre d'Achille était aveugle-né. Cette absurdité ne mérite que la réponse de l'historien Paterculus : *Il n'y a que l'homme privé de l'usage de tout sens, à qui on puisse pardonner un tel paradoxe.* Ce Paterculus est le même qui, ayant Virgile sous les yeux, a dit qu'Homère n'avait imité personne et n'avait jamais été imité.

On a dit que ce grand homme avait été puni, par la perte de ses yeux, pour avoir trop bien vu le mal qu'avaient fait à la Grèce la beauté d'Hélène et la licence de sa vie: comme si le ciel, qui pardonnait au poëte d'avoir dit la vérité sur les rois et sur les dieux, était irrité de ce qu'il la disait sur d'augustes courtisanes.

Hermias, dans son Commentaire sur le

Phédre de Platon, donne une autre cause non moins surnaturelle, mais tout aussi absurde, de cette cécité. Le chantre d'Achille se promenait dans la Troade près du tombeau de son héros : après avoir offert un sacrifice à ses mânes, il lui prit fantaisie, dans un moment d'enthousiasme, de prier le demi-dieu de lui apparaître ; son vœu fut exaucé, et Achille se montra entouré d'une telle auréole de lumière, que le grand homme, à qui il devait sa renommée, en devint aveugle. On voit que le buisson ardent de Moïse a donné l'idée de ce conte d'Hermias.

DES VOYAGES D'HOMÈRE.

Les voyages d'Homère cités, soit dans sa vie attribuée à Hérodote, soit dans quelques écrivains de poids de l'antiquité, demandent quelques développemens particuliers qui tendent à réconcilier le goût avec le froid esprit d'analyse.

Les voyages de ce grand homme furent nombreux, et on aurait pu en composer des Périples, si ses Mémoires avaient échappé à la faux du temps. Ce qu'il en a conservé dans ses deux grands ouvrages est d'une vérité à l'abri de tout scepticisme : il s'en faut bien que sa géographie soit erronée comme celle de Quinte-Curce, l'historien d'Alexandre. Les villes sont situées, les montagnes s'élèvent, les rivières ont leur cours, dans l'Iliade et dans l'Odyssée, comme dans la nature.

Il est plus que probable qu'Homère, longtemps pauvre et aveugle, mais se consolant de tout avec son génie, exécuta la plupart de ses voyages, en vivant presque uniquement de la déclamation de ses vers. L'auteur de la plus importante de ses vies en fait l'aveu; et ce qui n'est pas moins digne de remarque, c'est que ce sont ses voyages infortunés qui donnèrent l'idée de la justice tardive qu'on rendit à sa mémoire. Il fallut qu'il allât, du moins dans la tradition vulgaire, mendier son pain dans la plupart des villes qui se disputèrent dans la suite l'avantage de l'avoir vu naître, pour qu'elles fissent servir la religion à lui donner l'immortalité.

On ne peut douter qu'Homère, lassé des traverses qu'il essuyait parmi ces Grecs à demi-barbares, où sa supériorité même tendait à le faire méconnaître, n'ait beaucoup voyagé, soit pour mûrir ses connaissances, soit pour se dérober au spectacle flétrissant de l'ingratitude. Strabon, le véridique Stra-

bon, y ajoute un autre motif, celui de ne point contredire la mythologie des peuples qu'il mettait en scène dans ses grandes compositions. C'est pour remplir ce but, dit-il, qu'il consultait les fastes religieux et les oracles appendus dans les temples. A cette époque, il n'y avait guères d'autres monumens littéraires connus. Les prêtres tenaient le sceptre de l'opinion publique, et toute l'histoire était consignée dans les oracles.

Il faut bien croire encore, d'après le témoignage de Diodore, qu'Homère a séjourné dans l'île de Delphes, * quoique le récit de l'historien porte une légère teinte des fables populaires du temps. Après le second saccagement de la Thèbes grecque par Alcméon, la devineresse Manto, fille du célèbre hermaphrodite Tirésias, avait été envoyée à Delphes, comme faisant partie des dépouilles. Introduite dans le temple d'Apollon, elle s'y fit une grande renom-

* *Biblioth. histor.* lib. 5.

mée, par le talent qu'elle mit dans la composition des oracles. Homère, qui vint la consulter, se montra juste et envers le dieu et envers la prêtresse. Il emprunta quelques vers frappans des oracles, soit en qualité d'*ornemens*, dit l'historien, soit, plutôt comme autorité, pour ajouter du poids à ses grands poëmes de l'Odyssée et de l'Iliade.

Un des voyages les plus avérés du prince des poëtes est celui qu'il fit dans la Troade, pour ne point errer dans la géographie de son expédition de Troie. Etienne de Byzance dit formellement qu'il demeura dans cette belle contrée de l'Asie mineure, pendant qu'il exécutait le magnifique plan de l'Iliade. *

Homère consacra au développement de son génie le long séjour qu'il fit dans la Troade. Un voyageur d'un grand poids, l'anglais Wood; le négociant Guys et l'ambassadeur Choiseul-Gouffier, qui ont par-

* Steph. Byzantin, *de Urbibus.*

couru de nos jours cette contrée, si faite pour éveiller de grands souvenirs, rendent, à cet égard, l'hommage le plus flatteur à la mémoire du créateur de l'Iliade. J'aime sur-tout ce Wood, le peintre magnifique de Palmyre et de Baalbeck, parti de Londres pour évoquer le génie du grand homme sur le sol même qui lui donna l'essor, lisant le poëme de la colère d'Achille sur les bords du Scamandre, et rafraîchi par un zéphyr qui n'est pas le nôtre, puisqu'il glace les eaux du fleuve. Cette idée, vraiment dramatique du voyageur anglais n'ajoute rien à la gloire d'Homère, à qui il est désormais impossible de s'accroître; mais elle ajoute à sa véracité.

Cette véracité paraîtra encore plus dans tout son jour, lorsqu'en jetant des idées générales sur les deux grands poëmes d'Homère, je m'occuperai à tracer une espèce de topographie de la plaine de Troie, uniquement d'après les chants de l'Iliade. C'est alors que le sublime voyageur acquerra en

histoire l'autorité d'un Thucydide, d'un Polybe ou d'un Tacite.

Le voyage d'Homère en Egypte, malgré les nuages dont une critique aussi indiscrète que maladroite a cherché à l'envelopper, n'est pas moins authentique, puisqu'il est attesté par un historien aussi judicieux que Diodore. Le poëte d'ailleurs parle des mœurs de cette contrée, si anciennement civilisée, de son culte, de son gouvernement paternel, avec la noble assurance d'un témoin oculaire. Il décrit, en rendant compte dans l'Odyssée de la navigation de Pâris et d'Hélène, jusqu'à cet opium, que les prêtres lui firent goûter sans doute : breuvage enchanteur, dit-il, dont la vertu est d'apaiser le courroux et de procurer l'oubli de tous les maux. On a prétendu que la Thèbe égyptienne lui était inconnue; mais l'historien des ruines de Palmyre et de Baalbeck a prouvé que sa description de la monarchie des Pharaons s'étend au-delà de cette métropole, vers

le sud, jusqu'à l'Ethiopie. On a ajouté que son voyage le long du Nil était imaginaire, parce qu'il ne parle, dans aucun de ses poëmes, des Pyramides : comme si une preuve négative aussi puérile avait quelque poids! C'est précisément parce qu'un monument est connu de tout le monde, qu'un écrivain, qui ne veut dire que des choses neuves, n'en parle pas. * Orphée, Linus, Musée, avaient précédé Homère en Egypte, et leur silence à cet égard, du moins dans ce qui nous reste d'eux, semble le même. Strabon et Méla, qui sont censés tout voir et tout décrire, ne pouvaient se dispenser de dire un mot de ces masses colossales

* C'est ce que Strabon a dit avant moi avec son bon sens ordinaire : « De ce qu'Homère, dit-il, ne » parle point dans ses ouvrages des embouchures du » Nil, il ne s'ensuit pas évidemment qu'il les ait mé- » connues; car il ne dit rien même de sa patrie : il » est plus que probable qu'il n'a pas cru ce fait digne » d'être transmis, par la raison qu'il était trop connu » de ses contemporains. » *Geogr.* lib. 1.

où les rois renfermaient leurs orgueilleuses momies : mais un poëte épique n'est point un géographe.

On peut juger, en général, de l'étonnante véracité d'Homère dans les connaissances locales qu'il rapporta de ses voyages, par le témoignage d'un ancien, dont malheureusement l'écrit ne nous a été transmis que par l'analyse. Il s'agit d'un Démétrius Scepsius, né sur le mont Ida, à quelques milles de Troie. Cet écrivain, à qui aucun sentier, aucun ruisseau de la Troade n'étaient inconnus, avait commenté en trente livres les soixante vers du chant de l'Iliade, qui renferment le catalogue des Troyens : c'était l'Eustathe de ces temps-là. Mais son travail, tout diffus qu'il pouvait être, devenait précieux par l'importance de son suffrage. Il suivait la marche du poëte, du rivage de l'Aulide jusqu'aux remparts de Troie; montrait la plage où les Grecs avaient retiré leurs frêles vaisseaux, la plaine où Achille faisait manœuvrer ses Mirmidons, le champ de bataille

où Patrocle fut tué par Hector. Le commentateur rendait Homère d'autant plus étonnant, qu'il s'était élevé à toute la hauteur de son génie sans paraître avoir franchi l'horizon très-borné de l'histoire.

IDÉE NOUVELLE

SUR LA MENDICITÉ AU TEMPS D'HOMÈRE.

Le dernier trait que je me propose d'examiner par rapport à la personne d'Homère, est celui que l'envie reproche le plus à sa mémoire, c'est-à-dire sa mendicité. Il est difficile de révoquer en doute ce fait si étranger à nos mœurs. Dion Chrysostôme l'affirme dans une de ses harangues : * c'était une tradition constante dans la haute antiquité ; et Homère lui-même, qui déguise en mendiant le héros de l'Odyssée, lorsqu'il va combattre les amans de Pénélope, semble s'être caché sous le masque d'Ulysse pour tracer sa propre histoire. L'anecdote est donc à l'abri de toute critique. Mais, à

* *Orat.* 55, *de Homero.*

force d'y réfléchir, je suis parvenu à un résultat bien opposé à celui des détracteurs de ce grand homme. Je soumets cette idée hardie, mais neuve, aux lumières de l'homme de goût, qui tient dans sa main la renommée des hommes et celle des ouvrages.

Homère, tout enfant de l'amour qu'on le représente, n'était point né dans la poussière. Sa mère lui avait fait sucer avec le lait quelques sentimens magnanimes. L'opulent Phémius, qui l'avait adopté, s'était plu à lui donner une éducation brillante. Il semblait donc impossible qu'un pareil homme ravalât son génie jusqu'à se confondre avec une populace abjecte, qui, dans nos monarchies dégradées, achète quelques secours impurs, à force de mépris, d'oubli de soi-même, et de bassesses.

Cette considération a d'autant plus de poids que, quand Homère abandonna son gymnase de Smyrne pour commencer ses voyages, il était dans une sorte d'opulence: or il n'entra jamais dans l'idée d'un homme

de bon sens de se rendre misérable quand il est à l'abri des besoins, et d'essuyer les refus humilians d'un étranger qu'il dédaigne, quand il a deux moyens pour se montrer supérieur à lui, son or et son génie.

Cette induction achève de dissiper tous les doutes, quand on réfléchit qu'Homère ne rougissait pas de mener une vie errante en demandant sa subsistance, et qu'il n'a pas cru faire descendre un des héros de l'épopée, en l'introduisant sous les haillons de la mendicité dans le palais de Pénélope.

Tout s'explique en ramenant le mot de mendicité à ses élémens primitifs, en faisant entendre que ce mot, qui présente une idée si abjecte dans des empires dégradés par le contraste effrayant du luxe et de la misère, ne désigne chez les peuples neufs, où les fortunes, plus simples, sont plus égales, que le droit si beau de resserrer les liens de la grande famille en demandant l'hospitalité.

L'hospitalité, comme l'on sait, était la

vertu, ou, si l'on veut, le point d'honneur des âges primitifs. A cette époque, on voyageait peu dans les chars; on n'abandonnait point à des chevaux de luxe le spectacle touchant d'une belle nature. Conduit pour jouir beaucoup à jouir seul, on se vêtissait légèrement; on ne portait rien avec soi, et on avait assez de confiance dans les êtres de son espèce, pour être sûr que partout où l'on trouverait le visage de l'homme on rencontrerait son cœur. Ce touchant abandon était d'autant plus naturel qu'on était bien sûr de rendre l'accueil qu'on recevait, et qu'ainsi l'hospitalité n'était au fond qu'un commerce de bienfaits.

Ce tableau des âges antérieurs n'est point un roman philosophique : on en voit encore des traces dans l'Orient. L'Arabe, si féroce envers les caravanes opulentes qui le dédaignent, est le plus hospitalier des hommes envers l'individu faible et désarmé qui l'implore. Il a été un temps, avant les désastres de nos colonies, où tout européen

qui avait un nom, une fois accueilli dans une des habitations isolées de Saint-Domingue, les parcourait toutes de l'est à l'ouest, et du sud au nord, fêté partout, trouvant partout de l'argent, des chevaux, et même des beautés esclaves. Jamais on n'était tenté de flétrir du nom de parasites ces espèces de Tronbadours errans, qui payaient par les grâces de leur esprit, par l'aménité de leur commerce, par les agrémens de la vie sociale, les dons de l'hospitalité.

Ces considérations semblent nous conduire par la main à la solution du problème.

Il n'y a point proprement de mendicité chez les peuples, soit neufs, soit vivant par familles isolées, loin des grandes villes, foyer de toutes les espèces de corruptions; chez les peuples où tout le monde coopère aux charges publiques par le produit de son travail, et aux droits de cité par une propriété quelconque territoriale ou in-

dustrielle. Il n'y avait ni mendiant ni vagabond dans l'Athènes de Thesée, dans la Sparte de Lycurgue, dans la Rome des Cincinnatus et des Curion. Ce fléau avilissant pour l'espèce humaine ne date que de l'introduction d'un luxe dépravateur dans les métropoles, lorsque les besoins factices sont venus remplacer les besoins simples de la nature; et que l'indigent, ne pouvant franchir l'abîme toujours croissant de l'inégalité, s'est vu contraint d'acheter des secours abjects par l'aveu de son impuissance et l'oubli de sa dignité.

Pour ne point nous écarter de notre sujet, voyez Nestor dans le troisième chant de l'Odyssée, lorsque Mentor et Télémaque abordent dans ses états. Ce prince commence par accueillir ces deux Grecs qu'il ne connaît pas : il les admet à sa table royale; il leur prépare des fêtes, ensuite il leur dit : *Étrangers, qui êtes-vous?* — On peut sourire d'une pareille question, dans les cours d'Asie, où les souverains, par éti-

quette, se rendent invisibles. Mais quand je me transporte dans les temps antiques, où le titre de roi n'excluait pas essentiellement celui d'homme, ce mot : *Qui êtes-vous ?* me semble sublime; il semble prouver que toutes les vertus sur lesquelles l'ordre social s'appuie, reposent dans la douce et confiante hospitalité.

L'idée nouvelle que j'expose est d'autant plus à sa place par rapport à l'auteur de l'Iliade, que cette Iliade même n'a pour base que l'hospitalité violée par l'enlèvement d'Hélène, qui amena la guerre et l'incendie de Troie.

Homère, avant qu'il devînt aveugle, put errer dans l'Asie mineure, au Péloponèse et dans l'Archipel, répandant partout ses chants et ses lumières, s'arrêtant chez les hommes dignes de l'apprécier, et ne recevant d'eux, en échange de ses bienfaits, que les soins touchans de cette hospitalité antique, qui honorent également le père de famille qui les offre et l'étranger qui les reçoit.

Devenu aveugle, ce beau génie, privé du spectacle consolateur de la nature, sentit la nécessité de se rapprocher encore plus des hommes. Il crut que l'harmonie de ses vers, comme la lyre d'Orphée ou d'Amphion, amollirait des cœurs de rocher; il se trompa : l'égoïste sans goût le rebuta; l'homme à demi éclairé ne l'accueillit que pour le tyranniser par une critique minutieuse; des plagiaires lui volèrent les fruits de son talent; et il commença à sentir que le génie, obligé de lutter contre les besoins, perd insensiblement le plus beau de ses titres à l'immortalité.

Cependant, tout poursuivi qu'il était par le dédain de ses compatriotes, on ne voit pas qu'il soit jamais descendu à demander une aumône avilissante avec la main qui avait écrit l'Iliade, comme on a représenté dans la suite le guerrier Bélisaire, la demandant avec le casque qui servait de trophée à ses victoires. Les monumens que j'ai cités attestent qu'il s'adressa aux sénats

de différentes villes, pour obtenir d'être nourri aux dépens du public, en reconnaissance de la célébrité qu'elles recevraient un jour de ses ouvrages. Les villes furent inhospitalières; mais lui-même ne fut pas vil : on ne l'est pas quand on a créé les beaux rôles de Nestor et d'Achille, quand on écrit en présence des siècles et qu'on a la conscience de sa supériorité.

Homère meurt enfin; mais tout courbé qu'il était sous le poids des ans, tout ulcéré de l'ingratitude de ses contemporains, il n'en est point encore réduit à implorer des secours qui humilient sa vieillesse. Le trait de son domestique Scindase, flétri d'une amende pour ne lui avoir pas donné une sépulture honorable, prouve que ce grand homme ne se trouvait pas seul à l'époque où il cessa d'être. Tous ces faits suffiront peut-être pour laver le siècle d'Homère du délit de la mendicité de ce grand homme.

J'aurais encore, par rapport à la personne

d'Homère, un assez grand nombre de petits faits épars dans les Lexiques grecs et latins, ou dans les Polygraphes, à discuter ; et je pourrais, si je recherchais la stérile fécondité d'un Eustathe, les mettre en regard avec ceux de la vie du prétendu Hérodote, pour en dresser des tables d'opposition ou de correspondance : mais ces détails vulgaires n'ajoutent rien à la renommée d'un personnage qui fleurissait il y a plus de vingt-sept siècles. A un pareil éloignement, l'histoire des grands hommes, comme celle du firmament, ne doit envisager que les masses ; et je me hâte d'arriver à ce qui constituera toujours chez les peuples éclairés la gloire colossale d'Homère, à l'histoire raisonnée de ses ouvrages.

HISTOIRE CRITIQUE

DES OUVRAGES D'HOMÈRE.

DU PARADOXE,

QU'IL N'EST PAS L'AUTEUR DE SES OUVRAGES.

Je me suis quelquefois demandé à moi-même, comment il était possible de critiquer de bonne foi le beau génie qui le premier avait ouvert à l'entendement toutes les sources du beau, et, sous prétexte d'être juste, de calomnier les plus pures de ses jouissances. Ma réponse a été simple, parce qu'elle a toujours été faite dans le silence des passions. Il y a deux sujets à distinguer dans Homère, sa personne et ses ouvrages: sa personne est inaccessible à la censure;

c'est une colonne adossée à vingt-sept siècles, qu'aucun trait ne peut atteindre. Quant aux ouvrages, une critique sage et motivée étend les bornes de l'art, sans leur nuire. Il serait odieux d'attaquer le créateur de l'épopée, qui n'est pas là pour se défendre; il ne l'est point de faire apercevoir quelques défectuosités dans des poëmes immortels, dont l'homme de goût sait par cœur les innombrables beautés: en un mot, on peut faire apercevoir avec Horace le sommeil d'Homère, pourvu qu'on ne le détrône pas.

Nous avons vu tout ce que les esprits faux de l'antiquité et du moyen âge ont avancé de paradoxes, pour jeter des nuages sur l'existence d'Homère. Cette existence une fois démontrée, ils ne se sont pas tenus pour tout-à-fait attérés; et changeant leur ordre de bataille, ils ont dit: Un Homère aveugle, mendiant et déclamateur, a pu exister, mais il n'est point l'auteur de ses ouvrages.

D'abord, disent ces hommes atrabilaires (et il est bien étonnant qu'un historien aussi judicieux que Joséphe incline à les autoriser de son suffrage),* Homère, ainsi que tous les rapsodes de son temps, ne savait ni lire ni écrire : il n'a donc pas fait les quarante-huit chants de ses deux grands poëmes, ni ses nombreux opuscules. Les vers qui les composent sont au nombre de plus de trente mille,** et la raison n'adoptera jamais l'étonnante merveille qu'un seul homme ait pu les fixer toute sa vie dans sa mémoire.

Je répondrai que des doutes raisonnés sont de faibles argumens contre des faits. Ossian, le héros des Bardes, ne savait ni lire ni écrire : cependant ses chants belliqueux ont été conservés un grand nombre de siècles en Ecosse par ses guerriers non

---

* *Respons. ad Appion.* lib. 2.

** *Voyez* ci-après l'éclaircissement sur ce fait, dans les *Notes d'érudition.*

moins ignorans que lui, quoique aussi intrépides sur les champs de bataille ; c'est une tradition générale conservée en Ecosse, recueillie récemment, avec un scrupule religieux, par l'Académie d'Edimbourg, et que ne saurait affaiblir le doute élevé par quelques esprits forts sur l'authenticité des fragmens du poëme de Fingal recueillis par Macpherson.

L'ingénieux Wood, dans son *Essai sur le génie original d'Homère*, * ne trouve pas invraisemblable ce reproche de l'historien juif. Il s'appuie sur ce que ce grand homme, qui nous a laissé un tableau si étendu de la société civile, ne dit rien qui donne l'idée de l'alphabet, et de ce qu'il n'existe aucune mention de l'art d'écrire, ni dans l'Odyssée, ni dans l'Iliade. Mais, ainsi que je l'ai déjà observé par rapport aux pyramides de l'Égypte, c'est précisément parce qu'un art est connu de tout le

* Page 220.

monde, que l'homme de goût n'en parle pas. Il est bien évident que, sans la connaissance primitive de l'alphabet grec, jamais Homère, qui semble avoir fixé sa langue par son génie, ne serait parvenu au rythme harmonieux de ses hexamètres. Le même silence sur les caractères de la langue française ou sur l'art de fixer la pensée sur le papier, se fait observer dans tous les ouvrages de Pascal; cependant il n'entrera dans l'idée d'aucun pyrrhonien que les arts de lire et d'écrire fussent inconnus à la cour de Louis XIII, avant le beau génie qui a fixé la langue de Montaigne et d'Amyot, avant l'auteur de la Cycloïde et des Provinciales.

D'ailleurs le fait cité manque d'exactitude. La lettre portée par Bellérophon au roi de Lycie, dont il est parlé au sixième chant de l'Iliade, annonce évidemment un art d'écrire, et par conséquent un alphabet. Le fameux bouclier d'Achille semble une preuve encore plus démonstrative; car il

y est fait mention de tous les arts nés du dessin : et quand on est parvenu presque au dernier période de la civilisation, il est difficile qu'on n'ait pas franchi l'époque de son berceau, c'est-à-dire le passage des hiéroglyphes à l'alphabet.

Maintenant, examinons les preuves directes qu'il n'y a point d'Homère original, à qui nous devons l'Odyssée et l'Iliade.

Nous apprenons par la *Bibliothèque grecque* de Fabricius, qu'il y avait soixante et dix poëtes antérieurs à Homère, qui avaient écrit dans le genre héroïque. La plupart d'entre eux étaient musiciens et improvisateurs; ils chantaient les amours des dieux, les exploits des héros, et se faisaient écouter de la multitude, parce qu'ils parlaient à son imagination dans la plus belle langue de la terre. C'est alors que la crédulité fit naître l'élévation des remparts de la Thèbes grecque au son d'une lyre, et les prodiges de la mélodie d'Arion.

Parmi ces poëtes antérieurs à Homère

on peut citer Linus, qui écrivit en vieux caractères Pélasgiques l'expédition du premier Bacchus, et Orphée qui chanta les Argonautes; je ne parle pas d'Hésiode, l'auteur de la Théogonie, parce que la chronologie en fait son contemporain : mais aucun d'eux n'a créé l'épopée. J'oserai même dire que, parmi les soixante-dix poëtes du catalogue de Fabricius, il est probable qu'il n'en est pas un seul qui eût improvisé dix vers de suite pareils aux plus faibles d'Homère. Le temps a fait justice de tous ces antiques Troubadours; il a dévoré leurs chants guerriers et leurs hymnes mythologiques. L'or pur est resté seul au fond du creuset des siècles, et cet or est l'Odyssée ainsi que l'Iliade.

De tous les ouvrages d'Homère, celui que l'envie ou le mauvais goût lui ont contesté avec le plus d'acharnement, est son chef-d'œuvre; cette Colère d'Achille, née sans modèle, et devenue pendant vingt-sept siècles celui de tous les poëmes épiques du globe.

Le lexicographe Suidas fait entendre que ce grand homme a puisé le sujet de son Iliade dans celle de Corinnos, qui avait fait la sienne pendant la guerre de Troie. Si ce Corinnos a fait une Iliade, ce dont il est permis de douter malgré l'autorité de Suidas, il fallait que son poëme fût un bien mauvais ouvrage, puisque celui d'Homère l'a tué, et que la copie est devenue l'original à son tour.

Un versificateur de notre douzième siècle, du nom de Tzetzès, qui a fait des Commentaires sur Lycophron, et une gazette poétique, sous le nom de *Chiliade*, a écrit qu'Homère devait sa Colère d'Achille à un Sisyphe, qui avait été le compagnon d'armes de Teucer. * Ce Sisyphe n'est pas celui qui roule éternellement un rocher dans le Tartare; car Tzetzès ne donne pas à ses héros la même célébrité qu'Hésiode, Ovide et les

**Chiliad.* V, *histor.* 29. Il nomme pour son garant le chronographe Jean Malala.

poëtes charmans de cette Mythologie grecque, transportée peu à peu dans toutes les langues modernes, qu'elle vivifie, et qui semble à cet égard avoir envahi la monarchie universelle.

Ce même Tzetzès, quelques vers après, oublie l'Iliade originale de son Sisyphe, et veut qu'Homère ait emprunté la sienne de Dictys de Crète, écrivain plus connu, dont le manuscrit, d'une haute antiquité sans doute, mais non évidemment original, fut trouvé, sous les premiers Césars, dans un tombeau ouvert par l'effet d'un tremblement de terre. Cette conjecture a un peu plus de vraisemblance. Dictys suivit Idoménée au siége de Troie, et écrivit en prose l'histoire de cette fameuse expédition. Il est tout simple que le Chantre d'Achille l'ait consulté sur quelques faits, comme un Français qui chanterait Charlemagne consulterait les anciennes chroniques de nos monastères. Mais quel rapport de talent et de succès peut-il y avoir entre une gazette

du temps et un poëme épique, entre une compilation de faits mal digérée, et une composition créée comme l'Iliade?

Il faut en dire autant de Darès de Phrygie, écrivain faible et sans couleur, qui ajouta quelques anecdotes aux mémoires de Dictys, et, s'il en faut croire Ptolémée Ephestion, fut antérieur à Homère.* Il y a plus de génie dans deux vers de l'Iliade, que dans tous les écrits en prose qui nous restent des anciens sur la guerre de Troie.

---

* *Biblioth.* Photii, et Elian. *Histor. divers.* lib. 11, cap. 2. Le dernier dit que l'Iliade Phrygienne de Darès s'était conservée jusqu'à son temps; c'était une espèce de journal officiel de ce qui s'était passé pendant les dix ans du siége de Troie. Une pareille gazette ne pouvait inspirer personne.

Quant au conte de Ptolémée Ephestion, il a d'autant moins de poids, qu'après avoir dit, lib. 1, page 308, que l'Iliade de Darès était antérieure à celle d'Homère, il avance, lib. 4, page 320, que c'est d'un poëme d'une fille de Musée qu'Homère tira le sujet de sa Colère d'Achille.

La plus étrange des objections qu'on ait faites contre le génie original d'Homère, est consignée dans Diodore. * Il y avait, dit cet historien, une prêtresse de Delphes, du nom de Daphné, qui avait le talent de rendre en beaux vers les oracles d'Apollon. Le chantre d'Achille trouva le manuscrit de la pythie, et le transporta dans son poëme de l'Iliade. Il était bien plus simple d'adopter une tradition dans le sens inverse, répandue dans l'antiquité: c'est que la célébrité des vers d'Homère engageait les dieux à les transporter dans la langue des oracles. Alors Daphné ne serait plus qu'une femme d'esprit, qui épurerait l'inspiration en l'associant à une saine littérature.

Par une singularité qu'il est difficile d'expliquer, le même blasphème littéraire qui échappe à Diodore en parlant de Delphes, Ptolémée Ephestion le répète, ainsi que nous l'avons vu dans un chapitre précédent,

* *Biblioth. histor.* lib. 5.

en transportant la scène à Memphis. On se rappelle cette espèce de Pythonisse, du nom de Phancy, qui, dans une de ses visions sans doute, composa un poëme sur la guerre de Troie et un périple d'Ulysse, les légua à Vulcain et les déposa dans son sanctuaire. Homère, arrivé en Egypte, n'eut rien de plus pressé que de répudier son propre génie pour adopter celui de la prêtresse: et voilà l'origine de l'Odyssée et de l'Iliade. J'ai mis dans tout son jour cette imposture égyptienne : mais quand même l'absurdité du conte m'aurait empêché de le réfuter, en répondant en ce moment à Diodore, je crois avoir assez répondu à Ephestion.

Il résulte de toutes ces absurdes accusations de plagiat, qu'Homère est Homère, et que, comme l'a dit un ancien, il est plus difficile de lui dérober un vers qu'à Hercule sa massue. *

Mais l'Homère que nous avons, est-il celui

* « Il y a trois choses impossibles à l'homme : c'est

qui fleurissait il y a deux mille sept cents ans? On a prétendu que l'Iliade et l'Odyssée ayant été écrites originairement dans un dialecte à demi-barbare, un insulaire de Chio, du nom de Cynéthus, en accommoda le style au goût du siècle : de sorte que l'âge de Périclès, qui s'enorgueillissait d'un Homère original, n'avait que l'Homère de l'obscur Cynéthus.* On cite à l'appui de ce paradoxe Eustathe et le scoliaste de Pindare.**

» de ravir la foudre à Jupiter, la massue à Hercule, » et un vers à Homère. » Macrob. *Saturnal*, lib. 5.

* Comme les esprits faux ne sont jamais seuls de leur espèce, il s'est trouvé de nos jours un Allemand, du nom de Klotz (ce n'est point l'Anacharsis, à qui on a fait jouer un si étrange rôle dans notre révolution), qui a fait imprimer à Leipsick, en 1758, un écrit pour autoriser de son suffrage la rêverie sur l'Iliade de Cynéthus. Il ajoute, dans le même livre, qu'il trouve une grande ressemblance entre Homère et Hérodote.

** S'il en faut croire ce dernier, Cynéthus était

Je doute que les deux scoliastes de Pindare et d'Homère aient raison contre Platon, Aristote, Longin, et les plus beaux génies du siècle de Louis XIV, qui se réunissent à trouver un air de consanguinité dans les vers de l'Odyssée et de l'Iliade, soit quant aux dialectes que le poëte emploie, soit quant aux beautés qui y étincellent. S'il s'y rencontrait des mélanges de ton, des pièces de rapport, l'homme de goût s'en apercevrait, comme dans les statues grecques restaurées, ou dans les coups de pinceau donnés par des artistes du second ordre, aux chefs-d'œuvres des Corrége, des Carrache et des Raphaël.

Boileau, Racine et nos hellénistes les plus estimés, tant de la France que de l'Alle-

---

un grand rapsode, qui donna à Homère une grande célébrité en Sicile. Cynéthus se connaissait en haute poésie, puisqu'il composa, sous le nom de son modèle, l'hymne à Apollon. Toutes ces assertions sont des rêveries de scoliaste.

magne, tels que Heyne, Brunck et Villoison, ont toujours souri de dédain sur la fable de l'Homère de Cynéthus. Heyne va plus loin; il a imprimé que notre Homère était encore plus pur que notre Virgile : *Hactenùs olim dixi Homerum nos habere minus vitiatum quàm Virgilium.** Cependant on sait que, de tous les poëmes de l'ancienne Rome, l'Enéide est celui que la main du temps a le plus respecté. Le demi-savoir, fléau plus dangereux que l'ignorance absolue, n'a pas même osé remplir ses lacunes.

Les preuves de la pureté du texte original d'Homère s'accumulent, en raison même des nuages que la mauvaise foi entasse pour les infirmer.

On part de l'idée avilissante que nos lan-

---

* *Homeri carmina*, tom. VIII, pag. 791. Ce célèbre critique avait dit, quelques pages auparavant : *Recepta sunt nonnulla tanquam indubitata fuisse Homerum ... et quod duo magna carmina unus ediderit. Ib.* pag. 71.

gues modernes attachent au mot *rapsode*, pour insinuer que l'Iliade et l'Odyssée, altérées et défigurées par les musiciens errans qui les déclamèrent pendant cinq siècles, n'ont guères plus d'autorité que le monstre littéraire d'Horace, ou, pour employer le terme impropre consacré par la satire, qu'elles sont de vraies rapsodies.

Le mot *rapsodes*, d'après l'étymologie grecque, signifie, et il faut pardonner l'expression, qui a peu de noblesse, signifie, dis-je, *recouseurs de vers;* parce que ces espèces de Bardes errans, qui gagnaient leur vie à déclamer d'une manière dramatique les chants d'Homère, savaient, suivant la demande des amateurs, coudre avec art, avec des vers du poëte même, les fragmens qu'ils avaient classés dans leur mémoire. Cette réunion n'est point un attentat contre la pureté du texte, comme l'ont voulu faire entendre des hommes sans lumières qui, abusant des étymologies populaires, luttaient contre le génie avec la grammaire.

D'ailleurs, quels étaient ces rapsodes? les descendans d'Homère mêmes, qui, n'ayant pour patrimoine que sa grande renommée, étaient intéressés à conserver, comme le feu sacré de Vesta, le dépôt de ses ouvrages. Ils savaient que la plus faible altération en détruirait le prix, et qu'ils compromettraient le talent qui les faisait vivre, s'ils donnaient atteinte à leur immortalité.

Je viens de parler du feu sacré de Vesta, et cette image religieuse est ici à sa place. On sait, par le témoignage des anciens, que les vers d'Homère se chantaient au temple de Minerve, à la fête des Panathénées*, et qu'ils y étaient écoutés avec un saint respect, comme les oracles de Jupiter.

---

* On doit cette espèce d'hommage religieux à Hipparque, fils de Pisistrate. Plat. *in Hipparcho.*

DES RECUEILS ANTIQUES

DES ŒUVRES D'HOMÈRE.

CEPENDANT la famille d'Homère n'était pas nombreuse; elle pouvait s'éteindre, et il était à craindre que l'arche littéraire, confiée à d'autres mains qu'à celle des Lévites, ne fût dégradée. Mais, avant même la mort du grand homme, il existait déjà un grand nombre de copies manuscrites des fragmens isolés de ses ouvrages, qui ne demandaient qu'à être réunis par une main habile, comme les roches taillées du temple des géans d'Agrigente, pour former le plus colossal et le plus imposant des édifices.

Un commentateur de Denis de Thrace a prétendu qu'après les rapsodes les poëmes d'Homère avaient péri par le feu, par des tremblemens de terre ou des déluges, et

que ce fut Pisistrate qui, en recueillant toutes les traditions, les sauva de l'oubli.* Ce commentateur se trompe comme physicien et comme historien. Les œuvres d'Homère étant répandues à cette époque partout où ce grand homme avait voyagé, c'est-à-dire en Égypte, dans la Grande-Grèce, et surtout dans l'Asie mineure, au Péloponèse et dans l'Archipel, il était impossible que l'incendie ou des cataclismes les eussent anéantis à la fois dans tant de contrées séparées par de si grands intervalles. C'est aussi un mensonge historique de supposer que l'Homère réuni en corps d'ouvrage n'avait pas existé avant Pisistrate.

Nous avons vu, vers le commencement de

---

* Leo Allat. *de Patriâ Homeri.*

Je suis fâché de trouver le paradoxe du commentateur de Denis de Thrace, étayé du suffrage respecpectable de Cicéron. Voici les expressions de ce grand orateur, lorsqu'il parle de Pisistrate: *Primus Homeri libros, confusos antea, sic disposuisse dicitur ut nunc habemus.* Voyez *de Orator.* lib. 3.

cet écrit, que Lycurgue, le mâle législateur de Sparte, voyageant dans l'Asie mineure, où les arts, originaires de l'Orient, avaient leur foyer avant qu'ils vinssent éclairer le Péloponèse, passa à son retour par l'île de Chio, et conversa avec Homère, environ trente-neuf ans après la création de l'Iliade.* C'est sans doute vers cette époque qu'il rencontra les fragmens épars du premier des poëtes, qu'on ne connaissait encore que sous le nom de *Rapt de Briséis*, de *Valeur de Diomède*, de *rançon d'Hector*, de *Jeux sur la tombe de Patrocle*. Le héros, idolâtre du génie, parce qu'il en avait lui-même, copia de sa main tous ces fragmens, les réunit avec art, et ayant par ce moyen rencontré l'Odyssée et l'Iliade, il les publia dans le Péloponèse. Cette première édition originale de deux ouvrages immortels, amena probablement l'aurore du beau siècle d'Alexandre.

---

* Elian. *Hist. varr.* lib. 7, cap. 14.

Il y a trois cent sept ans d'intervalle entre l'époque où l'histoire grecque marque les voyages de Lycurgue dans l'Asie mineure, et le commencement de la tyrannie de Pisistrate. Ce dernier, qui, comme un certain nombre d'usurpateurs heureux, commença son règne par de grands crimes et le finit par de grands bienfaits, érigea dans Athènes, ainsi qu'on le voit dans nos annales grecques, la première bibliothèque publique dont il soit fait mention dans l'histoire. Les savans, à qui il en donna la direction, concoururent à une seconde édition d'Homère, plus correcte que celle de Lycurgue,* et la gloire du grand homme sembla de ce moment devenir nationale.

Lors de l'incendie d'Athènes pendant l'invasion de Xerxès, l'Iliade et l'Odyssée passèrent en Perse avec la bibliothèque de

* Solon et Hipparque travaillèrent à l'édition de Pisistrate. Diog. Laert. *in Solone*; Plat. *in Hipparcho.*

Pisistrate : ce farouche despote, qui n'épargnait ni les hommes ni les dieux, respecta cependant les monumens du goût et de la pensée ; et une partie de cette collection précieuse subsistait encore à Suze au temps de la conquête d'Alexandre.

C'est peut-être vers cette époque qu'on pourrait placer l'édition particulière de l'Odyssée rectifiée par Aratus, et qui en prit le nom d'édition Aratéenne : du moins nous le lisons ainsi dans une vie anonyme du héros grec, dont je n'attaque ni ne garantis la véracité.

Alexandre est le prince qui a le plus fait pour la gloire du chantre de cet Achille à qui il se faisait tant honneur de ressembler. Il chargea Anaxarque et Callisthène de reviser les recueils de Lycurgue et de Pisistrate, et son instituteur Aristote donna la dernière main à ce beau travail. Il résulta de ce concours des lumières de trois hommes justement célèbres, une édition infiniment précieuse des œuvres d'Homère, connue

sous le nom d'*édition de la cassette*; nom qui rappelle un trait trop honorable aux lettres et à la mémoire du vainqueur de Darius, pour ne pas le transmettre dans cet ouvrage.

Alexandre, au rapport de Pline le naturaliste,* avait trouvé, après la journée d'Arbelle, dans la tente de Darius, une cassette d'or enrichie de pierres précieuses et d'un prix inestimable : *Il faut*, dit-il, *que le monument le plus précieux du globe renferme le plus bel ouvrage de l'esprit humain*; et il y déposa les deux poëmes d'Homère. Cette cassette était toujours sous le chevet de son lit, avec son poignard, pour la défendre.

Alexandre mourut, et Zénodote d'Éphèse fut chargé, par le premier des Ptolémées, de revoir avec des yeux sévères cette pré-

* Plin. *Hist. natur.* lib. 7, cap. 29. On croit qu'Alexandre lui-même travailla à cette fameuse édition. Plutarch, *in Alexandro.*

cieuse édition de la cassette. La dernière de cette haute antiquité est celle que le critique le plus judicieux de son temps, Aristarque, fit paraître sous les auspices de Philométor, il y a un peu plus de dix-neuf cent cinquante ans, et qui a servi de modèle à toutes les collections des ouvrages d'Homère, soit du moyen âge, soit des temps modernes. On voit, par cette filiation de faits que j'ai rassemblés dans les écrivains originaux, d'abord qu'Homère est vraiment le père de ses œuvres; ensuite que l'Iliade et l'Odyssée, ses deux poëmes par excellence, nous sont parvenues, au travers de vingt-sept siècles, avec l'intégrité qu'on ne devrait attendre que des monumens de la plus pure des religions.

Maintenant que presque toutes les landes de l'érudition sur Homère sont défrichées, il nous reste un champ libre et uni à parcourir. C'est un des génies les plus éminemment sublimes qui soit sorti de l'atelier de la nature, que nous avons à

peindre à grands traits : c'est l'Iliade, c'est l'Odyssée, dont il faut faire ressortir les beautés, sans les soumettre avec trop de détails au froid compas de l'analyse; ce sont les dieux qu'il s'agit de représenter tels que le poëte les a peints, et ses héros, tels qu'ils sont, c'est-à-dire avec une taille de quinze pieds, comme les voyait l'artiste Bouchardon.* Tout cela agrandit l'ame et donne, sans qu'on y pense, au style le plus simple de l'ame et de la vie. Au reste, cette élévation de la pensée, même dans un sujet d'une ordonnance sévère, ne blesse pas toujours les convenances car il faut bien, en évoquant les ombres des grands hommes, parler leur langage; il faut bien tenter d'être peintre ou poëte, quand on veut donner une juste idée de poëmes qui sont tous en scènes dramatiques et en tableaux.

---

* *Tableaux d'Homère*, par le comte de Caylus, pag. 277.

IDÉES GÉNÉRALES

SUR

LES DEUX GRANDS POEMES D'HOMÈRE.

Il n'en est pas d'Homère comme d'Aristote, qui, jugé mal en Europe, soit par l'enthousiasme, soit par le fanatisme, a tantôt été placé sur l'autel et tantôt sur le bûcher. La renommée de ce prince des poëtes, indépendante des opinions qui divisent la terre et des révolutions qui la bouleversent, a toujours été en s'accroissant, depuis la première édition recueillie par Lycurgue, jusques vers le milieu du beau siècle de Louis XIV, c'est-à-dire pendant près de deux mille quatre cents ans. Aujourd'hui cette gloire, que les débris du globe n'ont pu atteindre, arrivée à son apogée, semble stationnaire; et c'est

le moment de louer sans adulation, ou de critiquer sans soupçon de haine, le grand homme qui, long-temps pauvre et réduit à ne voir la nature qu'avec les yeux de l'entendement, a tout créé autour de lui, et sans lequel l'Europe civilisée n'aurait peut-être jamais eu ses quatre âges de lumières.

Les critiques qui ont tenté jusqu'ici de détrôner Homère, n'étaient pas à portée de connaître sa toute-puissance : ils le lisaient dans une langue qui n'était pas la sienne; ils le jugeaient d'après les froides divagations de ses commentateurs. Il était tout simple qu'en s'y prenant ainsi ils ne missent que de faux poids dans leur balance.

Quand on est éminemment poëte, comme Homère, il faut le lire dans sa langue pour savoir tout ce qu'il vaut. Toute traduction, quelque bien faite qu'elle soit (et un de mes collègues à l'Académie des belles-lettres a donné la meilleure de toutes), tue

les beautés originales. C'est un vignoble composé de ceps étrangers, qui produisaient du vin généreux, et que le seul changement de climat a dégradés. Ce ne sont pas les ceps, c'est le ciel qui les vivifie qu'il fallait transporter. Il n'y a point d'Homère sans la langue grecque et sans le beau ciel de l'Ionie ou du Péloponèse.

Si du moins un poëme épique, tel que l'Iliade, était traduit comme ils doivent l'être tous, c'est-à-dire en vers, la dissonnance blesserait moins l'homme de goût. Mais quelle est la langue moderne qui, par sa richesse originelle, par sa mélodie, par ses tropes et ses inversions, approche même de loin de celle dans laquelle ont été écrits les chefs-d'œuvres de la Grèce? On ne crée point quand on n'a pas les instrumens de la création; et quelque talent qu'on mette dans des vers à rimes, on ne rendra jamais les richesses musicales des hexamètres accentués de l'Iliade.

On parle de l'élégante fidélité de la ver-

sion allemande de Voss en hexamètres non rimés. Je n'ai vu aucun helléniste de bonne foi en soutenir la lecture. Pope, un des beaux génies de l'Angleterre, a fait dans sa langue une traduction d'Homère en vers, infiniment estimée par ses compatriotes. Cette célébrité, très-légitime sans doute à Londres, n'a guères franchi les bornes de la Tamise. Je conçois comment une sorte de patriotisme national a pu faire retrouver l'auteur harmonieux de l'Iliade dans un dialecte non accentué et hérissé de diphtongues et de sifflemens. Mais les hellénistes, qui en général sont cosmopolites, ne voient dans le travail de Pope qu'une grande difficulté à demi vaincue. Ils disent que l'Anglais est excellent pour peindre le rêve de Hamlet et les hurlemens du Satan de Milton; mais qu'il faut lire en grec les combats de Diomède, l'épisode de la ceinture de Vénus, et le discours de Priam pour la rançon d'Hector.

Les essais de la France en ce genre n'ont

pas été heureux. On a fait depuis deux siècles dix traductions d'Homère en rimes françaises (je ne dis pas en vers), qui sont mortes en naissant. On ne cite encore, quand on a de la mémoire, que la parodie de l'Iliade par la Motte, où il a tué Homère en lui donnant de l'esprit et en l'abrégeant; et la version, fidèle peut-être et quelquefois ingénieuse, mais sans verve, sans mouvement et sans coloris, de Rochefort. Toutes ces froides copies d'un grand et magnifique tableau ne peuvent servir à l'apprécier : j'ai même à cet égard, vu l'intervalle incommensurable des deux langues, une opinion assez prononcée pour croire que Racine, en traduisant le chef-d'œuvre d'Homère, aurait compromis sa gloire. Ce grand homme, l'arbitre du goût français, pouvait écrire d'après lui-même un poëme épique aussi parfait pour nous que l'Iliade; mais il n'aurait pu traduire en vers l'Iliade.

Les commentaires, quelque savans qu'ils

soient, et par la raison même qu'ils ne sont que savans, sont encore moins faits que les traductions, pour apprendre à juger le mérite d'Homère. Comment, par exemple, l'archevêque de Thessalonique, Eustathe, a-t-il pu consacrer trois volumes in-folio, chacun de seize cents pages, à disserter sur les cinq premiers chants de l'Iliade? Trois volumes in-folio de notes scientifiques et d'éloges, sur un petit nombre de vers que, d'après l'expression pittoresque de Voltaire, l'imagination du poëte a créés en se jouant! Heureusement le remède est dans le mal même; et si l'helléniste qui raisonne ses lectures se console de la fatigante prolixité de cet ouvrage, par un petit nombre de traits curieux et d'anecdotes piquantes qu'on ne rencontre que là, l'homme de goût trouve l'antidote de son ennui dans la difficulté du commentateur d'Homère à se faire des lecteurs.

Ce n'est donc ni dans les savans qui ont traduit Homère, ni dans ceux qui l'ont

commenté, qu'il faut étudier le grand caractère de ses ouvrages : c'est dans Homère lui-même; et s'il fallait quitter un moment ce beau génie pour l'apprécier, j'irais me pénétrer de l'excellence de son talent dans ceux de ses disciples qui ont couru sa carrière. Je connais une grande et magnifique traduction de l'Iliade; c'est l'Enéide de Virgile : je lis sans cesse un commentaire sublime de l'Odyssée; c'est le Télémaque de Fénélon.

Homère a fleuri précisément à l'époque qui lui était nécessaire pour imaginer l'épopée. La Grèce, alors mutilée par les Héraclides, luttant contre le fanatisme de ses pontifes et le despotisme de ses rois, n'était point heureuse. La félicité tranquille d'un peuple, l'harmonie entre les pouvoirs qui constituent son gouvernement, ne prêtent point aux charmes d'une poésie dramatique. Il faut des commotions violentes, des crises de révolution, pour secouer le génie et amener de grands mouvemens.

C'est une vérité triste qui sort avec peine de mes entrailles émues; mais il n'y a point de héros à grand caractère, quand tout le monde est heureux. Jamais le règne de Codrus, celui de Numa et l'empire de Marc-Aurèle n'auraient fourni à un Homère la matière d'une Iliade.

Une observation d'un autre genre, mais qui présente une teinte de paradoxe, c'est que la vie de Barde ambulant ou de Troubadour, qu'on a tant reprochée à ce beau génie, n'a pas peu contribué à donner à ses deux grands poëmes la perfection dans laquelle ils nous sont parvenus. Homère, s'il en faut croire Eustathe,* improvisait en vers avec autant de facilité que des hommes d'esprit vulgaires en prose. Mais quelque talent qu'on suppose à un improvisateur, il est impossible, avec la rapidité de la déclamation, de mettre à un fragment, ne fût-il que de vingt vers, cet ensemble,

* *In Odyss.*

ce choix d'expressions, ce goût que donne la pensée solitaire dans le cabinet. Je suppose donc que les premiers essais du poëte étaient brillans, mais défectueux. Plein de son sujet, il allait répéter ses chants improvisés chez des convives plus ou moins sensibles à la mélodie de ses hexamètres : il en calculait les effets d'après l'enthousiasme ou la critique de ses auditeurs, et se corrigeait sans cesse, jusqu'à ce qu'il fut parvenu à cette perfection désespérante d'après laquelle l'Hercule de la poésie n'a plus qu'à se reposer sur sa massue.

DE LA VARIÉTÉ DE CONNAISSANCES

QUE SUPPOSE LA CRÉATION DE L'ÉPOPÉE.

Homère est le miroir vivant où toutes les connaissances de son siècle semblent s'être réfléchies. Les livres où la plupart de ces connaissances sont déposées seraient anéantis, qu'on en trouverait encore les élémens dans l'Odyssée et dans l'Iliade.

Homère, qui n'avait guère d'autres livres sous les yeux que celui de la nature, avait besoin de parcourir une partie du continent pour dessiner les contrées d'où partirent ses héros, surtout le champ de bataille où ils combattirent; et, comme nous l'avons vu dans le chapitre de ses Voyages, dont ce morceau n'est que le développement, il devint un géographe aussi exact que Mela

et Strabon. Les modernes d'un grand nom, tels que Tournefort, le docteur Chandler, Milédi Montagu et l'ingénieux Choiseul-Gouffier, qui ont parcouru les pays que sa muse a vivifiés, démontrent tous que la Troade n'est pas dessinée sur nos Cartes autrement que dans les poëmes d'Homère, hormis que la mer s'est retirée graduellement de la côte; opinion qui devient de jour en jour l'évangile de la physique.

Il faut ajouter à tous ces témoignages ceux de Richard Pockoke, du docteur Moritt et des derniers voyageurs qui ont été, le pinceau et la plume à la main, visiter cette partie de l'Asie mineure si féconde en grands souvenirs. Rien n'a changé dans sa topographie; ils l'ont tracée sans le secours de la trigonométrie : ils avaient pour graphomètre les beaux vers de l'Iliade.

En allant au promontoire Rhétée, ils ont dit : Ici est le tombeau d'Ajax. En traversant celui de Dardanus, ils se sont rappelé le site charmant où fut enlevé Gani-

mède ; en se portant au cap Sigée, ils ont reconnu la tombe d'Achille,* ainsi que les monumens d'Antiloque et de Patrocle.

En entrant dans la plaine de la Troade, leurs regards devinèrent le bel amphithéâtre de Callicoloné, et la chaîne plus élevée de l'Ida, que la neige couronne pendant quelques mois de l'hiver. Ce mont, dans l'été, pouvait paraître rayonnant de la gloire de Jupiter.

La plaine a précisément l'étendue que lui donne le chantre d'Achille : on pouvait y voir se déployer cent cinquante mille hommes rangés en ordre de bataille.

C'est dans cette plaine que serpentent les deux fleuves célèbres du Simoïs et du Scamandre, qui se réunirent long-temps vers leur embouchure.

Quant à la ville de Troie et à sa citadelle

* Elle est dans un enclos de vignes, s'il en faut croire CHANDLER, tom. I, pag. 92. Je ne dois pas laisser ignorer que, malgré cette autorité, les voyageurs qui ne sont pas anglais la cherchent encore.

de Pergame, les jalons que le chantre d'Achille semble avoir placés sur la route, conduisent à la ville musulmane de Bounar-Bachi. Il ne faut pas chercher cette antique métropole sur ses débris; car, dès le temps de César, ils avaient disparu : *Etiam periére ruinæ*, dit avec énergie Lucain dans sa Pharsale. Il en est de même de la puissante Tyr, de cette Carthage qui disputa à Rome la conquête du monde : leurs ruines n'existent plus que dans les champs de l'histoire.

Au reste, on sait par une tradition répandue en Orient, qu'une partie des riches débris de Troie fut transportée, un grand nombre de siècles après, par ordre du vainqueur de Darius, dans une des dix-huit villes qu'il fonda pour expier le délit de ses conquêtes, dans cette Alexandrie de la Troade, située si pittoresquement à l'embouchure de l'Hellespont, et dont César, qui craignait les murmures de Rome contre sa toute-puissance, voulut faire un moment la mé-

tropole du monde.* Il est très-vraisemblable que les marbres de ses thermes, dont la magnificence rappelle ceux de Caracalla et de Dioclétien, furent tirés des ruines du palais de Priam et de la colonnade des temples d'Apollon et de Jupiter.

Ces décombres de Troie ont servi encore plus sûrement, suivant le docteur Chandler, à bâtir la ville du promontoire Sigée.** Tout porte même à croire, quoique ce voyageur n'en dise rien, que la fameuse Pierre Sigéenne, un des plus antiques monumens de l'art d'écrire après les hiéroglyphes, venait de la métropole du royaume de Priam. Tous les savans connaissent ce Marbre de Sigée, décrit avec soin dans les *Antiquités Asiatiques* de Chishull, et sur lequel je ne m'arrête ici un moment que parce qu'il est antérieur à Homère, et qu'il réfute par son existence le paradoxe qui

---

* Sueton. *in Cæsare.*

** Tom. I, pag. 83.

veut que ce beau génie ne sut ni lire ni écrire. C'est un parallélogramme de huit pieds de hauteur sur un pied et demi de large. Son inscription semble tracée en dialecte demi-attique et demi-lesbien. Les lignes en sont tracées alternativement de gauche à droite et de droite à gauche, mode d'écrire appelé par les Grecs *Boustrophédon*, parce que c'est ainsi que le bœuf qui laboure trace ses sillons. Il est évident que si l'art d'écrire a fait un pas en passant de la peinture figurée des objets aux caractères de convention, il en a fait un autre, en remplaçant la routine mécanique du *Boustrophédon*, par le retour raisonné à une configuration égale dans les lignes, telles qu'elles furent tracées dans le manuscrit original de l'Iliade.

On est tenté, à mesure qu'on se pénètre de la lecture des deux plus anciens poëmes épiques, d'ôter à Hérodote le titre de père de l'histoire, pour le donner à Homère, qui le précéda de plusieurs siècles. Homère

nous offre, mais d'une manière dramatique, l'image la plus fidèle des premières sociétés de la Grèce et de l'Asie, de leurs mœurs indigènes, de leurs arts et de leur gouvernement. Thucydide, l'ennemi des fictions, qui avait un tableau de ce genre à tracer au commencement de sa guerre du Péloponèse, n'a fait que copier ce grand homme; et cet hommage les honore tous deux.

Je sais que Dion Chrisostôme, dans une harangue de rhéteur prononcée au siècle de Trajan, sur les ruines de Troie, s'est permis de déclamer avec une sorte de virulence contre Homère, qu'il accuse de *mentir avec audace.* Mais ce Dion, dont les ouvrages nous restent, malheureusement pour sa mémoire, n'a aucune autorité en littérature. C'est de lui que Synésius disait : « Il a commencé par être un so-«phiste indiscret et méchant, et a fini par «devenir philosophe. » *

* *Ex importuno et improbo sophistâ philosophus tandem evasit.* Voyez *Excerpta* Photii, *in Dione.*

La peinture surtout des mœurs, qui a fait naître tant de mauvaises épigrammes contre Homère, de la part des Perrault, des La Motte et des Fontenelle, est d'une fidélité frappante, qui étonne encore les Européens lorsqu'ils voyagent en Orient. On y voit cette simplicité touchante que notre luxe dépravateur dédaigne, cette hospitalité qui console des désagrémens d'un despotisme persécuteur, et qu'on peut appeler le point d'honneur des peuples neufs; cette vie pastorale dont nous rougissons dans nos métropoles, où il n'y a que des besoins et des plaisirs factices, mais qui n'en est pas moins une source pure de jouissances pour l'homme de la nature.

Je conçois comment un satrape de Perse, qui ne connaît les mœurs d'un peuple que par son or qu'il recueille, peut sourire de dédain sur les héros de l'Iliade, qui tuent leurs brebis en sortant de la tente du roi des rois, et apprêtent leur dîner, de la même main qui vient de gagner une bataille; sur

la fille d'un monarque de l'Odyssée, qui lave ses robes au bord d'une fontaine : mais, au lieu de ce satrape, supposez des hommes de l'âge d'or, tels qu'un Aristide, un Cincinnatus, un Curius,* à qui l'on présente ces tableaux touchans des mœurs antiques; pensez-vous qu'ils les croient indignes de la majesté de l'épopée? Non sans doute, et ils n'en estimeront que plus le poëte qui a su parler à l'ame en éclairant l'entendement.

J'ai prononcé le nom de l'âge d'or; et ce mot qui dit tant de choses à l'écrivain condamné à écrire dans un âge de fer, n'est jamais sorti de la plume d'Homère. On l'a observé avant moi sans pouvoir jamais l'ex-

* Tout le monde connaît le mot de ce héros de Rome aux ambassadeurs de Pyrhus, étonnés de le voir avec ses ornemens consulaires faire cuire ses légumes. « Les Romains, dit-il, ne se soucient point » de l'or, ils ne veulent que commander à ceux qui » le possèdent. »

pliquer. Il me semble que ce beau génie n'a rien dit du siècle d'or, parce qu'il y était et qu'il ne s'en apercevait pas. Pour nous, nous avons sans cesse le mot à la bouche, parce que, privés de la chose, nos regards se portent douloureusement sur un passé que nous ne pouvons atteindre.

Non-seulement Homère a bien peint les mœurs de son temps, mais il les a encore parfaitement jugées : c'est qu'il portait la pierre de touche au fond de son cœur. Il ne se méprend jamais sur la nature du juste et de l'injuste; jamais il ne lui arrive de plier la morale au gré de la force. Ce qui est crime pour l'indigent Irus n'est point une vertu dans le superbe Agamemnon. Voilà pourquoi Horace met ce poëte admirable au-dessus de tous les sages du Portique, et que Porphyre a composé un traité sur la philosophie de l'auteur de l'Iliade. *

---

* « Ce sont des ignorans, dit Cicéron (Tusculan. » lib. 5), que ceux qui déclament contre la philoso-

La philosophie d'Homère a d'autres nuances que celle de Virgile : c'est qu'elle tient à des convenances locales émanées de la différence des gouvernemens. Toutes deux reposent sur le même principe de l'ordre; mais elle est plus indépendante dans l'Iliade, plus tolérante, plus circonspecte dans l'Énéide : à ne lire que les deux poëmes, l'homme de goût devine aisément que Virgile a écrit sur les marches d'un trône, et qu'Homère est né dans une confédération de villes qui tendaient à devenir républiques.

» phie. Le mot peut être nouveau; mais la chose » qu'il désigne ne le fut jamais. »

THÉOGONIE D'HOMÈRE.

Mais comment concilier la morale philosophique d'Homère avec son étrange théogonie? Quelle idée se former de ce qu'il appelle vertu, quand, d'un côté, un héros la fait respecter par sa grandeur d'ame, et que, de l'autre, un dieu l'anéantit par son aveugle despotisme ou par la licence de ses amours? Ici l'objection a d'autant plus de force qu'elle a été faite par des hommes supérieurs: c'est Cicéron qui insinue que la majesté divine a été ravalée par le prince des poëtes; c'est Platon qui, sous le même prétexte, le chasse de sa République; c'est Pythagore qui le place dans le Tartare, pour avoir donné à l'homme des idées fausses de la divinité. Voyons si Homère est en contradiction

avec lui-même, et si sa morale nous conduit, avec le Brutus de la bataille de Philippes, à blasphémer la vertu.

S'il en faut croire La Motte,* qui n'aimait ni Homère ni Boileau, ce dernier donnait de l'étrange théologie de l'Iliade une raison plus étrange encore : c'est que le chantre d'Achille avait fait jouer la comédie aux dieux, dans les entr'actes de son action épique, pour délasser les lecteurs, que la monotonie des combats aurait rebutés sans ces intermèdes. Boileau n'aurait point parlé d'Homère avec cette irrévérence devant Racine, qui partageait son idolâtrie; et s'il s'est permis ce trait devant La Motte, c'est qu'il empruntait l'ironie de Socrate. Il ne plaçait pas les dieux, mais l'ennemi des anciens, sur la scène, pour mettre son amour-propre à couvert, en se cachant derrière le voile de l'apologue.

---

* Disc. au-devant de l'*Homère* qu'il a parodié, pag. 26.

Il me semble que la contradiction apparente s'évanouit en adoptant la double théologie d'Hermès, d'Orphée, de Pythagore ; la théologie populaire, qui n'est au fond qu'une espèce d'antropomorphisme, et la théologie des sages qui admet un dieu rémunérateur et vengeur, ainsi que le dogme d'une ame immortelle, sans lequel il n'y a point de base pour la vertu. La première constituait la doctrine publique, dont les hommes d'état ne pouvaient s'écarter sans que le peuple eût à rougir pour eux, et l'autre la doctrine secrète, qu'ils ne pouvaient répudier sans qu'ils eussent à rougir devant leur propre raison.

Homère, qui devait être lu par les sages, n'a point dissimulé sa doctrine secrète. On voit la suprématie de l'Être suprême dans le Jupiter qui attire avec sa chaîne d'or les hommes et les dieux. Minerve, sans laquelle rien ne se fait de bien dans le camp des Grecs, est l'image vivante de l'éternelle providence. Tous les héros de

l'Iliade, et Achille surtout qui en est l'ame, rendent hommage au dogme si consolateur que rien n'échappe au regard perçant d'un Être suprême. *Garde-toi*, dit ce dernier à son cher Patrocle, *d'attaquer Hector; il a toujours près de lui un dieu qui le protège.* Si Patrocle n'avait pas été un peu athée, il n'aurait pas sitôt rencontré la mort en cherchant la gloire.

Quant aux dieux vulgaires qu'il fait intervenir dans son poëme, c'est moins comme interprète des oracles que comme historien qu'il les place sur la scène. Il n'aspire qu'à se montrer observateur scrupuleux de toutes les traditions locales des peuples qu'il a visités, sans les soumettre au flambeau de son théisme, et surtout sans les altérer. Cela est si évident que, quoique, en qualité de Grec, il dût paraître de la religion d'Achille ou d'Agamemnon, il représente toujours le Jupiter de la Troade favorable aux Troyens. Il faut que Junon l'endorme dans ses bras pour qu'Ajax et Diomède

reprennent leur supériorité; et si Hector succombe, si le poëte laisse pressentir l'incendie de Troie, c'est que l'impérieux Destin l'a ainsi ordonné.

La Motte et les ennemis des anciens ont tonné avec quelque véhémence contre ces dieux de la Mythologie grecque, qui n'ont eu aucune part dans l'origine de l'homme, qui, nés comme lui dans la succession des siècles, se sont multipliés par des incestes et des mariages adultères; contre ces dieux qu'un guerrier blesse, et qui empruntent pour se guérir les lumières d'un médecin. Boileau, Racine et madame Dacier étaient fort embarrassés de repousser un pareil ordre d'attaque. Ils opposaient la grande renommée d'Homère, et la leur peut-être; ils y joignaient d'éloquentes injures: et tout cela n'était pas des raisons. N'aurait-il pas été plus simple de répondre que ce beau génie avait emprunté les dieux de toutes les religions nationales de son temps, et qu'il s'était contenté d'en faire des per-

sonnages épiques, en les mettant en scène avec ses héros? ce qui, au reste, par la profonde intelligence qui règne dans l'action principale, par la grandeur colossale qu'il prête à ses habitans de l'Olympe, par le reflet ingénieux qui en résulte sur les grands hommes appelés à se disputer l'empire de la terre, peut être regardé comme une espèce de création?

A partir de cette idée, tout se justifie d'une manière assez heureuse dans l'amalgame du théisme consolateur d'Homère avec les informes traditions mythologiques du siècle barbare de Cadmus. Quant aux hommes d'un grand nom, qui, n'ayant pas entrevu cette clef, ont intenté un procès au chantre d'Achille, il n'est peut-être pas impossible de les réconcilier avec sa mémo ire

Le jugement de Pythagore a peu de poids, parce que son Tartare n'est que celui de ses initiés, dont il endort la crédulité avec les ingénieuses allégories de ses mystères.

Cicéron, le moins superstitieux des hommes, lors même que, par sa place, il promène vers le ciel la baguette des augures, mérite bien plus d'attention quand il censure Homère. Mais sa critique se réduit à dire que le poëte a rabaissé les dieux jusqu'au rang de ses héros; tandis qu'il semble bien plus évident que ce grand homme a relevé ses héros jusqu'au rang des dieux. Il ne faut pas perdre de vue qu'il s'agit ici des dieux secondaires de la Mythologie; car l'intervalle entre un Achille ou un Hector, et le Jupiter qui pèse le ciel et la terre dans ses balances, est incommensurable, et Homère n'eut jamais été assez sacrilége pour le franchir.

Il ne reste donc plus que la critique imposante de Platon, qui chasse Homère de sa *République*, ou du monde idéal que son optimisme a bâti dans les nuages. Mais voyez aussi avec quelle grâce il donne cette sentence d'ostracisme. Ses expressions, qu'il suffit de rapporter, semblent laver le grand

homme de tout reproche. « S'il se présente « (dans un pareil gouvernement) un poëte « qui, sachant prendre toutes sortes de for- « mes et tout imiter, nous fasse hommage « de ses écrits; nous lui témoignerons notre « vénération, comme à un homme sacré qu'il « faut admirer et chérir; mais nous lui di- « rons : Nous n'avons parmi nous personne « qui vous ressemble, et dans notre consti- « tution politique il ne nous est pas permis « d'en avoir. Ensuite nous le renverrons « dans une autre ville, après avoir répandu « des parfums sur lui et couronné sa tête « de fleurs. »

La Harpe, dont je transcris ce fragment de traduction, ajoute : « Cet arrêt de ban- « nissement a une tournure si aimable que, « si la république de Platon existait, le pre- « mier des poëtes serait tenté de s'y rendre, « ne fût-ce que pour en être renvoyé. » *

* Cours de littérature, tom. I, pag. 209.

DU GRAND CARACTÈRE DES HÉROS D'HOMÈRE. DE SA POÉSIE DE STYLE.

L'antiquité a pu se partager sur les dieux d'Homère, mais elle semble unanime sur ses héros. Presque tous portent l'empreinte du génie du poëte qui les a créés : Pandore ne sortit jamais plus parfaite de l'atelier de Prométhée.

S'agit-il de l'expérience que donne la maturité de l'âge ? Homère semble l'avoir devinée avant d'y être parvenu. Tous ses vieillards sont sages, mais avec des nuances variées d'après leur caractère connu. Phénix, le gouverneur d'Achille, n'enchaîne pas l'impétuosité de son élève de la même manière que le vieux Priam commande à la sensibilité du héros la rançon d'Hector.

S'agit-il d'éloquence ? Ses guerriers la déploient avec succès, soit au Conseil, soit sur le champ de bataille : mais elle est adroite dans Ulysse, et majestueuse dans Agamemnon ; la persuasion découle des lèvres de Nestor, et l'audace avec le blasphème sortent avec impétuosité de la bouche d'Ajax.

Le plus grand des héros d'Homère, et celui qui devait l'être en effet, parce qu'il est toujours représenté sur le premier plan du tableau : c'est Achille. Quand on a imaginé un pareil caractère et qu'on a eu l'art de tirer de son inaction tout l'intérêt du drame le plus essentiellement actif que l'on connaisse, on a atteint le dernier période de l'art ; on a ouvert et fermé la carrière. *

Si, quittant les grandes conceptions dramatiques d'Homère, nous l'envisageons sim-

---

* Je renvoie, pour le développement de ce grand caractère d'Achille, à l'*Examen raisonné de l'Iliade*.

plement comme poëte, nous lui trouvons des droits non moins incontestables à l'enthousiasme de l'homme de goût, qui fait à la longue ou défait toutes les renommées.

Il ne s'agit pas ici de discuter froidement des poésies que le tact de l'harmonie et le sentiment du beau ont seuls le droit d'apprécier, mais de jeter quelques idées premières sur une source féconde de beautés, qu'on tarirait en ne les envisageant que du côté de la grammaire.

L'immortel Racine, que Boileau consolait du triomphe de la Phèdre de Pradon, disait : *Qu'est-ce qui me distingue de ce poëte? c'est que je sais écrire.* Nous pouvons dire de même, après vingt-sept siècles de renommée accumulés sur la tête d'Homère : Qu'est-ce qui distingue ce grand homme de Sisyphe, de Corinnos et d'autres chantres de la guerre de Troie, s'ils sont antérieurs à lui et s'ils ont existé? c'est qu'il possède éminemment l'art d'écrire : cet art, surtout quand on adopte le lan-

gage mesuré du vers, est l'art par excellence; et on ne citera parmi les nations éclairées aucun auteur d'un poëme sans style, dont on ne puisse dire ce que disait Cicéron d'un complice de Catilina : *Il a vécu.*

C'est principalement par les grandes et belles images que le style d'Homère acquiert du mouvement, de l'ame et de la vie. Tout prend un aspect pittoresque sous sa plume : le naufrage d'un héros est une lutte avec un fleuve qui s'embrase; la rapidité de la marche d'un immortel se peint par des coursiers qui font trois pas, et au quatrième se trouvent aux limites du monde. Junon ne s'amuse pas à combattre froidement avec des discours la bienveillance de son époux pour les Troyens; mais elle va emprunter de Vénus la ceinture des Grâces, pour réveiller la tendresse conjugale, et donner à Neptune le temps de secourir les Grecs humiliés pendant le sommeil de Jupiter.

Mais ce qui distingue essentiellement l'imagination d'Homère de celle des Orientaux, c'est qu'elle réside dans les choses plutôt que dans les mots. Il est rare qu'il fasse usage de la métaphore : quand il s'élève, c'est sa pensée qui s'agrandit, et l'expression reste simple. Tel a été aussi le caractère du style de Tacite et de Bossuet. Cette grandeur sans échâsses vaut bien la pompe souvent puérile de Lucain et de Florus.

La figure dont Homère fait le plus fréquent usage est l'onomatopée, ou l'imitation des choses par les sons. Il est difficile, quand on a l'oreille un peu exercée, de ne pas reconnaître dans la déclamation accentuée de ce grand poëte, le vent qui secoue les feuilles des arbres ou qui déchire les voiles d'un navire, la flèche qui siffle dans l'air, ou le tonnerre qui gronde au loin dans les nuages. Boileau, Racine et notre élégant traducteur des Géorgiques, ont aussi tenté de naturaliser dans notre langue l'onomatopée ; et s'ils n'ont pas eu autant de succès

que l'auteur de l'Iliade, il ne faut s'en prendre qu'au peu de flexibilité de la langue qu'ils avaient à manier : ce n'est pas le génie qui leur a manqué, c'est l'instrument.

Une autre perfection du style enchanteur d'Homère dérive d'une sorte de mollesse heureuse qui le caractérise. Quand sa pensée ne s'élève pas, son hexamètre ne semble que la prose harmonieuse d'un homme de goût. Ces espèces d'ombres qui préparent l'explosion d'une vive lumière, sont d'un effet magique, qui n'échappe pas à une oreille exercée. Racine est le poëte des temps modernes qui a le plus connu le secret de cette perfection de style, que l'envie a quelquefois calomniée en l'appelant faiblesse.

Cette mollesse qui semble servir de transition aux grands traits de génie, se concilie avec l'image heureuse d'un ancien, qui comparait le style de l'auteur de l'Iliade à l'essieu d'un char qui, après une marche

prolongée avec art, s'embrase par sa propre rapidité.

Homère a créé le poëme épique ; il s'est fait lire avec enthousiasme dans sa langue, et avec intérêt dans celle des barbares : dès-lors il est au-dessus même de nos éloges.

TABLEAU ANALYTIQUE DE L'ILIADE.

On ne voit personne dans l'antiquité qui ait porté un jugement plus sain des deux grands poëmes d'Homère que le fameux secrétaire de Zénobie, Longin. Le texte qui le renferme est précieux, parce que l'écrivain donne l'exemple avec le précepte.

» L'Odyssée, dit-il, est le déclin d'un «beau génie qui en vieillissant commence «à aimer les contes : elle est presque toute «en récits. Homère, dans cet ouvrage, est «le soleil couchant, qui est encore grand «aux yeux, mais qui ne fait plus sentir sa «chaleur : ce n'est plus ce feu qui anime «toute l'Iliade, cette hauteur de génie qui ne «s'abaisse jamais, ce torrent de passions qui «vous entraîne; mais, comme l'Océan, même «quand il abandonne ses rivages pendant «le reflux, est toujours l'Océan, cette vieil-

« lesse dont je parle est encore celle d'Ho-« mère. »*

Longin, comme l'on voit, parle fort au long de l'Odyssée, qu'on lisait peut-être peu de son temps, et très-rapidement de l'Iliade, que tout le monde savait par cœur; et son jugement n'a point été infirmé par l'homme de goût. L'Odyssée pouvait faire la réputation d'un poëte qui n'aurait écrit que cet ouvrage, mais n'ajoutait aucun fleuron à la couronne immortelle de l'Iliade.

L'Iliade est un monument de génie auquel il ne faut rien comparer : il est seul de son espèce, comme le site pittoresque de Constantinople, au confluent de trois mers ; il est le *proles sine matre creata* d'Ovide, qui sert si heureusement d'épigraphe à l'Esprit des lois.

---

* J'adopte ici la version de La Harpe, plus heureuse que celle de Boileau. *Cours de littérat.* tom. I, pag. 120.

C'est un paradoxe absurde de La Motte, qui a été, avec Pascal, l'être le plus antipoétique de la France,* que le Lutrin ait un rang dans l'épopée comme l'Iliade: le parallèle est aussi défectueux que celui de l'OEdipe de Sophocle avec une ode d'Anacréon.

C'est encore une saillie sans justesse de Voltaire, que d'avoir dit que le Clovis de Desmarets et la Pucelle de Chapelain étaient, à la honte des règles, conduits avec plus de régularité que le premier des poëmes d'Homère. Il n'y a rien de régulier dans le Clovis et dans la Pucelle que la monotonie de l'ensemble et la marche traînante du style. S'il y avait eu de la vraie régularité, de la régularité de génie, dans ces deux poëmes, morts à leur nais-

* On sait que le bel esprit La Motte avait le malheur de se plaire davantage à la lecture du Saint-Louis du père Lemoyne qu'à celle de l'Iliade. — Je le lui pardonne, s'il ne lisait que la sienne.

sance, on aurait pu sauver leur chute en les traduisant en prose.

C'est aussi avec peu de vérité que le beau génie du siècle dernier, qui tint pendant cinquante ans le sceptre de l'opinion, se permit encore d'écrire dans son Essai sur la poésie épique : *Beaucoup de personnes préfèrent Milton à Homère, avec quelque apparence de raison.* Il est vrai que cet essai était écrit dans Londres, qu'il s'agissait d'être reconnaissant envers une nation hospitalière qui avait accueilli la Henriade, et que l'auteur, dans la suite, plus libre d'être juste, soit envers Homère, soit envers Milton, rétablit les rangs assignés par le goût dans la hiérarchie de ces grands hommes.

Si parmi les jugemens de nos maîtres en littérature quelqu'un a dû m'étonner, c'est celui qui a échappé à l'ingénieux Marmontel dans un fragment sur l'épopée. Il y examine la question de l'antériorité de l'Iliade sur les poëmes épiques, et se permet

de dire : « Je pars du principe, qu'il n'est «pas plus raisonnable de donner pour «modèle en poésie le plus ancien poëme «cónnu, qu'il le serait de donner pour «modèle en horlogerie la première des hor-«loges. » *

Comment a-t-il pu entrer dans l'idée d'un esprit juste, de mettre en point de contact deux ouvrages aussi disparates qu'un poëme épique et une horloge ? L'horloge est un composé mécanique de ressorts et de rouages, dont le jeu ne se détermine que par le laps du temps et les calculs raisonnés de l'expérience. Mais le poëme épique est le résultat d'une seule grande conception; c'est la statue d'airain d'Alexandre par Lysippe, qui est manquée si elle n'est pas fondue d'un seul jet : d'où il suit que s'il faut deux siècles pour arriver à une montre

* *Elémens de littérat.* par ordre alphabétique, composés sur le modèle, je ne dis pas avec le goût, des *Questions sur l'Encyclopédie* de Voltaire.

marine de Ferdinand Berthoud, il n'a fallu que la pensée primordiale d'Homère pour faire un modèle éternel des poëmes épiques avec l'Iliade.

Pour se convaincre de la fausseté du principe de Marmontel, il suffit de porter un moment ses regards sur la durée de l'action de l'Iliade : Homère y consacre deux mois, tandis que Stace, qui a fleuri mille ans après lui, consacre toute la vie de son héros à la fable de son Achilléide. Il est bien évident que l'Achille du poëte latin, sans vigueur et sans vie, a l'air d'avoir fait un pas rétrograde vers le temps de la guerre de Troie ; tandis qu'Homère, qui circonscrit son action pour la rendre plus vive, semble avoir créé le goût et deviné les règles.

Il n'y a rien de plus simple que le sujet dramatique de l'Iliade : le salut de Troie ou son incendie dépendront-ils de la colère d'Achille ? Son sujet moral n'est pas plus compliqué ; il se réduit à cet axiome : les

peuples sont punis des passions ou des erreurs des rois. C'est avec ces deux pivots uniques qu'Homère fait marcher toute la fable de son poëme, depuis le germe de l'intrigue jusqu'au dénouement.

Parcourons rapidement la belle composition de l'Iliade d'après ces idées premières, et voyons si le génie essentiellement créateur qui en imagina l'ordonnance ne se dément jamais.

Et d'abord, pour se faire une idée juste de la manière heureuse avec laquelle Homère a concilié la fable dramatique de l'épopée avec l'histoire, consacrons quelques lignes à cette expédition mémorable de Troie, qu'on jugerait mal si, prenant le poëte qui l'a chantée pour un froid rédacteur d'annales contemporaines, on donnait à quelques vers de l'Iliade l'autorité des textes d'un Polybe ou d'un Tacite.

Il s'en faut bien qu'Homère, qui n'avait à peindre que deux mois d'une guerre qui fatigua la Grèce et l'Asie pendant dix ans,

nous dise tout ce qu'une curiosité indiscrète serait tenté de lui demander sur l'expédition de Troie ; il s'en faut même bien qu'il se concilie parfaitement avec les poëtes Coluthus et Triphyodore, qui en ont traité après lui quelques événemens; avec Dictys de Crète et Darès de Phrygie, qui nous ont donné de froides gazettes du siége; avec le monument de la Table Iliaque, qui représente cinquante de ses traits les plus mémorables, depuis le sacrifice du pontife Chrysès jusqu'aux funérailles d'Achille; avec le récit de Pausanias sur le tableau de Polygnote. Mais ces discussions, qui demanderaient un volume, ne sont pas à leur place dans un ouvrage tel que celui-ci, où l'érudition doit être subordonnée au goût, et une critique aussi minutieuse des faits, au sentiment du beau, qui domine dans la grande composition de l'Iliade.

La cause de la guerre de Troie datait de plus loin qu'Homère ne le fait entendre. Le jugement à demi-fabuleux de Pâris,

l'enlèvement de Ganymède et le rapt d'Hélène n'en étaient que les résultats. Il est certain qu'il existait de temps immémorial une haine héréditaire entre les maisons de Priam et d'Agamemnon : c'était la rivalité de Rome et de Carthage, et il fallait qu'une des deux puissances périt. La monarchie de Troie était usée; les royaumes du Péloponèse ou de l'Archipel commençaient à se fondre insensiblement en républiques, et la politique pouvait prévoir le dénouement.

Il ne faut pas croire que cette expédition de la Grèce contre l'Asie n'ait été qu'un simple armement de pirates. Homère, dans son second chant, suppose que la haine des Atrides rassembla contre Troie une flotte de mille soixante-dix vaisseaux. Thucydide, plus près de la vérité, parce qu'il n'est point obligé de plier les faits aux convenances de la scène, suppose douze cents voiles, qu'il fait monter, suivant un calcul, par soixante-quinze mille hommes, et d'après un autre, par cent deux mille. C'était une armée for-

midable pour le temps ; elle était destinée à une grande conquête : il fallait, non qu'elle démembrât, mais qu'elle anéantît une grande monarchie.

Malheureusement l'art des siéges était alors dans son enfance. On se contenta, pendant neuf ans, de s'observer plutôt que de combattre : seulement, dans l'intervalle, les côtes de la Troade et les îles adjacentes furent ravagées. Achille se vante, au premier chant de l'Iliade, d'avoir détruit onze villes de l'empire Troyen. Une tactique plus perfectionnée aurait commencé l'expédition par la fin ; elle aurait, le lendemain de la descente, tenté une grande bataille, et profité de la victoire pour porter les tours de siége et les catapultes jusques sous les murs de la métropole.

La dixième année, et c'est l'époque où la scène s'ouvre dans l'Iliade, le siége de Troie commença. Quatre grandes batailles se livrèrent entre les deux armées ennemies pendant l'inaction d'Achille ; elles eurent

lieu dans la belle plaine dont le Simoïs et le Scamandre formaient une espèce de péninsule. Les Grecs y perdirent beaucoup de monde : ils étaient sur le point de se rembarquer sur leur flotte, lorsque le fils de Pélée, sacrifiant sa haine contre les Atrides au désir de venger Patrocle, reprit les armes qu'il avait déposées dans sa tente, et ramena la victoire sous les drapeaux d'Agamemnon.

Achille désarmé, Achille revenant sur le champ de bataille, étant le héros du premier des poëmes épiques, il était important de bien asseoir son caractère, ce caractère altier, impétueux, qui s'indigne de tous les obstacles, qui imprime à sa valeur le despotisme attaché à la puissance; et dès le commencement de l'Iliade il se développe. Il faut le voir dans la tente du roi des rois, avant même le rapt de Briséis, s'exhalant en menaces contre le généralissime de l'armée grecque, tirant à demi son épée du fourreau, et ne renfermant sa vengeance

qu'à l'aspect de Minerve. Ce mouvement dramatique forme la plus belle des expositions. On voit, de ce moment, que le repos auquel Achille va se condamner sera plus fécond en désastres que sa haine contre Agamemnon, et que l'action, sans laquelle il n'y a point d'épopée, naîtra de cette inactivité même, dont le demi-savoir a fait un délit au grand homme.

Ce caractère dominateur une fois indiqué, Homère a dû le soutenir. Aussi, au chant IX, quand les Grecs effrayés des succès d'Hector, qui, dévorant comme un vaste incendie tout ce qui se rencontre sur son passage, menace d'embraser la flotte; quand Agamemnon, obligé de plier son orgueil jusqu'à implorer le secours d'Achille, propose non-seulement de lui envoyer de l'or, des vases de la plus grande valeur, douze coursiers qui ont gagné des prix, sept captives recommandables par leurs charmes ainsi que par leurs grâces, et Briséis surtout, qu'il jure avoir toujours

respectée; mais encore de faire du héros son gendre, et de lui donner, s'il le désire, la main d'Iphigénie. Celui-ci a dû refuser une réparation aussi solennelle : la philosophie peut s'en indigner, mais la raison épique le justifie. Si Achille avait cédé, il n'était plus Achille; et Homère, obligé de dénouer son poëme avant le temps, n'était plus Homère.

Ce caractère s'annonce d'une manière encore plus énergique au chant XXI. *Puissent tous les Grecs*, dit-il, *périr les uns par les autres, afin que seul j'aie la gloire de détruire Ilion!* Observez ce mot, *tous les Grecs*; c'est le vœu féroce de Caligula : *Puisse le peuple romain n'avoir qu'une seule tête!* Mais ici il est ennobli. Le héros justifie pour ainsi dire sa férocité, en ne la faisant servir que de pont de communication pour arriver à la gloire.

Le grand art était de rendre intéressant un guerrier impitoyable, qui ne connaît de droit que celui de son épée : et c'est ce

qu'Homère a fait avec la plus grande intelligence, dès le premier chant de l'Iliade. Achille, dit-il, après l'enlèvement de sa chère Briséis, se promenait, la rage dans le cœur, le long du rivage : *O Thétis ! ô ma mère*, s'écrie-t-il, *puisque tu m'as donné une vie dont la durée est si courte, le dieu du tonnerre devait au moins m'accorder la gloire !* Ces mots jetés dans une simple exposition, sont un trait de génie. Déjà l'homme de goût pressent qu'Achille, dont la vie est si courte, aura la générosité de l'employer toute en sacrifices ; qu'il sera grand aux dépens de son repos, et que s'il sacrifie les Atrides à Briséis, il sacrifiera Briséis à cette gloire même qui doit lui procurer la mort.

On a dit, pour détruire ce grand effet de la valeur d'Achille, qui écrase tous les héros avec lesquels il se mesure, que ses triomphes n'annonçaient point la hauteur de son courage, puisqu'il était invulnérable. Mais on doit observer qu'il n'est pas

dit un mot de cet enchantement dans l'Iliade : c'est une fable imaginée après lui, lorsqu'une flèche de Pâris l'atteignit au talon, dans le temple où il allait épouser Polyxène. Achille se croyait si peu invulnérable que, frappé d'un trait à la main, il vit avec calme le sang couler de sa blessure. Le Quintilien français, qui, injuste souvent envers ses contemporains, n'a plus qu'une critique impartiale quand il parle de l'antiquité, a fait sur ce sujet une réflexion pleine de goût. *Homère*, dit-il, *a donné à son héros la certitude qu'il périra devant Troie, et c'est un chef-d'œuvre d'adresse pour augmenter l'intérêt qu'il inspire.* Je le pense comme le critique. Otez le péril du héros, vous ôtez l'héroïsme. Si le fils de Pélée est invulnérable, ses triomphes guerriers ne sont pas plus faits pour m'émouvoir que les combats fantastiques d'un géant avec les Lilliputiens de Gulliver. Mais si chaque pas qu'il fait vers la gloire le mène infailliblement à la mort, et que

cependant il précipite ses pas avec la plus grande intrépidité, alors c'est le comble de la grandeur d'ame dans le héros qui se dévoue, et le comble de l'art dans le poëte qui a imaginé ce dévouement.

Un trait de génie que j'aperçois encore dans la création de ce beau caractère d'Achille, trait que La Motte et Fontenelle son maître étaient loin de soupçonner, c'est que, tout emporté, tout ivre de vengeances, tout impitoyable qu'il se montre dans sa vie guerrière, il a dans les replis de son ame un côté de faiblesse qui décèle qu'il est homme : il est faible devant Briséis, qui a subjugué ses sens; il l'est devant Patrocle, dont l'amitié ne plie point devant lui ; il l'est surtout devant Priam, qui ne baise point en vain ses mains homicides. C'est ce mélange de force et de faiblesse qui fait du héros de l'Iliade un personnage essentiellement dramatique. S'il ne se montrait jamais qu'homme, il avilirait l'épopée; s'il se montrait toujours plus qu'homme, on l'admirerait froidement sans l'aimer.

Les Perrault et les La Motte ont trouvé le goût factice des vieilles monarchies un peu blessé de ce que le héros d'un poëme épique, tel qu'Achille, consacre les mains guerrières qui doivent lutter avec Hector, à placer sur un brasier le vase d'airain qui renferme la chair d'un agneau, et à préparer un dîner frugal qu'il doit partager avec Patrocle et Automédon. Mais en quoi ce tableau des mœurs patriarcales blesse-t-il les convenances? Est-ce que le fils de Pélée est le satrape de Xerxès? Trouverait-on plus de dignité dans ces repas publics de Louis XIV, où il s'ennuyait avec majesté entre son grand-chambellan, son grand-pannetier, son grand-échanson et son grand-maître des cérémonies, voyant partout de la grandeur excepté en lui-même? L'Achille qui prépare son dîner est un personnage aussi épique que Cincinnatus qui dépose la pourpre consulaire pour aller bêcher son jardin.

D'autres critiques ont tenté de jeter un vernis de défaveur sur le chant XXI de

l'Iliade, où le même Achille lutte avec le fleuve du Scamandre. Ils ont souri de dédain sur ce héros, qui s'élance dans les vagues avec son épée, *méditant en silence un horrible carnage, entendant de sourds mugissemens partir du sein des flots, et ne s'arrêtant que lorsque le sang a rougi les ondes.* Mais l'objection ainsi présentée annonce de la mauvaise foi. La lutte avec le Scamandre est une grande et belle image comme celle du géant de la Lusiade, lorsqu'il se présente devant Gama au promontoire des tempêtes. La vérité historique est que les Troyens défaits se jetèrent dans le fleuve pour se dérober à la poursuite des Grecs, et qu'Achille s'y élança avec eux afin de les mettre à mort. Cela est si évident que, d'après le poëte même, le fils de Pélée choisit dans le Scamandre douze Troyens fugitifs, pour les immoler sur la tombe de Patrocle. Voilà comment le froid bel esprit travestit les magnifiques tableaux de l'Iliade.

Je ne puis quitter cet Achille, dont le

caractère est si attachant pour tout homme qui a le tact des beautés épiques. Lorsqu'Hector, frappé du coup mortel, dans le chant XXII, tombe sur le champ de bataille : *Que ne puis-je*, dit son vainqueur, *tout entier à la rage qui me transporte, après le deuil éternel où tu m'as plongé, m'égarer au point de rougir moi-même mes lèvres de ta chair palpitante!* Ce mot a l'air de sortir des entrailles d'un cannibale. Mais voyez comme il est dans le caractère de cet Achille, qui ne sait haïr et aimer qu'avec emportement. Rappelons-nous que son ressentiment du rapt de Briséis a couvert de cadavres grecs les champs d'Ilion. Représentons-nous le héros ne détestant Hector que parce qu'il chérit avec violence Patrocle, qu'il a perdu pour jamais. Et encore Homère, qui voit toujours la morale devant lui, est-il loin de justifier un mot aussi révoltant; il lui fait dire qu'*il s'égare*, qu'*il est tout entier à la rage qui le transporte* : et voilà le correctif de ce vœu d'antropophage.

Achille lui-même est loin de s'en imposer sur l'impétuosité, immorale sans doute, mais essentiellement dramatique de son caractère, et quelquefois il en fait l'aveu avec un élan de sensibilité qui le relève. Au dernier chant, il ordonne à ses captives de laver le cadavre d'Hector, et de le parfumer d'essences, loin de Priam, qui repose près de sa tente; de peur, ajoute-t-il, que ce prince, à la vue de son fils, ne sente réveiller sa douleur avec son courroux, et que lui-même, pour punir un ressentiment indiscret, ne soit tenté d'immoler le vieillard au mépris des ordres de Jupiter : *de peur que*, ce mouvement est du plus grand pathétique. Malheur à l'ame glacée qui n'en est pas émue, et au froid bel esprit qui s'amuse à critiquer des mots, quand il est en présence du peintre le plus sublime de la nature.

Ensuite, ajoute Homère, *le héros se retire dans l'intérieur de sa tente, et la belle Briséis dort à ses côtés.* Ce dernier hémis-

tiche peut faire sourire un Sybarite : pour moi, il me remue, sans mélange d'indécence, soit à cause du contraste de la férocité d'Achille avec l'empire que l'amour prend sur ses sens, soit à cause de la naïveté touchante de cette peinture de mœurs antiques, qui me rappelle les Paladins de la Table-Ronde au siècle de la chevalerie. Observons encore l'adresse d'Homère, qui, ayant ouvert sa fable épique par Briséis, la dénoue avec elle : ce qui conserve l'unité dans ce grand et bel ouvrage.

Il s'en faut bien que tous les personnages de l'Iliade aient la vigueur du caractère d'Achille et sa supériorité. Le poëte avait trop de génie pour faire éclipser par des héros du second ordre celui que, dans sa conception primitive, il avait placé au premier plan du tableau. Aussi les guerriers qui se distinguent le plus pendant le sommeil de sa valeur, tels que le blasphémateur Ajax, le farouche Diomède qui ose faire couler le sang de Vénus, sont-ils loin d'ins-

pirer le même intérêt. Achille renfermé dans sa tente est toujours présent sur la scène : son silence rend pathétiques les froids discours de Nestor, et son inaction vivifie les champs de bataille.

Homère jette quelquefois des personnages hideux dans un coin de son tableau, pour se ménager des ombres destinées à faire ressortir ses traits de lumière; mais il ne les fait paraître qu'un moment, afin de ne point affaiblir la teinte de grandeur qu'il a imprimée à l'action épique. Le plus abject de ces personnages est Thersite, louche, boiteux, ayant une tête qui se termine en pointe, homme bizarre, que, pour le malheur de ses peuples, sa naissance a fait prince, qui n'opine au conseil du roi des rois que pour dire des injures aux généraux, et qu'Ulysse menace de renvoyer battu de verges sur sa flotte. Il est probable que ce Thersite était vraiment un membre de la confédération grecque qui s'arma pour renverser la monarchie de Troie.

Homère, observateur fidèle des convenances historiques, ne pouvait l'exclure de son poëme; mais il ne lui donne aucun rôle, même secondaire. Cette espèce de nain ne paraît au fond de la perspective, que pour contraster un moment avec les géans qui vivifient le devant de la scène.

Homère est un des hommes qui a su tirer le plus grand parti des sujets arides qu'il avait à traiter, pour leur donner du mouvement et de la vie : il n'y avait rien de plus froid que l'énumération du second chant, où tous les guerriers qui vinrent assiéger Troie, passent en revue. C'était une gazette du temps, qu'il avait fallu consulter pour la scène d'exposition, et que le poëte n'avait pu abréger, parce qu'il renfermait les titres de noblesse guerrière des grandes familles contemporaines : elle était devenue pour ainsi dire nationale. Mais voyez l'art d'Homère, qui pour donner quelque intérêt à ce catalogue stérile, choisit le moment du duel de Pâris et de

Ménélas, et fait nommer à Priam, placé sur une éminence pour voir le combat, tous les princes de la confédération, par Hélène même, dont l'enlèvement doit amener la ruine de Troie. Ce trait de génie empêche l'homme de goût de s'apercevoir que le plus beau des poëmes est coupé par une gazette.

Cette Hélène même, si célèbre par la licence de sa vie, est ennoblie dans un poëme où toutes les convenances du goût le plus pur semblent observées. On connaissait en Grèce et en Asie les aventures de cette fille de Léda; on savait qu'elle n'était plus vierge quand Ménélas l'épousa. Ephestion raconte qu'ayant les goûts de Diane avec ses grâces et chassant presque seule sur une montagne, elle y fut enlevée par Pâris, *qu'elle suivit à cause de sa beauté.* Le même historien prétend que, liée aux autels avec ce frère d'Hector, elle se laissa séduire ou violer par un Arcadien du nom de Péritétan, et que Pâris,

pour se venger, fit subir au ravisseur le sort de Combabus et d'Origène. Toutes ces traditions n'avaient rien de la dignité de l'épopée ; mais ici Homère se montre supérieur à son sujet : ne pouvant anéantir l'histoire contemporaine, il l'accommode à sa grande et belle composition. Hélène n'est point innocente ; mais aussi on ne la représente point comme une femme vile, qui s'enorgueillit de l'adultère. *Nos noms réunis*, dit-elle au fils de Priam, *seront malheureusement célèbres dans tous les âges.* Il lui échappe ailleurs un trait de sentiment, qui semble la réconcilier avec la vertu : *J'ai connu le bonheur dans Sparte avec Ménélas ; je ne connais dans Troie avec Pâris que le remords.* Voilà comment Homère rend noble et vraiment dramatique un caractère où tout autre que lui aurait échoué.

On a pu voir, par l'exposé rapide de la fable de l'Iliade, qu'à cause de son peu de complication elle avait pu sortir toute en-

tière de la tête du poëte. A cette simplicité sublime du plan se réunit encore la sublimité de l'exécution: ce qui exige quelque développement.

Il existe dans les monumens du génie ou du goût deux espèces de sublime : celui d'ensemble et celui de trait. Le premier caractérise les grandes compositions qui sortent toutes entières de l'entendement, comme la Pallas armée du cerveau de Jupiter : tel est le groupe de Laocoon, la salle des géans de Mantoue, l'idée originale de Mahomet ou d'Athalie. Cette espèce de sublime, qui ne se fait sentir qu'à l'homme de goût qui raisonne ses jouissances, domine éminemment dans l'ordonnance de l'Iliade.

Le sublime de trait, bien plus facile à apercevoir, parce qu'il frappe comme l'éclair, résulte d'une pensée forte, d'un sentiment profond, ou d'une grande image. Bossuet, Corneille et Montesquieu en sont pleins : Homère, peut-être seul, a su le concilier

avec le sublime d'ensemble. On ne peut lire un chant de l'Iliade sans en rencontrer une foule. Un de ceux qu'on cite le plus, est le mot d'Ajax, à la vue des Grecs pliant devant les Troyens lorsque Jupiter, qui favorise Hector, répand sur le champ de bataille une obscurité qui tient des ténèbres de la nuit.

Grand dieu, rends-nous le jour, et combats contre nous. *

Tout ce que j'ai dit jusqu'ici tend à faire du chantre d'Achille un des poëtes les plus essentiellement dramatiques qui ait jamais existé : mais, en y réfléchissant bien, il m'est venu, à cet égard, une idée

---

* Ce vers, qui le croirait? est de La Motte, et on a observé, avant moi, qu'il était bien supérieur aux deux vers traînans de la traduction de Boileau.

Grand dieu! chasse la nuit qui nous couvre les yeux,
Et combats contre nous à la clarté des cieux.

Au reste, ce beau vers de la Motte est à peu près le seul à citer dans sa froide parodie : pardonnons-lui de se trouver en si mauvaise compagnie.

qui pourrait bien être vraie, quoiqu'elle n'eût pas le cachet de l'antiquité. Je la soumets aux maîtres de l'art, qui, si elle n'est que paradoxale, sauront bien la redresser.

Je trouve deux théâtres qui sont dressés pour la fable de l'Iliade : l'un est dans l'Olympe, et l'autre sur le sol de la Troade : sur le premier, les dieux qui veulent renverser Troie luttent contre ceux qui désirent de la conserver ; sur le second, les héros des deux factions d'Agamemnon et d'Achille combattent ceux qui suivent les drapeaux d'Hector. Il semblerait que cette complication d'intrigues devrait détruire l'unité de l'action; mais Homère, en faisant des héros les vrais personnages dramatiques, tandis que les dieux n'y concourent que d'une manière subordonnée et par forme d'épisode, a empêché les deux scènes de se croiser : il y avait bien de l'audace à imaginer un pareil plan, et bien du génie à l'exécuter.

Je ne me dissimule pas les ombres légères qui déparent quelquefois ces beautés grandes et neuves, et je veux bien en faire pressentir quelques-unes, pour que l'envie me pardonne la pureté de mes éloges.

On rencontre quelques traits isolés dans l'Iliade, qui semblent peu susceptibles d'une apologie : tel est le rire inextinguible des habitans de l'Olympe à la vue de Vulcain qui leur sert le nectar ; le cri de Mars blessé par Diomède, cri qui répond aux clameurs réunies de dix mille combattans ; telle l'intervention du médecin Péan, pour mettre un spécifique sur les plaies des immortels ; tel encore le discours d'Hector à ses quatre chevaux, qu'il nomme tous par leurs noms, pour précipiter leur course, afin qu'il ait le temps d'enlever le bouclier de Nestor. Les longues harangues des guerriers ne sont pas plus dans la nature : on voit avec peine qu'au moment de combattre, et quand le péril de la chose publique les presse de vaincre, ils s'amusent

à discuter leur généalogie. Il n'y a que le sophisme, qui puisse rendre raison de ces légères inconvenances; et ce n'est pas le sophisme qu'il faut employer pour justifier un grand homme que toute la raison humaine semble à peine assez vigoureuse pour louer dignement.

Il me semble qu'il serait beaucoup plus facile de justifier la multiplicité des combats qu'on rencontre dans l'Iliade, et qui, tout brillans qu'ils sont, entraînent dans l'admiration même une sorte de monotonie. D'abord, il faut considérer que le plan primitif du poëme était de chanter et les exploits guerriers d'Achille, et ceux des héros troyens pendant le sommeil de sa valeur. D'ailleurs, avec quelle force de génie Homère ne nous dédommage-t-il pas de nous placer sans cesse sur des champs de bataille! Quelle étonnante variété il déploie dans ses descriptions! Il n'y a pas une seule lutte de héros qui se ressemble, ni pour la conception originale, ni pour

les détails : et ce serait un prodige moins grand d'avoir créé l'épopée en multipliant ses ressorts dramatiques, que d'avoir soutenu un intérêt toujours croissant pendant les vingt-quatre chants guerriers de l'Iliade.

L'objection la plus forte qui ait été faite contre la coupe de ce beau poëme, est que l'auteur, qui connaissait les replis les plus secrets du cœur humain, n'y ait pas trouvé la passion de l'amour, celle dont la magie, tantôt douce, tantôt impétueuse, est si propre à vivifier l'épopée. Ce ressort, ajouté à celui qui domine dans les chants guerriers de la Colère d'Achille, les aurait fait valoir encore, ne fût-ce qu'en les dérobant à une fatigante uniformité.

Quelque difficile qu'il soit de répondre à cette objection, il n'est pas impossible de l'atténuer, en considérant le génie original d'Homère, et en se transportant au temps où il jetait dans le creuset sa belle conception de l'Iliade.

Il n'est pas hors de vraisemblance de

supposer qu'Homère, qui voyait sans cesse la nature devant lui, et qui la voyait simple dans ses plans et magnifique dans leur exécution, ait cru qu'il y avait plus de génie à faire marcher l'épopée avec un ressort unique qu'avec deux. La difficulté de conserver le mouvement imprimé avec une seule impulsion, était grande sans doute; mais il s'appelait Homère, et il n'y avait rien d'impossible à son talent quand il était en présence de sa gloire.

Observons encore que les anciens, chez qui le sexe était dans une espèce d'esclavage, se montraient infiniment sobres dans l'emploi de ce ressort. Ils avaient le bon esprit de croire que l'amour, pour être dramatique, doit être impétueux, qu'il ne fait de l'effet qu'en franchissant toutes les barrières. Or que devenait la colère d'Achille, si l'amour était le foyer où venaient se concentrer tous les intérêts de l'Iliade?

Cependant, le dirai-je? quand je vois le

grand parti que Virgile a tiré de sa Didon, et le Tasse de son Armide, je suis tenté de regretter qu'Homère n'ait pas eu la conscience de ses forces, en faisant marcher de front la vengeance et l'amour, sans que ces deux passions se croisassent dans leurs effets. Il avait sous les yeux cette Hélène conduite impérieusement par sa destinée à faire les malheurs de Troie : lui était-il donc impossible de transporter tout l'intérêt qu'elle inspire, sur cette Briséis dont l'enlèvement a fait imaginer la fable de l'Iliade ; de motiver la violence d'Agamemnon par l'impétuosité d'un amour adultère ; de placer cette beauté entre son amour pour Achille et son respect pour la toute-puissance, et de dénouer peut-être l'épisode par un second sacrifice d'Iphigénie ? — Mais j'oublie que je parle d'Homère, et que j'en parle, pour ainsi dire, devant sa mémoire. Il ne m'appartient pas plus de prescrire au génie le plus original qui ait existé, ce qu'il devait faire dans l'organisation du premier de ses

poëmes épiques, qu'au roi de Portugal Alphonse d'indiquer un nouveau système planétaire à l'ordonnateur des mondes : l'un serait un blasphème littéraire, comme l'autre un blasphème religieux.

DE L'ODYSSÉE.

On a fait, dans tous les temps, des parallèles plus ingénieux que vrais de l'Iliade et de l'Odyssée. Il est si aisé de faire des parallèles, quand on ne voit les objets que de profil, quand c'est l'imagination seule qui met les poids dans la balance, quand on cherche moins à convaincre par les faits qu'à surprendre par les phrases! Ne comparons point l'Iliade à l'Odyssée, quand le premier poëme, supérieur à tout, ne peut être comparé à rien; et cherchons à porter un jugement sain sur l'ouvrage de la vieillesse d'un grand homme, qui n'offre moins de droits à l'enthousiasme, que parce qu'il a été précédé d'un des chefs-d'œuvres de l'esprit humain.

L'Odyssée, quoiqu'elle offre la coupe de l'épopée, semble moins un poëme épique

qu'un grand drame, destiné à éclairer sur les erreurs des temps primitifs et à en corriger les travers. Cet ouvrage suppose une connaissance profonde du cœur humain ; et ce n'est pas sans raison que le rhéteur Alcidamas, dont Aristote invoque le suffrage, l'appelait le miroir de la vie.

On est tout étonné quand, des tableaux brillans qu'offre un ouvrage aussi étincelant de beautés sublimes que l'Iliade, on passe à une composition d'un dessin peut-être non moins pur, mais aussi faible de coloris que l'Odyssée. Le littérateur peu ferme dans ses principes, est tenté un moment d'adopter le paradoxe de Perraut, que ces deux productions ne peuvent être du même maître : comme si une simple vierge ne pouvait pas, ainsi que les batailles de Constantin, être sortie du pinceau de Raphaël!

L'Odyssée parle peu à l'imagination, si ce n'est dans des contes que la raison rejette ; mais elle offre, sinon un plus grand intérêt, du moins un intérêt plus appro-

prié à toutes les classes de l'ordre social. C'est aussi une peinture aussi vraie que touchante des mœurs antiques, qui éveille au fond de l'ame les passions douces, et nous fait regretter de n'avoir pas été les contemporains d'Eumée, de Télémaque et de la fille d'Alcinoüs.

Je conçois qu'Alexandre, César et Charles XII, qui ne respiraient que les combats, enthousiastes de l'Iliade, qui flattait leur brillant délire, aient dédaigné l'Odyssée. Mais assurément Homère a dû être vengé de ce dédain par l'estime à la fois sentie et raisonnée des pacifiques amis des hommes, tels qu'Aristide, Socrate, Marc-Aurèle, Catinat et Fénélon.

Il a échappé à La Harpe de dire, dans son Cours de littérature, que l'Odyssée était dépourvue de l'éloquence de sentiment :*

---

* « Je n'y vois pas, dit-il, cette éloquence de sen-» timent, ces caractères dramatiques,... qui font de » l'Iliade un tout plein d'ame et de vie. » *Cours de*

c'est précisément l'espèce d'éloquence qui vivifie ce poëme. On peut en juger par les situations pathétiques qu'amènent les courses infructueuses de Télémaque, par le beau tableau d'amour conjugal qu'offre la constance de Pénélope, et par cette foule de reconnaissances variées, qui arrachent de si douces larmes à l'homme qui croit aux jouissances de la nature.

Ce sentiment s'attache jusqu'aux épisodes, que le goût blasé de nos métropoles repousse avec dédain, sur cette rencontre de la jeune et belle Nausicaa, qui, toute fille qu'elle est du roi Alcinoüs, blanchit dans le bassin d'une onde transparente les habits de l'être qui lui donna le jour. Ce trait rappelle involontairement l'anecdote non moins touchante des filles d'Auguste, qui

---

littérat. tom. I, pag. 249. Il faut observer que La Harpe, plein de goût quand son amour-propre lui permettait d'être juste, avait reçu de la nature peu de sensibilité; et ce qu'il ne trouvait pas au fond de son cœur, il devait le juger mal.

filaient de leurs mains la toge de leur père, lorsque celui-ci était le maître du tiers du monde connu. En général, la teinte de sentiment répandue sur l'Odyssée presque entière, demande grâce auprès de l'homme de goût, pour la fable de Polyphème, pour l'inconvenance du rôle de la magicienne Circé, et pour le faible parti que le poëte semble avoir tiré de la descente d'Ulysse aux enfers : défectuosité d'autant plus frappante pour nous, que nous avons sous les yeux le voyage d'Énée aux rives de l'Achéron : morceau brillant de Virgile, où la copie est seule un original.

On a dit que l'action de ce poëme était traînante, et on l'a prouvé par les huit années et demie que semble exiger sa durée, depuis le départ du héros jusqu'au meurtre des amans de Pénélope. Un membre de l'Académie des Belles-lettres, le judicieux Boyvin, aurait répondu d'une manière bien triomphante à ce reproche, s'il était vrai, comme il le dit, que toute la chronologie

du second ouvrage d'Homère est renfermée en quarante jours. L'académicien, à cet égard, est si sûr de la justesse de son assertion, qu'il a fait imprimer à la fin de son mémoire* une table où l'on désigne à quel vers de chaque chant commence et finit chacun des jours de l'action de l'Odyssée. C'est la première fois peut-être qu'un problème de goût a pu être résolu par une règle d'arithmétique.

L'action rapide de l'Iliade se passe presque toute entière sur les champs de bataille : l'action un peu traînante de l'Odyssée n'offre guères dans sa durée que des voyages. Cependant, comme ce dernier ouvrage est le résultat d'une grande conception dramatique, et qu'il est écrit en beaux vers, on est moins tenté de le comparer aux Périples de Hannon et de Scylax, qu'à

---

* Recueil de *l'Académie des Belles-lettres*, tom. II, pag. 386.

l'expédition des Argonautes d'Apollonius, dont sans doute il a été le modèle.

Pour juger sainement un poëme épique, qui au fond n'est qu'un recueil ingénieux de contes liés ensemble par une action principale, il semble indispensable de parcourir, mais avec rapidité, ce tissu d'aventures qui ont tant prêté, soit à un éloge raisonné, soit à une critique légitime : on est toujours sûr d'intéresser quand on conte d'après Homère. Ce beau nom, consacré par l'enthousiasme de tant de siècles, semble rajeûnir le génie du poëte, et imprimer un charme indéfinissable sur les rides de sa vieillesse.

L'exposition de l'Odyssée se trouve où elle doit être, dans le premier chant, et elle est aussi admirable que celle de l'Iliade. Le lecteur se voit transporté dans le palais des rois d'Ithaque; il voit tout d'un coup le fil dramatique qui unit par le même intérêt les principaux personnages de l'épopée : Pénélope, l'héroïne de la foi conju-

gale, se jouant des espérances des princes qui prétendent à sa main et à sa couronne ; Ulysse, le héros du poëme, montré en perspective par Minerve; Télémaque, animé d'une noble ardeur, et affrontant sur un frêle navire des mers orageuses, pour aller à la découverte de son père et lui rendre avec le cœur d'une épouse le trône de ses ancêtres. Ce tableau semble de la jeunesse brillante d'Homère : on regrette que l'exécution tienne un peu de l'âge qui suit la maturité.

Les chants qui suivent, où Télémaque occupe seul l'attention, font languir l'action principale; Ulysse y est totalement perdu de vue. Ce n'est que dans le quatrième, qu'on apprend par Ménélas que ce guerrier est dans l'île d'Ogygie, retenu, soit par l'amour de Calypso, soit par les prestiges de sa baguette. Cette île d'Ogygie, dont la position est mal fixée, a fait déraisonner plus d'un géographe.

La fable commence à marcher au cin-

quième chant : Ulysse s'y réveille comme d'une longue léthargie. Il y avait long-temps qu'infidèle à Pénélope (ce qui n'est ni dans les convenances morales, ni dans les convenances dramatiques), il cédait à un amour adultère pour Calypso, lorsque tout-à-coup il demande et obtient la permission de retourner à Ithaque. Il construit à cet effet un petit navire, qui sans doute n'était qu'une espèce de canot de sauvage, puisqu'il fut construit et lancé en mer en quatre jours, et abandonne l'île d'Ogygie. On se doute bien que ce frêle esquif, l'ouvrage d'un homme de guerre, qui n'avait ni connaissance nautique ni boussole, ne put tenir long-temps la mer. Accueilli d'une tempête, il allait être enseveli dans les flots, lorsqu'une nymphe lui donna, dirai-je un voile? dirai-je une écharpe enchantée? qui devait le soutenir sur les vagues, jusqu'à ce qu'il abordât au rivage. Son naufrage dura quarante-huit heures, pendant lesquelles il ne put se

désaltérer qu'avec l'onde amère : car la nymphe avait oublié de le nourrir; et il aborda enfin à l'île des Phéaciens où régnait Alcinoüs.

Nausicaa, fille du monarque, s'occupait en ce moment, avec ses jeunes compagnes, à laver de ses mains royales son voile et les habits de son père. Ulysse, nu et n'ayant autour de lui qu'une ceinture de feuillages, se présente, et demande un habit et des alimens. Les timides Phéaciennes fuient d'épouvante; la princesse reste, et, appelant ses compagnes: *Ignorez-vous*, leur dit-elle, *que les étrangers, ainsi que les indigens, nous sont envoyés par Jupiter?* mot charmant, qui confirme la théorie heureuse que j'ai hasardée précédemment sur l'hospitalité. Ulysse est vêtu, nourri : peut-être désirait-il davantage; mais Nausicaa, toujours l'héroïne de la pudeur lorsque l'humanité parlait en elle plus haut que la décence: *Qui de nous*, dit-elle, *sans la permission des auteurs de ses jours,*

oserait paraître en public avec un homme qui n'est pas son époux? Le héros, sur l'invitation de la princesse, se détermine à se rendre seul au palais d'Alcinoüs.

De là, jusqu'au chant XIII, toute l'action épique est concentrée dans le récit des aventures merveilleuses du héros, depuis sa retraite de l'Aulide jusqu'à son naufrage.

Ulysse parle de lui-même avec une naïveté franche, qui porte le cachet des mœurs antiques. *Je suis*, dit-il au roi des Phéaciens, *cet Ulysse si fécond en stratagèmes, dont la gloire monte jusqu'au ciel.* Mais on est tenté de lui pardonner ce mouvement de fierté, quand, peu après, ayant à décrire les roches sauvages d'Ithaque, qui l'appellent dans leur sein, il dit avec sentiment: *Non, il n'est point à mes yeux de terre plus douce que la patrie.* Voilà Homère. L'Odyssée est pleine de pareils mots; et c'est lui que La Harpe accuse de manquer de sentiment.

Quand le roi d'Ithaque se retira de la Troade, son escadre était composée de douze navires bien petits, sans doute, puisqu'ils n'osaient s'élever en haute mer, et qu'ils allaient tantôt à la rame et tantôt à la voile, comme les fragiles embarcations des insulaires des terres australes.

La première aventure sinistre de la flotte d'Ulysse fut la descente dans l'île des Cyclopes : c'est aussi celle dont la raison du dix-neuvième siècle a le plus de droit d'être révoltée. Cette île, qu'on ne devait rencontrer que dans les contes de féerie et dans les voyages de Gulliver, avait pour souverain une espèce de Titan nommé Polyphème, qui ne tenait de la nature qu'un œil au milieu du front,* abusait en tyran de sa force gigantesque, et sou-

* Le bon Eustath, qui commente toujours, mai qui raisonne quelquefois, prétend qu'il est plus simple de croire que Polyphème avait deux yeux, qu'il en perdit un par une ophthalmie, et que le héros de l'Odyssée lui creva l'autre. *In Odyss.* pag. 1622.

riait de dédain quand on lui parlait de Dieu et de la vertu. Ulysse se présente devant lui avec douze guerriers d'élite et lui demande l'hospitalité : le cyclope répond en saisissant deux des suppliants à la fois, en brisant leurs têtes contre le rocher et en les dévorant ; atrocité qui blesse d'autant plus la vraisemblance, que le géant est représenté dans sa caverne, menant une vie pastorale et s'occupant à traire le lait de ses brebis. C'est pour la première fois qu'on aurait vu le chef d'un peuple pasteur menant la vie d'un antropophage.

Tout le monde, et surtout l'enfance, avide de cette espèce de merveilles, connaît le stratagème qu'imagina Ulysse pour éluder la férocité de Polyphème. Il répondit au cyclope, qui lui demandait son nom, qu'il s'appelait *Personne*, l'enivra avec une outre de vin grec, lui creva pendant son sommeil son œil unique avec un pieu ; et quand les géans de l'île, accourus à ses cris, lui demandèrent quel

était l'auteur de son tourment, abusés par la double signification du mot *Personne*, ils se retirèrent. On ne revient pas de son étonnement, quand on voit que ce beau génie, qui, dans son premier poëme, mit tant d'images gracieuses à côté de tant d'idées fortes, qui créa le personnage d'Achille et fonda pour ainsi dire la religion de l'épopée; comment, dis-je, il descendit ensuite à mettre en beaux vers des contes orientaux sans vraisemblance, et leur légua par là l'immortalité.

La suite du périple d'Ulysse, vide d'action et qui n'est qu'un long monologue, n'offre en général que des conceptions analogues à l'histoire romanesque de Polyphème. C'est Eole qui, dans la nouvelle navigation du héros, lui donne des vents orageux, emprisonnés dans une peau de bouc : les compagnons d'Ulysse profitent de son sommeil pour se partager ce qu'ils supposent les présens d'Eole, percent l'outre et en voient sortir les tempêtes.

C'est un Antiphate, roi des Lestrigons, *dont la stature est celle d'une montagne sourcilleuse*, qui, réuni avec d'autres géans, pourfend les Grecs et fracasse leurs navires. Les commentateurs, qui justifient tout, non parce qu'ils raisonnent, mais parce qu'ils commentent, ne manquent pas d'interpréter toutes ces fables par des allégories. Toutefois, comme le premier anneau de la chaîne allégorique n'est pas dans la main d'Homère; comme il n'y a point d'unité dans la théorie des interprètes, il vaut encore mieux s'en tenir au sens littéral, que d'user ses crayons à dessiner des châteaux dans les nuages.

L'épisode de Circé ne prête pas moins au scepticisme que les contes d'Eole, d'Antiphate et de Polyphème. Circé est une magicienne qui enivre avec un breuvage vénéneux les hommes qui ont le malheur de faire naufrage à la vue de son île, et qui les métamorphose en bêtes immondes. Les compagnons d'Ulysse cèdent à l'odieux

enchantement. Pour le héros, muni d'un antidote qu'il reçoit de Mercure, il avale le breuvage sans danger. Circé, le croyant à demi immonde, le frappe de sa baguette, et celui-ci oubliant que son ennemie est immortelle, s'élance pour la percer de son épée. Ce coup de théâtre amène un dénouement qui détruit tout l'intérêt de la situation. L'enchanteresse oublie à son tour qu'elle a voulu empoisonner Ulysse, tombe à ses genoux et lui propose d'être son amant. Alors l'époux de Pénélope, sans se donner le temps de raisonner son infidélité, *cède*, dit Homère, *au bonheur dont la déesse lui présente l'image*; et Circé, soit qu'elle soit subjuguée par la force, soit qu'elle suive l'impulsion d'une espèce de reconnaissance amoureuse, rend aux guerriers grecs leur forme primitive avec plus de jeunesse et de beauté. Cependant le héros se lassait de tout, même des faveurs des immortelles. Au bout d'un an il quitte

l'île enchantée et fait un voyages aux enfers.*

La porte de ces enfers se trouvait, dans la géographie du temps, chez les Cimmériens. Ulysse y consulte l'oracle du célèbre aveugle Tirésias, et une foule d'ombres évoquées paraissent devant lui. Anticlée sa mère frappe d'abord ses regards; et cette rencontre promettait d'autant plus d'intérêt que, *pour la première fois*, dit le poëte, *le héros entendit sortir de sa bouche le nom chéri de Télémaque.* Mais Homère ne

* Ici je vais avoir l'air de me trouver en contradiction avec un de nos meilleurs critiques, le judicieux Sainte-Croix, qui, dans ses Réflexions sur la *Nécyomancie*, ou le chant d'Homère *de l'Evocation des ames*, lues à l'Académie des Belles-lettres le 5 juin 1793, semble donner pour un modèle éternel du beau le voyage d'Ulysse aux enfers. Mais je le prie de croire que, ne différant de lui que dans quelques détails, je partage son enthousiasme sur le génie et la teinte de sentiment qui vivifie ce chant défectueux de l'Odyssée.

tire aucun parti de cette situation attachante. Avide de multiplier ses contes plutôt que d'en faire un heureux choix, il fait passer en revue Alcmène, Léda, Phèdre, l'épouse mère d'OEdipe, et toutes les héroïnes de l'ancienne mythologie. Cette galerie de tableaux semblait moins à sa place dans une Odyssée que dans la Théogonie d'Hésiode ou dans les Métamorphoses.

Homère met un peu plus d'adresse dans l'évocation des ombres des vainqueurs de Troie. Les aventures de ces héros étaient essentiellement liées avec celles du père de Télémaque, et le poëte s'y élève de toute la hauteur de son génie. On y voit le meurtre d'Agamemnon par son épouse Clytemnestre, qui fait ressortir d'une manière admirable la foi conjugale de Pénélope. On y voit avec non moins d'émotion Ajax qui avait disputé à Ulysse les armes d'Achille, tout entier à son courroux, même chez les ombres, y refuser de s'entretenir avec lui : trait qui rappelle, mais sous un autre point

de vue, le fameux tableau de Timanthe. L'homme de goût regrette que ces peintures attachantes se terminent par le spectacle hideux et inutile des tourmens que les Tytie, les Tantale et les Sisyphe subissent aux enfers.

Il ne faut rappeler ici la fable de Scylla et de Charybde, ainsi que celle des Syrènes, que parce que c'est l'original où Virgile a puisé. Tous deux ont cru pallier avec de beaux vers l'absurdité de pareilles aventures; et c'est le privilége du génie : ce qui démontre plus que jamais que, dans la haute littérature, on a atteint les dernières limites de l'art quand on sait écrire.

Le long récit d'Ulysse finit, comme le fameux songe de Crébillon, par un coup de tonnerre. Les compagnons d'armes du héros s'étant avisés d'égorger des génisses sacrées en Sicile, une nouvelle tempête s'élève; la foudre embrase le vaisseau échappé à tant de naufrages, et le père de Télémaque, assis sur un mât fracassé, après avoir erré

neuf jours sur les flots, aborde mourant dans l'île de Calypso, qui le garde sept ans auprès d'elle, le berçant sans cesse de la perspective d'une éternelle jeunesse et de l'immortalité.

Enfin au chant XIII, et précisément au milieu du poëme de l'Odyssée, Ulysse, las de conter, songe à agir. Il obtient un vaisseau du roi Alcinoüs, qui le ramène dans Ithaque, et le vaisseau, au retour, est métamorphosé en rocher.

Ici l'intérêt se concentre. Ulysse va revoir Pénélope. Télémaque, abandonné à lui-même pendant huit ou dix chants, est ramené par Minerve dans sa patrie. Tout prend une face nouvelle sous les pinceaux enchanteurs d'Homère; et des scènes de sentiment, si chères à l'homme de la nature, vont remplacer le vide des contes orientaux, et les prestiges puérils des métamorphoses.

Cependant Ulysse, arrivant au bout de vingt ans dans sa petite souveraineté à demi envahie par les amans de Pénélope, avait

besoin de n'être pas reconnu, pour préparer ses hautes vengeances. Minerve le déguise en vieillard, lui remet un bâton noueux à la main, et suspend sur ses épaules une besace en lambeaux. La besace gâte un peu ce tableau, qui doit opérer de si grands effets. On n'aime pas à voir des haillons sur un héros qui a disputé les armes d'Achille, et qui va, à force de génie et de valeur, racheter une couronne.

Pendant ce temps-là, Télémaque se rend chez le pasteur Eumée, qui déjà, sans reconnaître son père, lui avait donné l'hospitalité. Eumée soupirait depuis long-temps après le retour de son roi légitime. Il accueille le jeune prince avec un abandon de sentiment qui les honore tous deux : d'un autre côté, Ulysse avait besoin de se concerter avec Télémaque pour le dénouement de sa noble conjuration contre les amans de Pénélope. Il profite de l'absence d'Eumée, et, de concert avec Minerve, il reparaît aux yeux de son fils avec sa figure guerrière,

son port, et de magnifiques vêtemens. Cette scène théâtrale est du plus grand effet, et en général tout le chant XIII où elle se voit, rappelle les plus belles compositions de l'Iliade.

Les chants suivans offrent un mélange des deux âges d'Homère. Il est le peintre heureux du sentiment dans la reconnaissance pathétique de son chien Argus, qui l'accable de caresses dans sa décrépitude, et succombant sous ce dernier effort de la nature, va expirer à quelques pas de lui en lui jetant un dernier regard. Sa vieillesse se montre toute entière dans quelques tableaux sans noblesse qu'il expose : tel le pâtre qui, après avoir accablé Ulysse d'injures, lui donne, dans la place publique même, un coup de pied dans le flanc ; telle la lutte dans le palais avec un mendiant vagabond, du nom d'Irus, avec lequel le héros descend jusqu'à se mesurer. Le trait que repousse le plus l'homme de goût est celui de l'époux de Pénélope, tendant la

main à chacun des princes qui ont envahi son palais, pour les engager à subvenir à sa misère. Le poëte achève de dégrader son héros, l'ancien rival d'Achille et d'Ajax, en le faisant plier devant Antinoüs, qui lui lance impunément à la tête un marche-pied.

Homère se relève avec tout son génie dans la belle scène de nuit, du chant XIX, où Ulysse a un entretien secret avec Pénélope. Il s'agissait de lire dans l'ame de l'héroïne sans s'en faire reconnaître, et le poëte, soit avec des fables ingénieuses, soit avec des demi-vérités, parvient à son but. Sur la fin de l'entretien, Pénélope ordonne à sa nourrice Euryclée de laver les pieds de l'étranger, qui lui a appris que son époux respirait encore. Celle-ci, qui retrouvait son cœur dans sa mémoire, croit reconnaître, au bout de vingt ans, la taille du héros, les accens de sa voix. Ensuite, à la vue d'une cicatrice qu'il avait au genou, ses soupçons se convertissent en certitude:

elle laisse tomber le pied dans le vase d'airain, qui se renverse ; sa respiration s'arrête, ses yeux retiennent des larmes qui ne peuvent couler. Il règne une intelligence profonde dans cette reconnaissance, d'autant plus difficile qu'elle s'opérait devant Pénélope, qui devait l'ignorer.

La fable continue à marcher avec aisance. Pénélope promet aux prétendans de donner sa main à celui qui tendra l'arc de son époux. Ceux-ci s'épuisent en vains efforts : il n'est donné qu'à Ulysse de le bander. Le héros, fier de son triomphe, lance une flèche à Antinoüs, et le renverse mourant au pied de son trône. Les prétendans se répandent en tumulte dans la salle. Ulysse, devenu l'Achille de l'Iliade, dédaigne de vains stratagèmes ; et bravant tous ses ennemis à la fois : « Race vile et arrogante, leur dit-il, « vous ne comptiez pas me voir jamais re- « venir des remparts de Troie : voilà pour- « quoi vous dévoriez mes trésors, vous atten- « tiez à l'honneur de mes captives ; et, tandis

« que je respirais encore, vous vouliez me « ravir mon épouse. Mais la mort plane sur « vos têtes, et elle va vous dévorer tous. »

Le combat d'Ulysse contre ses vingt rivaux, où il n'a que Télémaque et deux bergers pour le défendre, offre des tableaux infiniment pittoresques et surtout très-variés. Homère y déploie toute l'imagination qu'il avait à trente ans. Ce beau chant XXII n'est gâté que par l'épisode hideuse de douze concubines des princes, que Télémaque se condamne à pendre au pourtour d'une colonnade. On attendait de cette ame, neuve encore, plus d'indulgence pour la faiblesse qui se repent, et plus de générosité.

Le dénouement de l'Odyssée ne semble pas d'un goût bien pur. Pénélope, instruite par Euryclée et Télémaque, et encore plus par le carnage des prétendans, de la présence de son époux, au lieu de s'élancer dans ses bras avec l'abandon du sentiment, reste long-temps devant lui en silence, et attend, pour le reconnaître, qu'il lui donne

des détails, connus d'elle seule, sur le lit nuptial. Ulysse, de son côté, gâte la reconnaissance et le prix qui doit la suivre, par l'intervention assez déplacée d'un oracle de Tirésias.

L'action épique finit proprement avec le chant XXIII. Peu importe au lecteur que Minerve, dans le dernier, conduise aux enfers les amans de Pénélope, qu'il y ait un soulèvement dans la ville d'Ithaque pour les venger, et que Jupiter ait besoin de lancer sa foudre pour ramener la paix dans ses remparts. Mais Homère aimait à raconter; il le faisait avec une grâce infinie, et il n'est pas étonnant que, vieux et aveugle, il conte encore, quand il n'a plus d'auditoire.

OPUSCULES D'HOMÈRE.

Outre l'Iliade, germe incontestable de l'épopée, et l'Odyssée, dont, suivant Aristote (seul de son opinion), naquit la tragédie, Homère composa encore un poëme, perdu aujourd'hui, du nom de Margitès, qui, suivant le même instituteur d'Alexandre, fit éclorre la comédie. Un génie aussi flexible, des talens aussi variés, ne se rencontrent pas deux fois dans dix siècles. Je ne connais depuis les Médicis jusqu'à nous que deux hommes qui, en différens genres, aient mérité cette triple couronne. L'un est le brillant auteur de la Henriade, que, grâce à l'odieuse célébrité des satires en faveur, il y a quelque courage aujourd'hui à louer : l'autre est ce Michel-Ange, qui ayant fait la statue de Moïse, le tableau du

jugement dernier et la Basilique de Saint Pierre, a un triple titre à l'immortalité, pour les peintres, les sculpteurs et les architectes.

Le Margitès, dont Aristote fait le modèle de la première comédie, ou pour parler plus correctement du drame satirique, mérite quelque attention, parce que cet ouvrage a eu de la célébrité chez les anciens*, et la méritait sans doute, puisqu'il était de l'âge le plus brillant d'Homère.

On voit par quelques vers du poëme *de la Lutte d'Homère et d'Hésiode*, que le Margitès fut composé à Colophon, et que

---

* Voyez Plat. *in Alcibiad.*; Plutarch. *in Demosthene*; Aristote, *Poetic.* cap. 4, et *ad Nicomach*, lib. 6; le Scoliaste d'Aristophane sur la comédie des Oiseaux; Eustathe, commentaires sur l'Odyssée; Dion Chrysost. *Orat.* 66; le Lexique de Suidas, etc. Un académicien des Belles-lettres, Le Beau le jeune, a écrit aussi quelques pages sur ce sujet aride dans le tome XXIX des Mémoires de sa compagnie, et je me suis fait un devoir de les consulter.

le succès qu'il eut détermina le grand homme à voyager de ville en ville, pour y déclamer ses vers.

Margitès est le nom d'un écrivain très-obscur, et à qui les épigrammes d'un homme de génie pouvaient seules donner de la célébrité. Je conjecture que c'était un homme de lettres, par un vers du poëme, qui a été conservé par Platon, et où il est dit que le personnage ridicule traduit sur la scène, *savait beaucoup de choses, mais les savait très-mal.* Homère employa dans sa satire la mesure de l'iambe, la même qui força à se pendre la victime d'Archiloque.* On ignore si Margitès survécut à son opprobre; mais il est certain du moins que le ridicule imprimé sur son front, par des vers très-bien faits, passa en proverbe.

Homère s'était déjà essayé en ce genre contre le plagiaire Thestoride, qui s'était ap-

---

* *Archilochum proprio rabies armavit iambo.* HORAT. *Art. poetic.*

proprié ses vers ; et il faut plaindre ce grand homme, soit d'avoir eu droit d'exercer une vengeance, soit de l'avoir exercée.

Parmi les opuscules qui nous restent d'Homère, on met à la tête la *Batrachomyomachie*, ou le combat des rats et des grenouilles. Quoique Heyne et le grand nombre des critiques prétendent qu'il s'y trouve peu de vers où ne respire le génie de ce grand homme, il ne faut appuyer que légèrement sur cette ingénieuse bagatelle, à laquelle l'auteur mettait peu d'importance, et qu'il ne déclamait probablement que dans l'ivresse des repas.*

---

* Il s'est trouvé cependant, dans nos temps modernes, un critique assez dénué de goût pour écrire que l'Iliade et l'Odyssée n'approchaient pas de la perfection de la Batrachomyomachie. Il faut citer le texte pour y croire; encore trouvera-t-il des incrédules. *Batrachomyomachia videtur mihi nobilior, propiorque perfectioni, quam Odyssea et Ilias ; imò utramque superat ingenio et præstantia tex-*

Les Hymnes méritent un peu plus d'attention, parce qu'ils sont, avec ceux de Callimaque, un monument historique très-précieux sur la religion populaire des anciens. Malheureusement, dans le recueil assez nombreux que nous offre l'Homère de Clarke, il n'y a que l'hymne à Apollon qui ne soit peut-être pas apocryphe : encore le scoliaste de Pindare jette-t-il des doutes sur son authenticité. Mais Thucydide y reconnaît la touche du génie original qui crayonna le chantre d'Achille et d'Ulysse : et un scoliaste n'est pas fait pour balancer le suffrage de l'excellent auteur de la guerre du Péloponèse.

Quant aux épigrammes sans sel et sans pointes, et aux impromptus faiblement versifiés, qu'on lui attribue dans celle de ses vies qui porte le nom d'Hérodote, ce serait blesser évidemment le goût que d'en faire

---

turæ. Voyez *De scriptoribus non ecclesiasticis*, tom. I, pag. 208.

honneur au créateur de l'Iliade : des hommages indiscrets portent plus d'atteinte à une antique renommée que des satires dont le fiel même est l'antidote.

Je serais presque tenté de mettre au rang des satires d'Homère, les ouvrages où l'on a tenté, sous prétexte de lui faire honneur, de recommencer ses chefs-d'œuvres ou de les continuer : double ridicule, dont plus d'un ancien s'est avisé, pour attacher leur néant à son immortalité.

Ovide, le chantre des amours, nous a transmis * les noms d'un Camérinus et d'un Emilius Macer, qui, mécontens de ce qu'Homère n'avait pas commencé son Iliade aux origines de Troie, s'avisèrent d'écrire des Prolégomènes sur la prise de cette ville par le fils adultérin d'Amphytrion.

Il était tout simple, après avoir fait impunément un premier chapitre à l'Iliade, qu'on imaginât de donner à sa fable épique

---

* *De Ponto*, lib. 2 et 4, et *Amorum* lib. 2.

un autre dénouement. Telle a été la rêverie d'un nommé Cointos de Smyrne ; rêverie un peu longue, car elle est en quatorze chants, et elle conduit l'Iliade depuis la mort d'Hector jusqu'au naufrage des Grecs après l'incendie de Troie. Constantin Lascaris, en rendant compte de la découverte du manuscrit dans un vieux temple de la Calabre, appelle la parodie de Cointos un ouvrage très-Homérique*; mais il l'a cru tout seul, même avant que nous eussions un siècle de Louis XIV.

Un commentaire, ou, si l'on veut, une adulation bien plus digne de la mémoire d'Homère, est le concours des amis des arts pour tirer de ses chefs-d'œuvres des sujets de tableaux. Tout le monde connaît en ce genre le beau dessin de la mort de Patrocle, exécuté par Jules Romain, un des élèves de Raphaël ; ainsi que les cinquante-huit tableaux du Primatice sur les aven-

* *Poesis Homerissima.* Voyez *De grammaticâ institutione*, édit. d'Alde Manuce.

tures d'Ulysse, qui décorent une des galeries de Fontainebleau.

Le comte de Caylus aurait bien voulu renchérir encore sur la fécondité du Primatice; car il nous reste de lui un gros volume in-8°, qui n'est destiné que pour une galerie de peinture, à former avec les hexamètres d'Homère. Il trouve cent quatre-vingt-dix tableaux à peindre d'après les vingt-quatre chants de l'Iliade, et deux cent cinquante-sept d'après ceux de l'Odyssée. La totalité formerait quatre cent quarante-sept, et composerait un magnifique Muséum, si tous les peintres appelés à ce concours se pénétraient du talent sublime de leur modèle.

Homère, comme tous les hommes de génie destinés à laisser une trace profonde dans la mémoire, a fait naître des enthousiastes, ainsi que de vils détracteurs qui ont voulu troubler sa cendre. Les enthousiastes sont les hommes à imagination ardente, qui engagèrent Ptolémée Philométor à lui ériger

une basilique dans Alexandrie. Parmi les vils ennemis de sa gloire, on distingue ce Zoyle, dont le nom même est un opprobre, et qui tenta de salir de son haleine la statue de ce grand homme, que ses mains débiles ne pouvaient renverser de son piédestal. Il est vrai que la vengeance fut aussi insensée que le délit. Vétruve prétend que Philadelphe le fit crucifier comme parricide. Notre raison, mûrie par les vingt-sept siècles qui entourent la tombe vénérable d'Homère, mettrait dans son hommage plus de réserve, et dans sa vengeance plus de dignité. Elle ne ferait point l'apothéose de ce grand homme, et ne laisserait crucifier Zoyle que par ses remords.

A HOMÈRE.

HOMÈRE, j'ai osé écrire ton histoire. Durant le cours de mon travail, j'ai senti que ton génie élevait ma pensée, que la teinte magique de sentiment répandue sur tes tableaux remuait doucement mon ame. Je te remercie de cette jouissance : c'est une des plus pures que puisse goûter l'homme de lettres qui sait se respecter; il est dans son élément quand il lit tes vers, et qu'il se surprend en silence à faire quelque bien.

Homère, permets-moi de prolonger encore quelques momens le plaisir de m'entretenir avec toi : oui, avec toi; car l'illusion enchanteresse que ton imagination fait naître se communique à la mienne. Je crois te voir errer avec les ombres de Nestor, de Briséis, d'Achille et de Pénélope : je te suis dans la cabane d'Eumée, comme dans le

palais d'Ulysse, et dans la tente d'Agamemnon, comme dans l'antre du Cyclope. Partout tu m'y montres l'homme divisé par l'intérêt personnel et réuni par les liens sacrés de ta morale; je t'entends sous des ombrages hospitaliers déclamant des fragmens de tes poëmes devant des êtres sensibles aux charmes de la mélodie la plus pure, distribuant la gloire aux Phémius *à la Lyre d'or*, et te condamnant à dévouer des Margitès et des Thestoride qui t'offensaient, à une odieuse célébrité.

Je traverse, avec la rapidité de la pensée, les vingt-sept siècles qui me séparent de toi, et je vois que seul tu étais éclairé au milieu d'un peuple barbare, que tu t'élevais comme un colosse parmi cent mille pygmées, mais que l'ignorance qui méconnaît tout et la rivalité qui pervertit tout, tentèrent de t'effacer lentement de la mémoire des hommes. L'ignorance se contenta de ne pas te regarder en face. La rivalité, plus active dans ses outrages, discrédita d'abord tes ouvrages

pour remplir ta vie d'amertume, et ensuite flétrit ta vie pour porter un coup mortel à tes ouvrages.

Console-toi, grand homme, dans l'Elysée où tu reposes en paix à l'ombre d'une gloire qui ne peut désormais que s'accroître sans cesse ; console-toi, dis-je, de ce que pendant ta vie tu as toujours été méconnu ou persécuté, ne pressentant ton génie que par la nullité de tes rivaux, implorant en vain quelques alimens abreuvés de tes larmes, de sénats orgueilleux, qui ne croyaient pas à la renommée dont tu leur offrais la perspective, et mourant enfin aveugle et délaissé au pied d'un rocher, sans soupçonner que tes restes vénérables qui allaient être en proie aux morsures des vautours, seraient dans la suite déposés sur un autel, pour y recevoir les honneurs de l'apothéose.

Quand tu te fis le chantre d'Ulysse et d'Achille, n'avais-tu pas sous les yeux l'exemple tragique de l'ingratitude des peuples envers le chantre des Argonautes? Avais-tu

oublié qu'Orphée, fils d'un roi, Orphée, législateur des Thraces, Orphée, qui avait donné à des antropophages le culte pacifique d'un dieu père des hommes, avait été déchiré vivant par des Bacchantes qui, dans le silence du ciel et de la terre, jouirent sans remords du long supplice de leur victime ?

Les hommes de tous les siècles se ressemblent, et les fautes des générations sont perdues pour celles qui les remplacent. Toujours les amours-propres gouverneront le monde; toujours l'être extraordinaire qui s'est créé lui-même n'opposera que la considération stérile de quelques gens de bien, à l'infortune qui étouffe son talent; toujours l'homme qui ne fait ombrage à personne, et que son impuissance même conduit au pouvoir, verra avec peine le talent qui l'humilie, et le punira de sa supériorité.

Encore, dans les temps voisins du berceau du monde, le génie ne meurt pas tout entier de son vivant. Il y a dans un siècle

d'or des mœurs pures qui atténuent les atteintes de la rivalité, des vertus patriarcales qui consolent des dédains de l'opulence et de l'oubli raisonné des gouvernemens. Combien de fois, sublime Homère, n'as-tu pas tracé ces contrastes piquans dans tes tableaux pleins de vie? Elles existaient sans doute pour toi ces mœurs pures et ces vertus patriarcales, puisque tu les a si bien dessinées. Avant de se trouver dans ton cœur, elles se rencontraient dans la nature. Eh! quel charme pour toi quand, dédaigné par l'opulent Margitès, flétri par le plagiaire Thestoride, tu te voyais accueilli par la franchise pastorale d'un Eumée, ou par l'innocente ingénuité d'une princesse Nausicaa? quand, rebuté par l'aréopage de quelques villes grecques qui dédaignaient tes hommages, tu allais, à l'ombre d'une hospitalité touchante, déclamer tes poëmes sublimes à des convives dignes de t'entendre, et qui te faisaient jouir vivant d'une partie de ton immortalité?

Mais transporte-toi par la pensée dans un siècle d'airain, où la morale n'est qu'un mot vide de sens, et l'immortalité un paradoxe, où les jouissances de l'or ont remplacé celles du génie. Quelle sera la ressource de l'homme supérieur qui n'aura pour lui qu'une vertu dont on se joue, et la conscience de ses forces qu'on lui refuse? Trouvera-t-il des mœurs pures chez l'homme du peuple affaissé sous le poids des besoins? des vertus patriarcales parmi des égoïstes des métropoles, qui n'ont que des sens blasés et des ames factices? Je ne parle pas de cette douce et touchante hospitalité bannie, depuis un grand nombre de siècles, du sein des grandes réunions d'hommes, et qui, si elle existe, ne se rencontre plus que chez les Arabes, et peut-être aux Terres-Australes. Je le dis à regret; mais l'homme de génie n'a alors que l'horrible alternative de s'avilir pour obtenir du pain, ou de mourir de faim pour mériter sa gloire.

La position de l'homme de talent aban-

donné à lui-même serait bien plus effrayante encore, si, au milieu de la ruine des arts et de l'éclipse des vertus, il s'élevait impunément une secte, ayant des patriarches accrédités, des signes de ralliement et des drapeaux; qui, importunée de la gloire toujours vivante des grands hommes qui ne sont plus, aurait pour dogme d'abattre toutes les statues et de démolir tous les tombeaux, substituerait à la chimère de l'égalité politique le fantôme de l'égalité littéraire, et ne promenerait, comme l'agent des Tarquins, son niveau sur toutes les grandes renommées, que pour diviniser le vide, l'impuissance et la nullité.

Ces idées sont sinistres sans doute : mais je te vois, divin Homère, et leur teinte lugubre s'affaiblit. Je m'entretiens avec toi, et une persuasion consolante découle de tes lèvres comme de celles de ton Nestor. Sois encore quelques momens pour moi une seconde providence, et je sens que je ne blasphémerai pas les arts que j'ai tant

idolâtrés, comme le second Brutus, prêt à sortir de la vie, blasphéma la vertu.

Je parle de moi dans ton éloge, ô grand homme! mais songe qu'après quarante ans de travaux qui ont épuisé mes principes de vie, je ne tiens plus que par un fil à une existence, que j'honorai peut-être. Déjà j'habite ton paisible Elysée, avec les héros que tu as chantés et les hommes de génie que ta plume immortelle a fait naître; et si l'envie me fait l'honneur de me poursuivre, elle n'atteindra qu'une ombre, plus légère à ses yeux que ne le fut pour Orphée celle d'Eurydice.

Homère, un intervalle incommensurable sépare ta gloire de ma faible renommée; ton génie embrassa la nature entière, et mon talent, si l'abandon ou je me trouve ne me l'a point ravi, consiste aujourd'hui a faire ressortir le tien. Cependant, et je ne le dis qu'à toi seul, il n'y a point d'ombre indiscrète qui puisse nous entendre, nous avons un point de contact qui nous lie,

c'est l'épreuve pénible, mais touchante de l'adversité. Tous deux nous avons traversé purs, toi, des temps de barbarie, et moi, des temps d'orages : l'un de nous perdant, dans ses voyages maritimes, toute l'opulence qu'il tenait des bienfaits de Phémius, et ne recueillant des débris d'un navire entrouvert ou échoué que les manuscrits de ses poëmes, dont le génie était contesté, et la perspective d'une gloire dont il ne devait jouir que quand il ne serait plus; l'autre voyant s'évanouir le fruit de quarante ans de veilles et de travaux, dans quelques jours de désastres, et ne sauvant du naufrage de la chose publique que des livres, que le sommeil des arts rend sans valeur, et la stérile considération des gens de bien, qui console d'une vertueuse indigence, mais qui ne la fait pas disparaître.

Cependant, le dirai-je, à ces idées sinistres se mêlent quelquefois des images consolatrices; tu n'es pas le seul, ô magnanime Homère, a qui il ait été donné de vaincre

sa destinée : dans ce séjour paisible où tu résides, habitent aussi Aristide, non moins fier de son honorable pauvreté que de ses vertus; Phocion quarante-cinq fois général de la Grèce, et laissant à peine, après son supplice, de quoi subvenir aux frais de ses funérailles; Fabricius, Cincinnatus et Curion, qui, sous la pourpre consulaire, se nourrissaient de racines et bêchaient leurs jardins. Je les verrai ces hommes des temps héroïques, ces hommes méconnus de leur vivant, et demi-dieux après leur mort; ces hommes dont l'histoire, vengeresse des crimes des Républiques, se plaît à faire l'apothéose, je les verrai, dis-je, entourant ta tête vénérable de quelques fleurs, peut-être fantastiques et inodores, mais qui feront couler de tes yeux de douces larmes; et j'apprendrai, soit par leur entretien, soit par leur renommée, qu'on est plus riche des biens dont on peut se passer, que de ceux dont on jouit; qu'il y a quelque gloire à ne point s'élever en rougissant

de soi-même, et qu'on peut s'honorer d'avoir du caractère, quand on achète par les plus pénibles sacrifices l'espérance de l'immortalité.

NOTES D'ÉRUDITION.*

Pages 43 et 45.

Sur la patrie d'Homère.

L'ÉRUDITION, qui a fait l'honneur à tant de rois anciens qui dormaient sur leur trône, de rechercher les plus petites anecdotes de leur vie privée, s'est aussi exercée quelquefois sur la patrie incertaine des hommes de lettres. Je pardonne ce luxe de science, quand il s'agit de beaux génies tels qu'Homère. Plus l'oubli des contemporains a entassé de nuages sur leur personne, plus la reconnaissance des siècles doit chercher à les dissiper.

Il y a dans le recueil recommandable de la *Bibliothèque grecque* de Fabricius, au tome I de l'é-

* J'ai été obligé de renvoyer ici quelques notes d'une trop grande étendue, qui auraient rendu fatigante la lecture du texte. Elles peuvent être utiles pour les amateurs de pareilles recherches; l'homme de goût les passera.

dition de Harles, un chapitre sur ce sujet, qui indique les sources originales où l'on peut puiser ses recherches.

Le savant Kuster, *Historia critica Homeri*, *Francofurti ad Viadrum*, a donné aussi quelques traits de lumière à cet égard. C'est un petit in-8°, de 128 pages, écrit en grande partie d'après l'archevêque de Thessalonique Eustathe, et qui est dédié au célèbre Spanheim.

L'ouvrage d'érudition de nos âges modernes, qui met le plus sur la voie pour éclaircir le problème historique sur le lieu où Homère a pris naissance, est le *De Patriâ Homeri* du célèbre Léon Allatius, publié, dans le format in-8°, à Amsterdam, en 1640, et transporté ensuite dans le tome X du *Thesaurus Antiquitatum* de Grœvius et de Gronovius. Mais comme ce savant était de l'île de Chio, il a un peu arrangé à son gré les poids dans la balance, pour faire du grand homme son concitoyen : son patriotisme sans doute a fait, sans qu'il s'en doutât, un peu de tort à sa véracité.

Il faudrait peut-être d'abord demander à Homère lui-même quel fut le lieu de sa naissance. Malheureusement il n'en parle pas. On ne voit, dans ce ce qui nous reste de lui, ni l'éloge de Smyrne, ni celui du fleuve Mélès, sur les bords duquel il prit

naissance. L'hymne à Apollon, comme je l'ai dit dans le texte, suppose ce grand homme né à Chio: mais cet hymne n'appartient pas même à un de ses disciples; l'unique preuve un peu indirecte qu'il donne sur le droit de Smyrne, de réclamer l'honneur que cette ville tire de son origine, se trouve dans l'Odyssée. C'est dans ce poëme qu'il introduit son père adoptif Phémius, qu'il appelle le *Chantre à la lyre d'or*. Ce Phémius fut son maître sans doute dans l'art des vers; et celui-ci, par reconnaissance, lui légua dans un seul vers son immortalité.

La plupart des auteurs anciens qui ont parlé de la patrie d'Homère, ont plutôt cité des traditions contemporaines qu'ils n'ont donné et discuté leur suffrage.

Cicéron, *Orat. pro Archia poeta*, se contente de transcrire les quatre opinions grecques qui avaient le plus de poids dans Rome république. Elles faisaient naître Homère à Smyrne, à Chio, à Salamine et à Colophon.

Aulu-Gelle, qui transcrivit Varron, *Noct. Attic.* lib. 3, cap. 11, donne sept patries au grand homme: elles sont renfermées dans ce vers grec:

Smyrna, Rhodos, Colophon, Salamin, Ios, Argos, Athenai.

On cite des éditions d'Aulu-Gelle, où on lit *Chios* au lieu d'*Ios*.

Ce vers, avec l'interpolation de *Chios*, se lit aussi dans la fameuse épigramme de Martial, qui finit par ces deux beaux vers :

Mens jovis est : patriam probat his ex urbibus una ;
Vindicias, dum jus non liquet, orbis habet.

Eustathe, *Prolegomen. in Iliad.* parle des opinions qui font naître Homère à Ios, à Smyrne, à Athènes, à Chio, en Egypte et en Italie.

Il est de Pylos, suivant un *Florilège* anonyme.

Athénée, *Deipnosoph.* lib. 4, fait naître en Syrie l'auteur de l'Iliade.

Lucien, *in Encomio Demosth.*, dit qu'il ne sait rien sur le lieu où Homère a vu le jour; et dans le *Vera historia*, il lui fait dire qu'il s'appelle Tigrane, et il le fait naître à Babylone.

Saint-Epiphane, *Contr. Hæres.* lib. 1, ajoute à l'énumération des patries du grand homme la Lydie, la Méonie et la Phrygie.

Suidas est l'écrivain qui adopte le plus long dénombrement. Il cite dans son *Lexicon*, édition de Kuster, Smyrne, Chio, Colophon, Athènes, Troie, a Lydie, l'île de Chypre, Ithaque, Salamine, la Crète, Mycènes, l'Egypte, la Thessalie, la Lu-

canie, l'Italie, Rome, Rhodes et l'ancienne Clazomène.

Le grammairien Appion évoqua l'ombre d'Homère lui-même, pour connaître de sa bouche le nom de la ville où il avait vu la lumière et le nom de son père. Pline fait entendre, *Histor. natur.* lib. 30, que l'ombre satisfit à la demande du grammairien, et il ajoute gravement que celui-ci n'osa pas communiquer au public sa réponse.

Il est probable que Ptolémée Plulopator en sçut à cet égard un peu plus qu'Appion; car ce monarque lui érigea un temple, et plaça autour de sa statue le simulacre de toutes les villes qui le revendiquaient pour leur concitoyen. *Elian. Var. histor.* lib. 13, cap. 21.

Il y a une sorte d'intérêt dans la curiosité qui voudrait voir classer par ordre alphabétique de villes ou d'états, toutes ces opinions, avec l'indication simple des autorités, et je vais en hasarder le tableau.

Argos. — Première vie anonyme d'Homère, Aulu-Gelle, et épigramme de Martial.

Athènes. — Aristarque et Denis de Thrace, dans la première vie anonyme d'Homère; Eustathe, Prolégomènes de l'Iliade; Lexique de Suidas; Martial et Aulu-Gelle.

Babylone. — Conte de Lucien, sous le nom d'Histoire véritable.

Chio. — Simonide, dans la première vie anonyme d'Homère; Eustathe, Prolégomènes de l'Iliade; Cicéron, harangue pour Archias; tradition recueillie par Allatius dans l'île même; Lexique de Suidas, et épigramme de Martial.

Chypre. — Tradition recueillie dans le Lexique de Suidas.

Clazomène ou Grynée. — Lexique de Suidas.

Colophon. — Antimaque et Nicandre, dans la première vie anonyme d'Homère; Cicéron, harangue pour Archias; Suidas, Martial et Aulu-Gelle.

Crète. — Je ne vois pour cette île d'autre autorité que celle du faible Suidas.

Cumes. — Ephore, dans la première vie anonyme d'Homère. Crithéis même, la mère du grand homme, avait, dit-on, la même origine. Ce paradoxe a encore pour lui le suffrage de Suidas.

Egypte. — C'est le pays où il est le plus invraisemblable qu'Homère soit né, et celui où on peut accumuler le plus d'autorités pour l'en faire originaire. On peut voir, à cet égard, la première vie anonyme du grand homme, les Prolégomènes d'Eustathe sur l'Iliade; Alexandre de Paphos, dans les com-

mentaires du même sur l'Odyssée; une épigramme de l'Anthologie grecque, attribuée dans quelques manuscrits à Antipater de Sidon; des extraits d'Olympiodore, dans la Bibliothèque de Photius; un scoliaste sur le bouclier d'Hésiode, le commentaire de Chalcidius sur le Timée de Platon, le second livre des Ethyopiques d'Héliodore, le premier des Stromates de Saint-Clément d'Alexandrie, sans compter le Lexique de Suidas et les Nuits Attiques d'Aulu-Gelle.

Ios. — Pausanias, lib. 10, qui veut que Climène sa mère soit aussi née dans cette île; Bachylide et Aristote, dans la première vie anonyme d'Homère, Proclus dans la troisième, Eustathe, sur l'Iliade, et Aulu-Gelle.

Italie. — Suidas, et Prolégomènes d'Eustathe sur l'Iliade.

Ithaque. — Je ne vois parmi les anciens que le Lexique de Suidas.

Lucanie. — Le même Suidas.

Lydie. — Il faut ajouter à ce Suidas le premier livre contre les hérésies de Saint-Epiphane.

Méonie. — Saint-Epiphane seul, sans Suidas.

Mycènes. — Le seul Suidas.

Phrygie. — Le seul Saint-Epiphane.

Pylos. — Le Florilège anonyme.

Rhodes. — Suidas, et épigramme de Martial.

Rome. — Nulle autre autorité que celle de Suidas.

Salamine. — Première vie anonyme d'Homère; Cicéron, harangue pour Archias; Suidas, et Martial.

Smyrne. — Pindare; première vie anonyme d'Homère; vie par Proclus; Cicéron, discours pour Archias; Eustathe, Prolégomènes sur l'Iliade; Aristote, Poétique, livre 3; Aulu-Gelle, Martial, et Suidas.

Syrie. — Le livre 4 des Deipnosophistes d'Athénée.

Thessalie. — Le seul Suidas.

Troie. — Encore le seul Suidas.

Tels sont les suffrages sur le problème historique qui m'occupe. Je les ai comptés : c'est à l'esprit juste à les peser dans ses balances.

Page 54.

Époque du temps où Homère a fleuri, d'après la chronologie des Marbres de Paros.

J'ai erré dix ans dans les landes de la chronologie, toujours suivant les guides les plus estimés, à me-

sure qu'ils les défrichaient. Aujourd'hui, tout en rendant justice aux longs et mémorables travaux des Scaliger, des Usherins, des Pezzron, des Marsham, des Freret et des pères Petau, je vois que le prix unique des recherches de ce genre est d'obtenir d'heureuses conjectures. Alors je trouve plus simple, et surtout plus commode, de choisir des bases dans l'ancienne chronologie, d'après lesquelles les faits marchent et se développent.

Une de ces bases dont ma logique s'accommode davantage, est celle de l'ère des Marbres de Paros. Je sais que cette ère n'a point été calculée par l'autorité publique ; je sais que les marbres qui la renferment, grâce aux guerres civiles de l'Angleterre, ne nous sont parvenus que dans un état singulier de détérioration. Je ne me dissimule pas non plus qu'une de ses grandes époques ne se concilie pas avec la grande autorité de Thucydide. Mais, malgré tous ces inconvéniens, on peut, à l'aide de Prideaux et du beau travail de l'Université d'Oxford, marcher encore d'un pas ferme et sûr dans cette nuit de l'antique chronologie.

D'ailleurs, la chronique des Marbres a d'autant plus de droit à notre assentiment, qu'on n'y aperçoit aucune teinte des fables religieuses qui déshonorent les histoires

grecques depuis Hérodote jusqu'à Diodore. En la suivant, on est toujours avec des hommes, et des hommes infiniment instruits; ce qui n'est pas indifférent pour un siècle de lumières.

Pour faciliter aux gens de lettres leur travail sur les époques antiques, je vais mettre sous leurs yeux les résultats du mien sur Homère; ils verront qu'avec une simple règle d'arithmétique, ils peuvent opérer sur les bases principales de l'histoire.

La chronique des Marbres renferme un intervalle de 1228 ans, depuis la fondation du royaume d'Athènes jusqu'à l'assassinat de Dion de Syracuse.

Ce marbre fut gravé à Paros quatre-vingt-dix ans après ce meurtre de Dion : calcul qui se concilie parfaitement avec le commencement du texte.

« Il s'est écoulé, y est-il dit, 1318 ans depuis » Cécrops, le premier roi d'Athènes, jusqu'à l'Ar» chontat de Diognète dans la même ville, qui ré» pond à celui d'Astyanax dans l'île de Paros. »

Or l'Archontat de Diognète tombe à l'an 264 avant l'ère vulgaire, ou 806 ans avant les Olympiades : ce qui donne la clef de tous les calculs avec lesquels on veut atteindre les principaux faits de l'antiquité.

Si donc vous adoptez la première supputation des

marbres, sur la fondation du royaume d'Athènes, qui y est marquée du nombre de 1228

Si vous ajoutez les quatre-vingt-dix ans depuis le meurtre de Dion 90

Ensuite les 264 ans écoulés depuis l'Archontat de Diognète jusqu'à l'ère vulgaire . . 264

Enfin toutes les années de l'ère vulgaire, jusqu'à l'ouverture du dix-neuvième siècle, (compte rond auquel on ajoute aisément de mémoire les années écoulées depuis cette évaluation), c'est-à-dire dix-huit cents ans 1800

On arrive à un calcul total de 3382

Maintenant, pour abréger son travail de chronologie et trouver une époque avec une règle d'arithmétique, il suffit de prendre les trois premiers nombres de la supputation ci-dessus, qui forment en tout 1582; de retrancher de ces 1582 ans les années marquées dans un événement fixé sur la chronique des Marbres, que l'on veut approprier à notre chronologie moderne, d'y ajouter 1800 ans, et l'on arrive à la solution du problème.

Citons pour exemple ma supputation sur l'âge où Homère a fleuri.

Cette époque, dans la chronique de Paros, est marquée à l'an 675.

J'ôte de.	1582
Le nombre de.	675
Ce qui me donne pour résultat	907
J'ajoute l'intervalle entier de l'ère vulgaire.	1800
Et j'arrive, en dernière analyse, à la solution que je cherchais	2707

Ainsi, il s'est écoulé 2707 ans depuis la création de l'Iliade jusqu'à l'ouverture de notre dix-neuvième siècle.

Il m'a été encore plus facile de calculer l'intervalle entre cette création de l'Iliade et la rencontre d'Homère avec Lycurgue. La même chronique des Marbres marque à son année 714 l'époque où le législateur des Spartiates vint dans l'Asie mineure, consulter ce grand homme pour former la première édition de ses ouvrages. Or si vous ôtez les 675 ans que j'ai indiqués ci-dessus pour base de mes calculs, des 714 ans de la rencontre de Lycurgue avec Homère, vous arrivez à un résultat de 39 ans : supputation pleine de vraisemblance, qui confirme la simple théorie que j'ai exposée, et renvoie dans les nuages qui les ont fait naître, tous les paradoxes des détracteurs de ce grand homme.

Page 107.

Du nombre de vers qui nous restent des ouvrages d'Homère.

Cette note, fort indifférente sans doute à l'homme de goût, ne l'est pas pour le littérateur qui, effrayé de voir tant d'écrivains de poids soutenir qu'Homère ne savait pas écrire, sont bien aises de rassembler les plus petits faits, pour se faire une idée juste de cette absurde conspiration afin de ravir au prince des poëtes son existence littéraire. Or s'il est vrai qu'Homère, avec son *Margitès*, son poëme du désastre de l'OEchalie, l'*Hepta-pection* dont parle Proclus, dans la vie de ce grand homme, des bagatelles de société, qu'il improvisait dans les repas, et de nombreux opuscules que le temps a dévorés, ait composé au moins trente mille vers, il en résulte évidemment qu'il a écrit ce qu'il ne pouvait, avec toute la supériorité de son entendement, renfermer dans sa mémoire.

Or voici le tableau que j'ai fait d'après l'Homère de Clarke.

Iliade.		Odyssée.	
Livre I. . . .	611 vers.	Livre I. . . .	444 vers.
II. . . .	877	II. . . .	434
III. . .	461	III. . .	497
IV. . .	544	IV. . .	847
V. . . .	909	V. . . .	493
VI. . .	529	VI. . .	331
VII. .	482	VII. . .	347
VIII. .	561	VIII. .	586
IX. . .	709	IX. . .	566
X. . .	579	X. . .	574
XI. . .	847	XI. . .	639
XII. .	471	XII. . .	453
XIII. .	857	XIII. .	440
XIV. .	522	XIV. .	533
XV. .	746	XV. .	556
XVI. .	867	XVI. .	481
XVII. .	761	XVII. .	606
XVIII.	616	XVIII.	427
XIX. .	424	XIX. .	604
XX. .	503	XX. .	394
XXI. .	611	XXI. .	434
XXII. .	515	XXII. .	501
XXIII.	897	XXIII.	372
XXIV.	805	XXIV.	547
	15,684		12,106

Peut-être eut-il été plus simple de supprimer ces petits détails pour n'évaluer que la somme totale de chaque poëme. Mais, toute réflexion faite, j'ai cru que l'homme pour qui tout est sacré dans Homère, trouverait dans ce tableau si varié de l'étendue des chants, dont le plus grand a neuf cent neuf vers, et le plus petit trois cent trente-un, qu'il trouverait, dis-je, une sorte d'aliment à sa religieuse curiosité.

Réunissons maintenant sous le même coup-d'œil toutes les évaluations.

Nombre de vers de l'Iliade.	15,684
Odyssée	12,106
Batrachomyomachie	294
L'hymne à Apollon, peut-être.	546
	28,630

Je n'ai point fait entrer dans ce calcul les hymnes à Mercure, à Vénus, à Bacchus, à Mars, etc. Les épigrammes et les fragmens que le grand nombre, des critiques s'obstine à croire apocryphes, et qui augmentent cette énumération de quinze cent soixante vers. Mais, si l'on fait attention que les deux poëmes du *Margitès* et du désastre de l'OEchalie, que nous n'avons plus, devaient contenir au moins le même nombre de vers que les opuscules apocryphes, on ne peut se refuser à croire qu'Homère a composé au

moins trente mille vers; d'où il résulte, dans le sens naturel comme dans le sens figuré, qu'il savait écrire.

La France possède encore, pour sa gloire, un poëte qui se rapproche d'Homère par son talent et par sa cécité : c'est Jacques Delille. Si l'on réunit ses poëmes des Géorgiques, des Jardins, de l'Homme des champs, de l'Imagination et de la Pitié, à ses deux traductions de l'Enéide de Virgile, et du Paradis perdu de Milton, il est difficile de croire qu'il n'ait pas fait au moins soixante mille vers. Il possède d'ailleurs une des plus heureuses mémoires dont l'homme qui aime à classer ses idées puisse se glorifier. Je ne doute pas que, dans deux mille ans, si quelque révolution physique du globe anéantissait la presque-totalité des monumens de l'imprimerie, il ne se trouvât, à la renaissance des lumières, quelques docteurs à paradoxes, qui affirmeraient que *Virgilius* Delille ne savait pas écrire, et des esprits droits qui conjectureraient avec modestie que le contraire peut se prouver, par la raison que soixante mille vers ne sauraient se classer dans la plus parfaite des mémoires. Les erreurs d'abord, et ensuite la vérité, font plusieurs fois le tour du globe, et ce globe n'en décrit pas avec moins d'exactitude son orbe elliptique autour de notre soleil.

MÉLANGES
SUR HOMÈRE.

DES MATÉRIAUX NÉCESSAIRES POUR ÉLEVER UN MONUMENT QUELCONQUE A LA GLOIRE D'HOMÈRE.

Il est sage peut-être, quand on a une immense carrière à parcourir, de n'en pas mesurer l'étendue, parce qu'on aurait rarement le courage de s'y élancer. J'ai fait cette réflexion après avoir écrit sur Homère; si elle avait précédé mon travail, ma pyramide ne se serait pas élevée à sa première assise.

Il faut d'abord que le goût pour le premier des poëtes soit accompagné d'une sorte d'enthousiasme. Cet élan, quelquefois désordonné, de l'imagination, sert à fasciner la vue sur les obstacles, et, à force de faire illusion sur la distance incommensurable du but, met à portée de l'atteindre.

Homère d'abord doit être lu dans sa langue originale; car ce n'est que là qu'il se montre avec sa physionomie. Les traducteurs qui ont voulu l'embellir en ont fait un colosse sans proportion; ceux qui l'ont abrégé l'ont ravalé à la taille d'un joli pygmée. On n'habille point un homme de génie tel qu'Homère, comme on ne met pas une écharpe brillante sur la nudité de la Vénus de Médicis ou de l'Apollon du Belvédère.

Homère, pour être apprécié, doit être lu dans cet âge brillant qui succède à l'adolescence, où la beauté dans les arts fait naître l'idolâtrie, comme la beauté dans la nature vivante. Plus tard l'esprit d'analyse affaiblit cette précieuse sensibilité; elle conduit à raisonner ses jouissances : ce qui est un pas à les anéantir.

L'homme de lettres, qui veut se rendre compte dans un âge mûr du plaisir qu'Homère lui a fait dans le temps où tout était chez lui principe de vie, est tenté alors de rechercher l'édition la plus pure que nous ayons des ouvrages de ce grand homme; et s'il trouve un guide fidèle qui lui épargne les épines des discussions grammaticales, il

choisit celle qui a le plus de points de contact avec son talent, depuis l'Homère *princeps*, donné par Chalcondyle vers la naissance de l'imprimerie, jusqu'à l'Homère de Wolff, placé au pied de sa statue, pour expier le délit d'avoir tenté de la briser.

Cette critique du texte original d'Homère a été portée de nos jours à un point de perfection au-delà duquel il est difficile désormais d'atteindre. Au commencement de ce dix-neuvième siècle, existait encore un triumvirat d'hellénistes, dont les cheveux avaient blanchi, pour nous donner un Homère digne d'être placé dans la cassette d'or d'un nouvel Alexandre. Je parle des trois éditions justement célèbres de Heyne, le doyen des littérateurs de Gottingue, de l'infatigable Wolff, et du savant Villoison.

Quand on possède un texte pur du poëte qu'on ne peut connaître que dans sa langue indigène, on veut naturellement avoir une idée des commentaires dignes de remarque qu'on a faits sur ses écrits. Ici il faut mettre à contribution une grande partie de l'antiquité et quelques écrivains du moyen âge.

C'est une assez riche moisson, où d'ordinaire les modernes n'ont fait que glaner.

Il y a peu d'écrivains dans l'antiquité qui n'aient parlé d'Homère : tout est plein de lui chez les poëtes, les orateurs et les philosophes; c'est un foyer de lumières, où chaque littérateur puisait un rayon.

Quand on veut exploiter par ordre cette mine féconde, on peut consulter l'ouvrage d'une érudition immense de Fabricius, qui a pour titre *Bibliotheca græca*, surtout dans la quatrième édition de Harles, dont le premier volume a paru à Hambourg en 1790. Cette édition, grâce aux talens et à l'intelligence des savans qui y ont présidé, est plus correcte, plus favorable à la lecture, et surtout plus ample que celles qui l'ont précédée. Il n'y a pas de texte obscur, de vers jeté au hasard, de passage anonyme qui ne soit cité lorsqu'il regarde l'Iliade, l'Odyssée, le Margitès ou le Combat des rats et des grenouilles. Le laborieux Fabricius, ainsi que Harles et Heumann, qui ont uni leurs recherches aux siennes, a marqué toutes les sources d'eau et tous les buissons,

pour dresser une carte académique de la monarchie du grand homme.

L'archevêque de Thessalonique Eustathe, le Fabricius de son temps, avait précédé de plusieurs siècles le savant de Hambourg dans ce genre de recherches. Comme il avait été à portée de consulter un grand nombre de manuscrits, que l'ignorance ou le vandalisme se sont depuis occupés à détruire, son travail serait devenu infiniment précieux, s'il y avait mis une critique plus pure, et surtout s'il l'avait resserrée dans de justes limites. On ne connaît qu'une édition complète de cet ouvrage immense : c'est celle de Rome de 1542 et 1550, toute grecque, et formant quatre volumes in-folio; elle est citée partout et lue rarement.

Un clerc régulier des Ecoles pies, du nom d'Alexandre Politi, tenta, en 1735, de donner une version latine en regard du texte grec d'Eustathe. Il en a paru trois volumes à Florence; et ces trois in-folio, chacun d'environ 1600 pages, ne renferment que les commentaires du savant archevêque sur les cinq premiers livres de l'Iliade. Il restait encore dix-neuf livres sur

ce poëme épique, et les vingt-quatre de l'Odyssée. Il est probable que le nombre des volumes effraya les éditeurs. On ne songeait pas encore, à cette époque, à faire des spéculations typographiques sur les Encyclopédies.

J'ai toujours regretté que, parmi tant d'hellénistes de grand nom que les deux derniers siècles ont produits dans les Académies de Paris, de Gottingue ou d'Oxford, il ne se soit encore trouvé aucun bon esprit qui ait tenté d'extraire du travail un peu indigeste d'Eustathe tous les traits précieux sur la personne d'Homère et sur ses ouvrages. Un volume in-4.° bien substantiel, recueilli avec discernement par un savant qui saurait écrire, serait dans toutes les bibliothèques.

J'aurais dû commencer le catalogue des anciens commentateurs d'Homère par Didyme, qui fleurissait sous l'empire d'Auguste. Mais les critiques les plus judicieux inclinent à croire que cet ouvrage, tel qu'on nous l'a transmis dans quelques éditions du grand homme, n'est pas de ce grammairien fécond, qui, au rapport de Sénèque, avait

écrit quatre mille volumes.* Il est probable que Lascaris, qui fut le premier éditeur de ces scolies, les recueillit de divers auteurs anciens dont les manuscrits existaient encore, et y joignit les siennes. Quoi qu'il en soit, il y en a un très-grand nombre qui servent à éclaircir le sens grammatical des vers d'Homère, et on est tenté de pardonner à celles qui semblent insignfiantes, à cause du mérite de leur concision, qui contraste avec la prolixité des commentaires de l'archevêque de Thessalonique. On connaît une édition de l'Homère du prétendu Didyme, sortie des presses élégantes et correctes d'Elzevir.

Ajoutons qu'il existe dans les historiens, les auteurs de lexiques et les polygraphes, la nomenclature de cent vingt-deux commentateurs d'Homère antérieurs à Eustathe, ** et dont la plupart ont un grand

---

* *Epistol.* 88. — Athénée (*Deipnosoph.* lib. 4), n'en compte que trois mille cinq cents, et ce nombre est encore trop grand pour ne pas appeler l'incrédulité.

** Voyez Jonsius, *de Scriptoribus histor. phi-*

nom. Il n'est point indifférent d'indiquer ici les principaux, ne fût-ce que pour prouver que le grand homme a existé, et que la terre entière n'a pas conjuré pour faire l'apothéose d'un fantôme.

Je trouve, en suivant l'ordre alphabétique, à la tête de l'échelle, Antimaque de Colophon, sur les mémoires duquel l'archevêque de Thessalonique a travaillé; le disciple de Socrate, Antisthène, fondateur de la secte des Cyniques; Appion, l'élève de Didyme et d'Apollonius; Apollodore, dont la Bibliothèque est si précieuse pour concilier la mythologie avec l'histoire, l'Aristarque qui présida à une des antiques éditions de l'Odyssée et de l'Iliade, et le philosophe Aristote.

On met au même rang le charmant poëte Callimaque, le stoïcien Cléanthe, un grammairien Cratès, que des succès en ce genre firent surnommer l'*Homérique;* le Démétrius Scepsius, qui a tant écrit sur la géographie de l'Iliade; un Démosthène de

---

losoph. lib. 3; MÉNAGE, *in notis ad Diogen. Laert.*; FABRICIUS, *Bibl. græca*, etc.

Thrace, dont on connaît une paraphrase en prose de l'Odyssée; l'historien Ephore, Héraclide de Pont, et l'Horapol, qui a tant déraisonné sur les hiéroglyphes.

Je rencontre encore sur ma route l'éloquent Longin, le philosophe Maxime de Tyr, le Parthénius de Nicée, dont on nous a conservé un roman érotique; le grammairien Philoxène, le bon Plutarque, le hardi Porphyre, le poëte Tryphiodore, et le musicien Terpandre, rival d'Arion.

Tous ces commentaires n'existent plus. Le temps ne nous a conservé de cette précieuse antiquité que les scolies de Didyme, dont on doute encore, et le lexique du sophiste Apollonius, mis au jour, rectifié, traduit en latin, et commenté à son tour en deux volumes in-4.°, par le savant Villoison.

Après les commentateurs d'Homère, son historien aurait à consulter les biographes. Je me suis beaucoup étendu, dans le cours de mon ouvrage, non-seulement sur les vies proprement dites du prince des poëtes, qui nous restent de l'antiquité, mais encore sur les lexiques et les livres de mélanges où les biographes ont puisé. Parmi ces der-

niers, on doit distinguer les *Œuvres morales* de Plutarque, les *Dialogues* de Lucien, le *Banquet des Sophistes* d'Athénée, et les *Nuits Attiques* d'Aulu-Gelle.

Dans les trois derniers siècles, l'érudition, un peu électrisée par le goût, a multiplié ses recherches sur le berceau d'Homère, sur ses malheurs et sur sa tardive apothéose; et j'ai cité les deux écrivains de ce genre qui ont consulté avec le plus de patience toutes les autorités, mais sans les mettre dans les balances de la critique et sans les épurer. L'un est Kuster, dont l'*Historia critica Homeri* n'a guères eu de renommée hors de l'enceinte de l'Allemagne; l'autre est le bibliothécaire du vatican Allatius, qui, malgré les vastes recherches de son livre *de Patriâ Homeri*, aurait eu le même sort en Hollande et en Italie, si on ne l'avait pas prudemment associé au riche trésor d'antiquités, en quatre-vingt-cinq volumes in-folio, de Grœvius et de Gronovius.

On trouve aussi beaucoup de recherches précieuses en ce genre dans les Prolégomènes et les dissertations insérés dans les œuvres d'Homère par les éditeurs judicieux

de ce grand homme, tels que Barnès, Harles, Heyne, Wolff et Villoison.

C'est aussi un travail très-recommandable, que les préfaces mises à la tête des traductions de l'Iliade et de l'Odyssée par Pope en Angleterre, Woss en Allemagne, et parmi nous par La Motte, madame Dacier, l'ingénieux Bitaubé et le versificateur Rochefort.

Si l'on veut vivifier son admiration pour Homère, en la concentrant pour ainsi dire dans un foyer, on peut encore parcourir le beau travail de Wood sur le *Génie original* d'Homère, les *Recherches sur la vie* de ce grand homme par Blackwel, professeur d'Aberdéen, et les *Tableaux tirés de l'Iliade et de l'Odyssée*, par le comte de Caylus.

Le monument de ce genre qui restera le plus long-temps est le magnifique recueil, en quarante-cinq volumes in-4.°, des Mémoires de l'Académie des Belles-lettres; ouvrage d'un siècle entier de travaux de la part d'hommes d'élite, qui réunissaient d'ordinaire l'érudition au jugement et la finesse du goût à l'étendue des lumières.

Des voyages qui peuvent servir a faire connaitre la personne d'Homère et ses ouvrages.

Il y a eu diverses opinions sur la personne d'Homère, et nous avons vu que les plus absurdes ont quelquefois été accréditées par des hommes de poids. Il n'en est pas de même de la nature muette qu'il a interrogée. Les sites pittoresques qu'il a décrits, les mœurs des peuples dont il s'est fait l'historien, les monumens qu'il a été à portée de consulter, déposeront à jamais de sa véracité ; et voilà pourquoi tant d'hommes de goût à qui sa mémoire était chère, ont entrepris de longs et pénibles voyages, pour dissiper tous les nuages qu'amoncelaient le pyrrhonisme et le faux savoir, autour de la statue que les siècles lui ont érigée. Ce serait un vide dans mon ouvrage, que de ne pas jeter un coup-d'œil rapide sur de pareils écrits, qui, tout précieux qu'ils sont, n'ont point été analysés par les biographes et les savans illustres de nos Académies. J'ai besoin de les faire connaître, soit pour prouver combien toute

erreur en ce genre serait pénible à mon admiration raisonnée pour le prince des poëtes; soit, s'il m'en est échappé quelqu'une, pour mettre tout le monde à portée de me réfuter.

Pausanias, dans ses Voyages dans la Grèce, n'a fait qu'effleurer la matière. Il dit à peine quelques mots sur la guerre de Troie, sur Hélène et sur le fameux tableau de Polygnote, où le peintre avait dessiné les événemens majeurs qui font la base de l'Iliade.

Strabon, le judicieux Strabon, qui nous a éclairé sur tant de points de l'antique géographie, ne nous a donné qu'une description assez obscure de la Troade, et qui a besoin d'être rectifiée. Il lui était difficile d'en dresser la carte, parce qu'il n'en avait reconnu que les rivages. L'intérieur de la plaine, où cent mille hommes peut-être avaient péri la dernière année du siége de Troie, lui était inconnu, ainsi que la vraie position des tombeaux qui nous rappellent de si grands souvenirs.

Démétrius Scepsius, que j'ai fait connaître avec quelques détails, était, par la nature

de son travail sur le pays où il était né, et par ses recherches minutieuses, l'homme de l'antiquité le plus fait pour nous donner une excellente topographie de la Troade. Mais son livre n'est point parvenu jusqu'à nous, et nous ne le connaissons que par de faibles analyses dont rien ne nous garantit la fidélité.

C'est ce Démétrius, qui nous aurait appris la vraie position de ce tombeau d'Achille, que tant de modernes ont fixée sans avoir réussi à bannir toute incertitude. C'est lui qui nous aurait instruits si la cendre d'Ilus est vraiment renfermée dans le monument qui porte son nom; monument placé sur une éminence, qui a lui-même soixante pieds de hauteur perpendiculaire, et qu'on aperçoit de toute la plaine de Troie. Cette notion serait d'autant plus importante, que si, comme on est tenté de s'en persuader, le marbre de cette tombe, qui n'a pas été ouverte, renferme quelque inscription, c'est assurément une des plus anciennes de l'Europe civilisée; car Ilus, grand-père de Priam, a pu ne mourir que près d'un siècle avant l'incendie de Troie.

Le commentaire de Servius sur l'Enéide ne nous est pas parvenu tout entier. Il est probable qu'on trouverait dans ses lacunes quelques traits de lumières sur les problèmes géographiques ou littéraires qui nous occupent : cependant il faudrait se défier de la justesse de sa critique. C'est lui qui nous dit gravement, en paraphrasant dans une prose insipide les beaux vers du second livre de Virgile, que le cheval factice qui servit à prendre Troie avait cent cinquante pieds de long sur trente de large; mais il a oublié de nous indiquer quel Archimède avait pu faire manœuvrer une si énorme machine. Ce conte de Servius doit être mis à côté des dimensions architecturales de l'arche de Noé, que nous a données le jésuite Kircher, pour la faire flotter sans danger dans la région des nuages.

De Servius il faut traverser une foule de siècles pour arriver aux voyageurs de l'Europe moderne qui, instruits du nom d'Homère, ont eu la curiosité de connaître le champ de bataille où luttèrent avec tant de gloire les héros de l'Iliade.

Un des voyages de ce genre le plus fait

Une femme célèbre de l'Angleterre aurait pu réussir où Pockoke a échoué : c'est lady Montague, dont Londres et Constantinople ont admiré les grâces de l'esprit ainsi que la noble audace. Cette ambassadrice, qui écrivait comme notre marquise de Sévigné, pouvait, grâce à son titre, et surtout à l'amitié du Grand-Seigneur, se faire ouvrir tous les tombeaux de l'Asie mineure : elle idolâtrait d'ailleurs Homère, dont elle lisait les poëmes dans leur langue originale. Elle vint un moment dans la Troade, étudia la géographie d'Homère du haut du cap Sigée, et reconnut ou crut reconnaître la tombe d'Achille. Son voyage est curieux, et excite l'intérêt lors même qu'il ne satisfait pas la curiosité.*

Le docteur Chandler visita l'Asie mineure et la Grèce en 1764, 1765 et 1766.** Il jouit d'une juste célébrité, quoiqu'il n'ait

---

* L'édition où lady Montague respire toute entière, est celle en quatre volumes in-12, où l'on a recueilli toutes ses Œuvres.

** Nous en possédons une traduction française, publiée récemment in-8°, en trois volumes.

presque rien ajouté à la masse de nos connaissances sur le grand homme qui a créé l'épopée.

Je serais tenté de préférer à Chandler, l'auteur du *génie original d'Homère*, Wood, qui, quatorze ans auparavant, était descendu, l'Iliade à la main, dans la plaine de la Troade, afin de se justifier son propre enthousiasme pour ce grand et bel ouvrage. Je ne me dissimule pas que des rivaux qui, longtemps après lui, ont couru la même carrière, lui ont reproché de n'avoir pas opéré trigonométriquement sur le terrain qu'il soumettait à ses calculs; comme si, quand on est plein de Briséis, d'Achille et d'Hector, on pouvait fixer un œil tranquille sur un graphomètre! Mais, ce que je sais bien, c'est que Wood m'élève l'imagination, qu'il me retrace en traits de feu les beautés de l'Iliade, et qu'il est plus que le géographe d'Homère, puisqu'il me le fait aimer.

Un voyageur français qui avait l'ame de Wood avec une plus vaste érudition, le négociant Guys, nous a donné un *Voyage**

* L'édition la meilleure, sous toute espèce de

littéraire de la Grèce, qui est dans la bibliothèque de tous les hommes de goût. Personne avant lui ne nous avait tracé un tableau plus animé et en même temps plus vrai des mœurs de cette partie de l'Orient: c'est l'Iliade antique transportée sur un théâtre moderne; Homère y respire, lors même qu'on ne le nomme pas. Cet ouvrage offre d'ailleurs l'érudition d'un bénédictin à côté de la critique d'un Freret et d'un Tournefort.

C'est dans cette source, ainsi que dans la haute antiquité, que l'ingénieux Barthelemy a puisé les matériaux de son beau livre sur Anacharsis: ouvrage qu'il faut lire quand on veut épouser la gloire d'Homère; ouvrage hermaphrodite sans doute, puisque ce n'est ni un voyage proprement dit, ni

---

point de vue, est celle qui a quatre volumes in-8°, avec un grand nombre de gravures, publiée en 1783.

« Homère, dit-il au commencement du tome I, » a peint fidèlement les mœurs et les usages de son » temps. C'est à Troie, sur le cap Sigée, à Smyrne et » à Ténédos, qu'il faut lire ce poëte, et ceux qui nous » transportent comme lui dans le siècle où ils ont » vécu. »

un roman, ni une histoire, mais qui, le seul peut-être des écrits de ce genre, réunit l'utilité de l'histoire au charme du roman et à l'intérêt du voyage.

C'est long-temps après la *Grèce* de Guys et l'*Anacharsis* de l'ingénieux Barthelemy, qu'il se forma une noble conspiration dans la Grande-Bretagne pour rendre à Homère le trône que les Bryant et les Wolff lui avaient ôté un moment : dès-lors le gouvernement n'a cessé d'envoyer des voyageurs dans l'Asie mineure et au Péloponèse, qui tous, avec des opinions différentes, se sont réunis à venger un grand homme, en justifiant pour ainsi dire son apothéose.

Une des premières caravanes partit sous les auspices de l'ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, Robert Liston. Ce ministre, réuni avec Hawkins et le professeur Silthorpe, séjourna quelque temps dans la Troade. Sa relation a eu du succès dans les trois royaumes.

Vers la fin de l'année suivante, s'exécuta la navigation savante du docteur Morrit, dont j'ai fait connaître au commencement de cet ouvrage la réponse aux paradoxes

du sceptique Bryant : son voyage a été incorporé dans celui d'un Français dans la Troade.

En 1799, le capitaine Franklin, auteur d'un voyage en Perse, fit imprimer des *Observations sur la plaine de Troie*, qu'il visita en architecte, et qu'il décrivit avec ingénuité. Il examina surtout ce qu'il appelle le tombeau d'Achille, déjà violé depuis long-temps par un Musulman plus dévot qu'éclairé, qui y avait établi la sépulture de sa famille.

C'est vers cette époque qu'un conseiller du duc de Saxe-Weymar forma un recueil, en allemand, de presque tout ce qu'on avait écrit dans nos temps modernes sur la Troade, et en particulier les écrits peu connus en France du savant Muller de Gottingue, du major Schwartz de Brunswick, et du major Helwig de Stockolm.*

On trouve dans cette collection le nom de deux hommes qui, quoique dans une hiérarchie différente de talens, ont montré

* Die Ebene von Troja, nach dem Grafen Choiseul-Gouffier, in-8.° Neu-Strelitz, 1798.

un enthousiasme aussi senti que raisonné pour le prince des poëtes. L'un est l'ancien abbé Le Chevalier, auteur d'un *Voyage dans la Troade;* l'autre est le plus ingénieux, ainsi que le plus instruit de nos diplomates, un des quarante de l'ancienne Académie française, l'ambassadeur à Constantinople Choiseul-Gouffier.

Je ne dois point passer rapidement sur ces deux noms, parce qu'il en est des champs d'honneur où Achille et Hector ont combattu, comme de l'espace céleste où les comètes tracent leurs orbites. Si l'astronome se fait une loi d'assigner les rangs pour les découvertes nouvelles dans le firmament, je dois aussi, en qualité d'historien, ne point confondre le général et les soldats dans l'espèce de conquête littéraire, qu'on a faite à la fin du siècle dernier, de la plaine de Troie. Ici, pour être juste, sans contrister aucun amour-propre, je me contenterai d'appeler des dates précises à mon secours, et la gloire arrivera à qui elle appartient, d'après un simple calcul de chronologie.

Il est constant qu'après Wood, Richard Pockoke et Chandler qui, malgré leurs

talens, avaient laissé presque toute la mine homérique à exploiter, aucun voyageur français, anglais ou allemand n'a fait de découvertes dans la Troade avant l'ingénieux Choiseul-Gouffier.

Ce célèbre académicien avait parcouru l'Asie mineure et la Grèce, plus de douze ans avant la Révolution, pour rendre digne de l'estime de l'Europe son *Voyage pittoresque*, non moins recommandable par son style brillant que par le luxe des gravures. Il alla en 1776 dans la Troade, la parcourut, à cause des héros de l'Iliade, avec un scrupule presque religieux, et consigna dans des manuscrits qui existent encore le fruit de ses savantes recherches.

Nommé ambassadeur à Constantinople en 1784, il profita d'un crédit égal à ses lumières, pour augmenter la masse de ses connaissances. Ses manuscrits s'accrurent; mais comme son amour des arts le rendait très-communicatif, et que les devoirs de sa place, ou, ce qui était plus à craindre, quelque abus de confiance, pouvaient faire perdre la trace de ses découvertes, il se détermina à faire imprimer son ou-

vrage sur la plaine de Troie dans son cabinet à Constantinople. Le livre ne fut tiré qu'à quatre exemplaires, dont l'un fut donné à l'auteur du *Voyage de la Troade*, qui ne fit imprimer ce dernier que dix ans après. Un autre fut envoyé dans le temps au célèbre abbé Barthelemy : j'en ai vu moi-même un troisième entre les mains de M. de Choiseul-Gouffier, chargé de notes savantes, de rectifications et de ratures, qui démontrent son respect pour l'opinion publique et pour la vérité.

Le jeune Le Chevalier, alors en Orient, s'attacha à l'ambassadeur français, qui l'admit pendant quelques mois aux opérations topographiques qui s'exécutaient sous sa direction dans la plaine de Troie. Il mit à sa disposition ses cartes et tous ses travaux littéraires, ainsi qu'à plusieurs artistes ; et, content de son zèle, il lui procura une place avantageuse dans la Moldavie.

Il résulte de cette simple exposition des faits, que l'auteur du *Voyage pittoresque de la Grèce* a évidemment le mérite de l'antériorité des découvertes, sur tous les écrivains qui ont parcouru la plaine de Troie

depuis 1776, et en particulier sur l'écrivain qui a rédigé, d'après le manuscrit imprimé à Constantinople, son *Voyage dans la Troade.*

Il est si avéré que ce dernier voyageur a mis à contribution son modèle, qu'il a transcrit jusqu'à des erreurs légères qui s'étaient glissées dans le livre de l'ambassadeur : erreurs que de nouveaux voyages, de nouveaux faits et de nouveaux raisonnemens ont mis dans la suite M. de Choiseul à portée de rectifier.

Malgré toute l'estime que peut inspirer l'auteur du Voyage dans la Troade, malgré l'honneur que lui a fait le célèbre Heyne de traduire en allemand son Essai sur la plaine de Troie, lu à l'Académie d'Edimbourg, et inséré en anglais dans les Transactions philosophiques de 1792, je ne dois pas dissimuler que son livre, né d'un autre, fait désirer à l'homme de goût la publication de l'original. Il y a d'ailleurs trop de conjectures dans le Voyage de la Troade : on sait que Robert Liston a imprimé en Angleterre que sa topographie péchait par l'inexactitude. Son tombeau d'Achille, le

plus précieux des monumens qu'il a décrits, ne semble point celui d'Homère : on s'en aperçoit aux formes étrangères de quelques statues d'une sculpture informe trouvées dans ce tombeau; formes, suivant les connaisseurs, inconnues dans la Grèce à l'époque de la guerre de Troie.

Ce qui nuit encore un peu au mérite de ses recherches, c'est le but qu'il laisse entrevoir de trouver Homère partout. Il semble n'avoir été dans la Troade qu'avec une carte de la plaine de Troie, dessinée dans ses principes d'après les chants de l'Iliade. Wood, bien plus circonspect dans son enthousiasme, est descendu dans cette partie de l'Asie mineure, uniquement pour y étudier le grand homme dont la lecture avait fait le charme de sa jeunesse. Il me semble que les études modestes de Wood ont plus de droit à la croyance des bons esprits que les assertions préméditées du nouveau voyageur dans la Troade.

Ce dernier, le dirai-je enfin, n'a pas rempli son but de faire oublier son premier Essai lu à l'Académie d'Edimbourg, en donnant, en trois volumes in-8.°, une édition

rectifiée du Voyage qu'il avait publié primitivement en une petite brochure de 264 pages.* On présume alors aisément que l'auteur n'ayant pu, dans l'intervalle, exécuter un second voyage, son dernier travail se réduit à avoir fait un livre sur des livres. Je me hâte de terminer une critique qui pèse à ma tolérance et que mon amour seul pour Homère a pu m'arracher, en appuyant sur le mérite de quelques détails dans le voyage curieux que je me suis permis de mettre dans mes balances, et en me faisant l'interprète de la saine partie du public, qui attend avec une vive impatience le second volume du beau Voyage pittoresque de M. de Choiseul-Gouffier.

---

* Il faut être juste : le voyage du docteur Morrit forme seul le troisième volume de la nouvelle édition de la Troade.

DES ÉDITIONS LES PLUS PRÉCIEUSES D'HOMÈRE, DEPUIS CELLE DE CHALCONDYLE JUSQU'A LA DERNIÈRE DE WOLFF.

Nous avons vu tout ce qu'a fait la haute antiquité, depuis Lycurgue jusqu'à Aristarque, pour empêcher le feu sacré qui brille dans les ouvrages d'Homère, de s'éteindre. Depuis cette époque jusques vers la fin de notre quinzième siècle, le zèle pour la gloire du grand homme a paru se ralentir : il y a eu plus de cent commentaires de l'Iliade ou de l'Odyssée; mais aucun homme de goût n'a tenté d'en rendre les exemplaires classiques. Enfin l'imprimerie est venue; elle a ajouté un nouveau ressort à l'esprit humain; et peu à peu, à force de comparer les manuscrits entre eux, de les éclairer par une critique saine, d'opérer avec goût dans le choix des variantes, tout ce qui, par la rouille des siècles, restait d'impur dans le livre d'or, a disparu.

La première édition d'Homère, depuis l'avénement de l'imprimerie, édition toute grecque, et qui est en même temps une des plus magnifiques et des plus rares, est

celle de Démétrius Chalcondyle d'Athènes et de Démétrius de Crète. Elle parut à Florence le 9 décembre 1488, en un volume in-folio : elle avait été conférée avec les commentaires d'Eustathe. On y a joint les deux vies du grand homme attribuées à Plutarque et à Hérodote.

Ce ne fut que plus d'un demi-siècle après que parurent en grec les œuvres d'Homère avec les commentaires entiers d'Eustathe, sous ce titre : *Homeri Ilias et Odyssea, græcè, cum commentariis græcis Eustathii, archiepiscopi Tessalonicensis, Romæ, apud Bladum et Giuntam*, 1542 et 1550, 4 vol. in-folio. Cette édition, la seule complète du commentaire d'Eustathe, a été regardée long-temps par les hommes instruits comme un chef-d'œuvre de saine critique et de bonne littérature, jusqu'à ce que l'érudition découvrît dans des manuscrits précieux les fautes sans nombre du texte, et que le goût fît remarquer la stérile abondance du commentaire.

Ce fut six ans après l'Homère de Rome, si prolixement commenté par l'archevêque de Thessalonique, que parut à Leyde la

première édition estimée du prince des poëtes, avec une version latine. L'éditeur y joignit les scolies très-concises de Didyme, avec une traduction, aussi dans la langue du siècle d'Auguste : le tout ne formait que deux volumes in-4.°, et l'édition fut accueillie des savans et des simples littérateurs.

Josué Barnès, en 1711, reproduisit l'Homère grec et latin de Didyme, à Cambridge, avec ses propres commentaires, sous ce titre : *Homeri Ilias et Odyssea, græco-latina, cum scholiis Didymi, necnon notis perpetuis Josuæ Barnès*, 2 vol. in-4.° Barnès a peu ajouté à la gloire d'Homère; il eût été à souhaiter qu'au lieu de déprimer Eustathe, il en eût donné la quintescence dans ses commentaires.

C'est au milieu du dix-huitième siècle que fut publiée l'Homère de Clarke, qu'on trouve dans toutes les grandes bibliothèques. L'ouvrage a pour titre : *Homeri Ilias et Odyssea, cum opusculis græco-latinis, ex editione et cum notis Samuelis Clarke*; Londres, 1734, in-4.°, 4 petits volumes. Il y a un grand travail dans cet Homère : ce-

pendant Wolff, qui s'y connaissait encore plus, accuse, dans ses *Prolégomènes*, l'éditeur anglais d'avoir hasardé des corrections téméraires dans le texte du grand homme.

Je ne dois citer dans ce catalogue que les éditions d'Homère qui ont fait époque, et je me hâte d'arriver à celles qui, depuis un demi-siècle, ont honoré les Académies et les presses de France et d'Allemagne.

Un des savans les plus recommandables de la Saxe, Ernesti, a donné à Leipsick, entre 1759 et 1764, en 5 volumes in-8.°, une édition qu'on a tenté de rendre classique dans quelques Universités de l'Allemagne.

Le célèbre Heyne, doyen des hommes de lettres de Gottingue, a ajouté une ample moisson de gloire aux recherches savantes d'Ernesti; il avait pris pour base du monument qu'il élevait à la mémoire d'Homère, le manuscrit antique divisé par Aristarque. Son ouvrage, chargé de prolégomènes, de notes grammaticales et littéraires, de mélanges faits pour piquer la curiosité, s'élève à 8 vol. in-8.°, assez chargés pour répondre à autant de volumes in-4.° des mémoires de

nos Académies. On est surpris, en parcourant cet Homère de Heyne, que deux poëmes épiques aient pu, après vingt-sept siècles, se grossir au point de former une espèce d'Encyclopédie.

J'arrive à une des éditions d'Homère qui a fait le plus de bruit dans le monde savant, à celle du premier helléniste français, du laborieux Villoison.

Ce savant célèbre, envoyé à Venise par son gouvernement pour y recueillir des monumens d'une haute littérature, trouva dans la bibliothèque de Saint-Marc un manuscrit unique du dixième siècle, renfermant une Iliade toute grecque, avec les leçons de soixante des plus fameux critiques de l'antiquité, tels qu'Aristarque et Zénodote. Le possesseur de ce riche trésor y avait joint les variantes des anciennes éditions perdues, et données dans les villes de Chio, de Sinope et d'Argos. Il semblait que ce manuscrit eût été fait d'après la fameuse bibliothèque des Ptolémées, brûlée par l'ordre d'Omar. Villoison, dévoré de l'amour du bien public, resta deux ans à Venise pour copier de sa main ce manus-

crit d'un prix inestimable, et le fit imprimer en un volume in-folio, tout grec. C'est, comme on l'a dit, l'Homère *variorum* de toute l'antiquité, et surtout de la belle école d'Alexandrie. Observons que Porphyre a beaucoup servi à cette édition, ainsi que le sophiste Apollonius, dont le laborieux helléniste a fait imprimer le lexique à part en deux volumes in-4.°

Wolff, le trop célèbre ennemi d'Homère, avait, avant Villoison, cherché à donner une édition infiniment précieuse de ce qu'il appelait les fragmens des Rapsodes et des Homérides : il avait consulté toutes les éditions recommandables, depuis la première de Chalcondyle jusqu'à celle d'Ernesti ; il avait surtout tiré un grand parti d'un manuscrit de la bibliothèque de Leyde avec des scolies, dont l'analyse nous a été donnée dans le *Fulvius Ursinus* du célèbre Valkenaër.

Wolff, qui voulait avoir un texte unique du prince des poëtes, dont il niait l'existence, avait puisé dans tous les écrivains de la Grèce et de Rome, dans tous les lexiques et les polygraphes, pour les mettre

à contribution; il avait recueilli surtout le petit nombre de vers qu'on lit dans Plutarque, dans Platon et dans Aristote, et qu'on ne rencontre dans aucune édition d'Homère : et son Iliade, ainsi réduite à son intégrité primitive, parut en 1794, en deux volumes in-8.°, avec ses trop fameux Prolégomènes. C'était la plus belle édition qu'on pût citer par rapport à la fidélité du texte, jusqu'à la découverte du manuscrit de Venise par le savant Villoison.

Lorsque le travail de l'helléniste français tomba dans ses mains, il eut le courage d'avouer que son propre ouvrage était imparfait : alors il le rejeta dans le creuset pour en tirer un or sans amalgame. Sa constance eut le succès qu'il devait en attendre. Nous possédons maintenant l'édition de 1804, la première sans contredit de l'Iliade; le texte est pur, sans traduction et sans notes. L'éditeur a placé entre des parenthèses les vers dont il soupçonne l'authenticité; il en restitue un grand nombre, infiniment précieux, entre autres les quatre du chant VIII que Platon a cités dans le second dialogue d'*Alcibiade*. On a publié

dans les papiers publics, et surtout dans le journal d'Iéna, que cette édition était d'un tel fini typographique, qu'il ne s'y trouvait pas une seule faute d'impression, même dans les accens. Nos géomètres n'ont pas été si heureux dans les éditions les plus précieuses de leurs logarithmes.

J'AVAIS rassemblé avec soin d'autres *Mélanges* sur Homère, et en particulier des *Recherches sur la double renommée d'Hélène*, l'héroïne principale de la guerre de Troie; un *examen des paradoxes de Dion Chrisostôme*, qui s'est permis de dire, sur les ruines même d'Ilion, qu'Homère en avait imposé aux siècles; et une critique approfondie du fameux paradoxe de Wolff, qu'Homère et les Grecs ses contemporains ne savaient pas écrire : dissertation où j'avais tenté de m'associer à la gloire du célèbre auteur des *Recherches critiques sur les historiens d'Alexandre*. Mais j'ai observé qu'il y aurait peu de proportion entre mon texte primitif et les Mélanges, que le

portrait de mon héros disparaîtrait dans la grandeur du cadre, et j'ai renvoyé ce que, dans le beau siècle d'Auguste, on appelait des *ornemens ambitieux*, à un autre temps, et surtout à une composition plus appropriée à ce genre d'ouvrage.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

PRÉFACE. Pages j

PRÉLIMIMAIRES. 1

De l'existence d'Homère réduite en problème. — Paradoxe du docteur Bryant et du célèbre Wolff, 11

De la patrie d'Homère, et de l'époque où il a fleuri, 43

Des vies d'Homère qui nous restent de l'antiquité, 57

Analyse de la vie d'Homère attribuée à Hérodote, 64

Des voyages d'Homère, 86

Idée nouvelle sur la mendicité, au temps d'Homère, 95

Histoire critique des ouvrages d'Homère.—Du paradoxe qu'il n'est pas l'auteur de ses ouvrages, 105

Des recueils antiques des œuvres d'Homère, 122

Idées générales sur les deux grands poëmes d'Homère, 130

De la variété de connaissances que suppose la création de l'Epopée, 139

Théogonie d'Homère, 150

Du grand caractère des héros d'Homère. — De sa poésie de style, 158

Tableau analytique de l'Iliade, 165

De l'Odyssée, 199

Opuscules d'Homère, 225

A Homère, 234

NOTES D'ÉRUDITION, 241

Sur la patrie d'Homère, ibid.

Epoque du temps où Homère a fleuri, d'après la chronologie des Marbres de Paros, 248

Du nombre de vers qui nous restent des ouvrages d'Homère, 253

MÉLANGES SUR HOMÈRE, 257

Des matériaux nécessaires pour élever un monument quelconque à la gloire d'Homère, ibid.

Des voyages qui peuvent servir à faire connaître la personne d'Homère et ses ouvrages, 268

Des éditions les plus précieuses d'Homère, depuis celle de Chalcondyle jusqu'à la dernière de Wolff, 292

FIN DE LA TABLE.

ORPHÉE.

ORPHÉE.

MÉMOIRE ACADÉMIQUE

SUR

LA VIE DE CE SAGE,

ET

LES ÉCRITS QUE L'ANTIQUITÉ LUI ATTRIBUE;

PAR M. DE SALES,

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE.

1808.

PRÉLIMINAIRES *.

Peu d'hommes, dans les âges primitifs, ont eu plus de droits, soit à la reconnaissance des peuples, soit à cette douce illusion de l'amour-propre qu'on nomme la célébrité, que le beau génie qui va occuper mes crayons. Il civilisa des peuples sauvages, et leur donna des mœurs et des lois; il écrivait, presque sans modèle, sur la plupart des matières qui sont du ressort de l'entendement humain : ajoutons qu'il était à la fois hiérophante des mystères

* Il y a dans cet ouvrage, lu à l'Institut deux ans avant l'Histoire d'Homère, un dénombrement de quelques autorités communes aux deux personnages. Comme il ne s'agit que d'un petit nombre de lignes, je n'ai pas cru devoir les refondre, et encore moins les supprimer.

et médecin, c'est-à-dire qu'il éclairait et guérissait tour-à-tour l'homme qui lui devait de n'être plus barbare; on aurait dit que, grâces aux végétaux bienfaisans dont il se faisait le dispensateur, et à la religion tutélaire dont il était l'apôtre, il se plaçait entre la nature et la providence.

Mais, par une bizarrerie inexplicable à une philosophie vulgaire, l'antiquité a plus cité Orphée qu'elle ne l'a fait connaître. La Grèce, pleine de son nom, a laissé entourer de nuages sa vie et ses écrits. On serait tenté de le comparer au dieu inconnu d'Athènes, et de ne croire à son existence que par son apothéose.

Différentes causes ont contribué à cette union bizarre de la célébrité et de l'oubli.

Orphée, suivant les tables d'approxi-

mation de la moins conjecturale des chronologiès, qui placent l'expédition des Argonautes grecs, dont ce sage fut un des héros, à l'an 304 de la chronique des Marbres de Paros, c'est-à-dire 1278 ans avant notre ère vulgaire, ou 3078 avant l'ouverture de notre dix-neuvième siècle, dut naître il y a environ trois mille cent ans. Or, si on en excepte le Pentateuque, quel est le monument authentique qui remonte à cette époque? Le fil encyplopédique qui lie les connaissances humaines, se casse à chaque instant dans ces premières origines, et peut-être vaut-il mieux en accuser les révolutions physiques du globe que la jeunesse du genre humain.

Hérodote, le père de l'histoire grecque, avait, s'il en faut croire Olympiodore, cité dans Photius*, écrit une vie

* *Biblioth.* cod. 80.

d'Orphée, qui déjà n'existait plus sur la fin du siècle d'Alexandre.

Nous ne voyons point dans la liste des ouvrages de Plutarque, que le temps a anéantis, que cet écrivain célèbre, qui a tracé des portraits si ressemblans des législateurs de l'antiquité, de ses héros et de ses sages, se soit occupé d'Orphée, pour le mettre en parallèle avec d'autres grands hommes.

Diogène Laërce lui-même, qui a froidement compilé, sous les Antonins, tout ce que ses contemporains savaient et ne savaient pas sur les philosophes les plus illustres des premiers âges, a oublié de placer Orphée, un de leurs patriarches, dans la galerie des quatre-vingt-quatre tableaux qu'il nous a laissés : seulement il consacre au portrait de ce beau génie une douzaine de lignes dans sa préface ; et c'est pour calomnier sa mémoire et

accréditer le conte vulgaire, qu'il fut foudroyé.

Il faut traverser le moyen âge tout entier, pour arriver à quelques notions conjecturales sur le législateur de la Thrace. Il existait de temps immémorial à Turin, dans le Musée des rois de Sardaigne, un marbre infiniment précieux, représentant Orphée déchiré par les Bacchantes. Ce marbre est d'un fini de sculpture qui rappelle le bel âge de Périclès.* On y voit quatre de ces furies arrachant les membres du sage qui n'est plus. La scène se passe non loin de l'Hèbre, sur le rivage duquel la lyre du poëte est abandonnée. Orphée, quoique plus que septuagénaire à l'époque de sa mort, y est

---

* (Cette aventure) dit l'éditeur, *hoc saxo luculenter expressam, qui Græcam antiquitatem primis labris attigerit facile agnoscit.*

peint sous les formes arrondies de l'adolescence. Ce contre-sens était peut-être dans les principes de l'art chez les Grecs: on ne croyait pas, parmi les contemporains de Praxitèle et de Phidias, que le ciseau dût s'exercer sur des squelettes; il n'y avait pour eux qu'une belle nature, celle de la Vénus Anadyomène et de l'Apollon. De nos jours, nos artistes ont été plus vrais; Pigal a fait un Voltaire à quatre-vingts ans, effrayant de ressemblance : mais si l'histoire y a gagné, je crains que l'art n'y ait perdu.

Ce n'est qu'en 1743 que l'Europe a connu le marbre de Turin : * mais les mémoires qui en renferment la gravure, ne se bornent pas à offrir aux yeux une fri-

* *Marmora Taurinensia.* — Augustæ Taurinorum, in-4°, ex typographia regia. — Le marbre d'Orphée se trouve au tome premier.

vole estampe; on voit à la suite, l'édition d'un manuscrit grec (recueilli à Milan par Constantin Lascaris, homme de lettres célèbre, de la famille des empereurs d'Orient) qui a pour titre : *Prolégomènes sur Orphée*. Cet opuscule grec, accompagné d'une version latine, est d'autant plus curieux, qu'il paraît avoir été fait d'après des écrivains de l'antiquité, que nous n'avons plus. Lascaris, sorti de Constantinople au milieu du quinzième siècle, trouva ces Prolégomènes dans un état de détérioration qui lui fit désespérer longtemps de régénérer l'ouvrage. Il fait entendre qu'ils servirent originairement de préface au poëme des Argonautes. Quoi qu'il en soit de cette conjecture, l'opuscule nous guidera plus d'une fois dans le cours de cette histoire.

A mesure que nous descendons vers le siècle de Louis XIV, les nuages s'é-

paississent, soit parce qu'il y a moins de monumens intermédiaires entre nous et l'âge d'Orphée, soit parce que l'érudition du temps s'occupait plus à citer fidèlement des autorités contradictoires, qu'à faire jaillir des contradictions mêmes des écrivains, des traits de lumière qui menassent à la vérité.

J'ai feuilleté, avec le zèle d'un Scaliger ou d'un Casaubon, le *Thesaurus antiquitatum*, en quatre-vingt-cinq volumes in-fol. de Grœvius et de Gronovius : et quoique ce soit un vrai trésor pour les amateurs de recherches, à une médaille près, je n'y ai pas trouvé une seule petite pièce d'airain frappée au coin d'Orphée, un seul monument qui portât l'empreinte de ce grand homme.

Dans la crainte de m'égarer plus long-temps dans un dédale de vaines conjectures, j'ai eu recours au savant

Fabricius, qui passe pour avoir défriché avec le plus de succès les landes bibliographiques des premiers âges. Sa *Bibliothèque grecque* offre, en effet, sur Orphée, une notice plus longue que les ouvrages mêmes dont elle présente l'analyse : toutes les sources y sont indiquées avec le scrupule religieux d'un commentateur du Vedam ou du Coran. Il n'y a point de distique dans Athénée, point d'hémistiche dans l'Anthologie, ayant un rapport direct ou indirect avec l'époux d'Euridice, qui n'y trouve sa place : malheureusement la critique, sans laquelle les faits ne sont que des contes de féerie, est nulle. On voit que Fabricius sait rassembler, de toutes les parties du monde, des pierres bien ou mal taillées, pour en former des assises, mais qu'il n'a point le génie de l'architecte pour en construire un grand édifice.

Ce défaut d'ordonnance dans la Bibliothèque grecque était senti par tous les gens de goût en France, en Angleterre et en Allemagne ; et on en demandait de toute part la réforme : elle a été commencée en effet dans la quatrième édition, donnée en 1790 par les soins de Harles.* Il a ajouté quelques notes tirées de la littérature moderne, quelques supplémens qui auraient plus de prix si les citations étaient toujours exactes : mais le chaos ancien est le même. En général, l'éditeur trop circonspect n'a fait dans ces landes que de petits sentiers tortueux, au lieu d'y tracer de grandes routes ; il marche toujours avec Fabricius, et ne le devance jamais : l'Orphée, surtout, qui demandait à être placé sur

* Fabricii *Bibliotheca græca*, editio quarta, curante Harles, Hamburg. Ernest Bohn, 1790, in-4°. Il n'en a paru jusqu'ici que dix volumes.

le devant de la scène reste dans l'ombre, au fond de la perspective.

Cette critique sage et lumineuse, que j'avais cherchée vainement dans la *Bibliothèque* de Fabricius, devait naturellement se rencontrer dans le plus beau monument de littérature des âges modernes, dans les Mémoires de l'Académie des belles-lettres. Malheureusement ce beau sujet ne s'est point rencontré sous la plume des hommes célèbres à qui on doit ce grand ouvrage, et dont le génie aurait rendu mon travail inutile; dans les quarante-six volumes de la collection in-4.°, je ne vois que deux mémoires où cette matière soit effleurée: l'un de l'illustre Fréret, où, à propos de *Recherches sur le culte de Bacchus parmi les Grecs*,* on insinue, d'après

* *Mém. de l'Acad. des inscript.* tom. XXIII.

un opuscule perdu d'Aristote, qu'Orphée n'est probablement qu'un être de raison; l'autre, plus direct, traite de la *vie Orphique.* * On y expose presque sans critique les traditions vulgaires des savans sur le législateur de la Thrace : la dissertation est de l'abbé Fraguier et ne contient que six pages.

Privé de guides dans une matière d'autant plus délicate qu'elle prêtait d'avantage aux conjectures, j'ai eu recours aux meilleures éditions des œuvres attribuées à Orphée; convaincu que la lumière, trop disséminée dans les livres étrangers à mon sujet, se trouverait réunie dans les préfaces des écrits qui occupaient ma plume, ou dans leurs prolégomènes.

L'édition *Princeps* d'Orphée, imprimée

* *Acad. des inscript.* tom. V, pag. 117.

à Florence, en 1500, quoique la base de celle des Aldes, qui parut dix-sept ans après, ayant été faite sur un manuscrit souvent incorrect et quelquefois infidèle, fourmille de fautes, suivant le jugement du célèbre Henri Estienne, qui donna, en 1566, la première édition vraiment pure des trois ouvrages qui portent le nom d'Orphée; c'est-à-dire des *Hymnes*, du long fragment *sur les Pierres*, et de l'espèce de poëme épique des *Argonautes* *.

---

* L'édition *Princeps* est in-4°, et purement grecque, ainsi que celles des Aldes et de Henri Estienne; elle porte pour titre, *Orphei Argonautica et Hymni.* Le Traité *de Lapidibus* ne s'y trouve pas : l'éditeur a mis à la place, des hymnes attribuées au philosophe Proclus.

Le premier écrivain qui donna une version latine d'Orphée, est un italien assez peu connu, nommé Cribello. Elle est en prose mesurée, que l'auteur

En 1689, un professeur de Nuremberg, nommé Eschenbach, jeune et plein d'enthousiasme pour un nom aussi célèbre que celui d'Orphée, publia à Utrecht une petite édition in-12 des trois ouvrages qu'on donne à l'antique législateur de la Thrace, avec une version latine, presque littérale, des remarques grammaticales et historiques, en petit nombre, et les notes de Henri

---

appelle des vers : son format est in-folio, et porte la date de 1519.

Trente-six ans après Cribello, Perdrier, savant de Paris, non moins inconnu dans les lettres, donna une seconde traduction, qu'il eut le bon esprit de faire en prose. Elle porte pour titre, *Orphei opera, per Renatum Perdrierium Parisiensem, ex officinâ Operini*; Basileæ, 1555. Elle est du format in-8.° Ces deux versions, de Perdrier et de Cribello, faites sans littérature grecque, et surtout sans goût, ne sont connues aujourd'hui que des bibliographes.

Estienne et de Joseph Scaliger.* Critiqué par le savant Leclerc** avec une sévérité qui annonçait une plume rivale plutôt qu'une plume amie du bon goût, il ne se découragea point, et fit paraître en 1611, sous le nom d'*Epigène*, un autre monument en l'honneur du grand homme dont il semblait avoir épousé la gloire.***

Cet *Epigène*, que son auteur fut dix ans à composer, offre quelques détails précieux sur les nombreux ouvrages d'Orphée, dont il nous reste quelques

---

* *Orphei Argonautica, Hymni, et de Lepidibus, curante Andreâ Christiano Eschenbachio*, etc. Trajecti ad Rhenum, apud Guilielmum Vande Water, 1689.

** *Bibliothèque universelle*, tom. XV.

*** *Andr. Christian. Eschenbach Epigenes de poesi Orphicâ, in priscas Orphicorum carminum memorias liber commentarius.* Noribergæ, 1611, in-4°. Cet ouvrage précieux pour le temps est très-rare, même en Allemagne.

fragmens, ainsi que sur ceux que le laps des siècles a totalement anéantis ; et en particulier, sur l'*Oronismoi*, qui traite des symboles des mystères, sur le *Kraterès* ou l'ame du monde, et sur la *Théogonie*. Je ne me dissimule pas que le dissertateur n'est ni un Henry Estienne en hellénisme, ni un Fréret en critique. Il veut étaler son érudition plutôt qu'instruire ses lecteurs ; il cite toutes les doctrines philosophiques, à propos d'Orphée, plutôt qu'il n'analyse celle de cet homme célèbre ; et on est toujours sûr, quand il consacre dix pages à l'examen d'un fragment, que son opinion sur le fragment même ne se trouve que dans les dernières lignes. Malgré ce tribut qu'il paie au mauvais goût de son temps, il y a dans son livre beaucoup de recherches et quelques traits de lumières ; ce qui lui donne des droits, non-seulement aux

regards du dix-neuvième siècle, mais encore à sa reconnaissance.

Malgré l'*Epigène*, Orphée ne put faire secte en Europe comme Aristote : sa gloire même semblait se traîner lentement, grâce au silence de ses admirateurs, lorsqu'une nouvelle édition, publiée en 1764, à Leipsick, par les soins du savant Gesner, réveilla l'enthousiasme endormi, et donna à l'homme de lettres qui n'arbore aucun drapeau, les moyens d'apprécier un bienfaiteur des hommes, que depuis près de deux mille ans, on ne semblait louer ou critiquer que sur parole.

Cette édition a pour titre *Orpheos Apanta**, et quoique ce soit un simple

* Le second titre est : *Orphei Argonautica, Hymni, libellus de Lapidibus et Fragmenta, cum notis H. Stephani et Andr. Christ. Eschenbachii: textum ad eodd. Mss. et editiones veteres recen-*

in-8.° de 626 pages, on y trouve, non-seulement Orphée, tel qu'il nous reste, tout entier, mais encore un travail sur cet écrivain, que deux siècles auparavant plusieurs volumes in-folio auraient à peine pu contenir.

Mathias Gesner, dont le nom rappelle plus d'un service rendu, soit à la poésie allemande, soit à l'histoire naturelle, soit à l'art numismatique, avait semblé faire dépendre sa renommée de cet ouvrage; il y travailla un grand nombre d'années avec un zèle infatigable, et mourut avant qu'il fût terminé. Ce fut son ami Hamberger qui le publia à Leipsick, il y a quarante-quatre ans; et quand celui-ci l'appella dans sa pré-

---

suit, notas suas et indicem græcum adjecit, Jo. Mathias Gesnerus, curante Hambergero. Lipsiæ, Sumptibus Fritsch, 1764.

face un homme immortel, il ne fondait que sur ce titre son immortalité.

Gesner, outre les manuscrits allemands, hollandais et français qu'il avait collationnés, avait travaillé sur deux autres infiniment précieux, celui de Vossius, que possède la bibliothèque de Leyde, et celui que le savant anglais Askew avait apporté de Grèce dans sa patrie: ainsi son texte ne pouvait être plus pur, et c'était un grand service rendu aux lettres, quand il s'agissait d'un ouvrage dont les altérations et les interpellations faisaient soupçonner l'authenticité.

L'édition est précédée de *Prolégomènes* lus en 1759 à l'Académie de Gottingue, et qui sont d'autant plus substantiels que l'auteur a renfermé beaucoup de choses en dix pages.

Le poëme des *Argonautes* vient ensuite; le texte grec s'y trouve en regard

avec une traduction latine, assez élégante quoique littérale, et des notes critiques et grammaticales qui forment à elles seules la moitié des pages. Tout est de Gesner, à l'exception du texte grec : encore ce texte a si peu de rapport avec l'édition *princeps*, qu'on pourrait l'appeler aussi son ouvrage.

Les *Hymnes* suivent le poëme épique; le travail de Gesner est le même, à l'exception de la traduction en vers latins, qui est du fils du fameux Jules-César Scaliger. Ces hymnes sont au nombre de vingt-six, et ne forment qu'une très-petite partie de l'héritage de gloire du législateur de la Thrace.

On lit ensuite le petit ouvrage versifié *sur les Pierres*, dont le savant éditeur a retouché la version latine et qu'il a accompagné de notes d'une haute érudition. Quant aux fragmens d'Orphée,

ou sur Orphée, que Henry Estienne avait tirés des anciens, et qui sont au nombre de cinquante, Gesner se contente de les donner dans la langue originale.

Ce grand travail est terminé, non-seulement par un index très-bien fait, de plus de cent pages, sur la collation des manuscrits d'Orphée; mais encore par une dissertation latine, d'une sage critique, sur les navigations des Phéniciens au-delà des colonnes d'Hercule.

Ainsi, quelques textes épars dans les écrivains de l'antiquité et du moyen âge, une faible notice de Fabricius, six pages des Mémoires d'une Académie, l'*Epigène* d'Eschenbach, et l'*Orpheos Apanta* de Gesner; voilà, en dernière analyse, tous les matériaux vraiment élémentaires sur Orphée : voilà, si j'ose le dire, l'inique foyer où vont aboutir tant de rayons de gloire, disséminés dans

trente siècles et parmi cent nations diverses de l'Asie et de l'Europe, sur l'instituteur d'une des religions sociales dont la raison humaine s'honore davantage. La précision m'est donc impérieusement commandée par la nature de mon travail; et si je suis entraîné par hasard à abuser de mon sujet, du moins je n'abuserai pas de l'indulgence de mes lecteurs.

ORPHÉE.

Avant de me faire l'historien d'Orphée, je me vois condamné, sous peine de renouveler l'anecdote de la dent d'or de Fontenelle, à rechercher si mon héros a existé. Ce doute paraîtra très-étrange, lorsque tant de siècles amoncelés sur sa tombe se sont réunis pour la couvrir de quelques rayons de gloire; mais il semble accrédité par deux écrivains du plus grand nom parmi les anciens, et ce serait manquer aux premières lois de la critique, que de dédaigner l'examen d'un pareil paradoxe.

C'est Aristote et Cicéron, que les savans soupçonnent d'avoir tenté d'avoir raison contre l'antiquité entière : voici le texte du dernier, tiré du Traité *de Naturâ deorum*. Si ce texte n'est pas exact, il entraîne dans sa

chute le suffrage de l'instituteur d'Alexandre. « Aristote affirme qu'Orphée n'a jamais » existé, et les vers qu'on a publiés sous son » nom sont, à ce qu'on prétend, d'un nom- » mé Cercops, disciple de Pythagore : *Or- » pheum poetam docet Aristoteles nunquam » fuisse, et hoc Orphicum carmen Pytha- » gorei ferunt cujusdam fuisse Cercopis.* »* Ces trois lignes ont suffi pour préparer une espèce de guerre littéraire de deux cents ans, qui dure encore, et qui ne finira pas encore de long-temps : car si, dans les luttes de l'ancienne chevalerie, la mort ou la simple blessure d'un des athlètes les terminait ; dans les guerres de plume, il y a des germes de combat tant qu'il existe de l'encre et du papier.

Vossius, un des ennemis les plus déterminés d'Orphée, comme un des plus dangereux par l'universalité de ses connaissances, partit de ces trois lignes de Cicéron pour

* Lib. I, cap. 38.

rayer du livre de vie, non-seulement ce poëte célèbre, mais encore Musée et Linus. Son paradoxe se lit dans son Traité *de Artis poeticæ natura.* « Il y a, dit-il, un triumvirat » de poëtes grecs, composé d'Orphée, de » Musée et de Linus, qui n'a jamais existé. » Les noms mêmes qu'on donne à ces per- » sonnages imaginaires, ne désignent que des » expressions grammaticales tirées de la lan- » gue antique des Phéniciens, dont Cadmus » fit usage, et de temps en temps la posté- » rité de ce fondateur de Thèbes : *Triumviros* » *istos poeseos, Orphea, Museum, Linum* » *non fuisse, sed esse nomina ab antiquâ* » *Phenicum linguâ, quâ usi Cadmus et ali-* » *quandiù posteri.* » *

Linus et Musée ont appelé avec succès de la sentence de Vossius, qui seul les reléguait parmi les ombres. Quant à Orphée, dont l'ennemi semblait se cacher derrière les noms vénérables de Cicéron et d'Ari-

* *De Artis poeticæ naturâ*, cap. 13.

tote, il a eu un peu plus de peine à se relever d'un pareil anathème.

Le trait de Vossius était d'autant plus dangereux, à une époque où les livres des savans semblaient des polyglotes, qu'il fit venir les langues orientales à l'appui de son système. Il prétendit que le nom fantastique du législateur de la Thrace dérivait évidemment de l'arabe *Arifa*, qui signifie *scire*; d'où est venu en droite ligne *Arif*, et par corruption Orphée, qui, au fond, ne signifie que le savant par excellence.

Il eût été dans la logique naturelle, de répondre à Vossius que, puisqu'il existait un *Arif* qui représentait le savant par excellence, il était tout simple de l'appliquer à Orphée, dont la science profonde semblait avoir passé en proverbe chez les anciens; mais alors on ne répondait pas à un savant qui, comme Vossius, Bochart ou Rudbeck, accablait ses adversaires sous le poids des citations grammaticales. Dans les âges d'érudition qui précèdent les siècles de goût, il

est rare que des textes arabes ou chaldéens ne l'emportent pas sur le meilleur syllogisme.

Huet, le savant évêque d'Avranches, partit du paradoxe primitif de Vossius, pour en imaginer un autre dans une branche collatérale. Il prit à son prédécesseur l'idée qu'Orphée était un héros imaginaire; mais il prétendit que le portrait de l'*Arif* des Arabes avait été calqué sur celui de Moïse:* d'où il s'ensuivait que le poëme des Pierres, les Hymnes sur les Aromates, et le voyage des Argonautes, pouvaient avoir pour type le sublime ouvrage du Pentateuque.

Il me semble que, pour battre en ruine Huet, qui s'appuie sur Vossius, lequel, de son côté, a pour garans Cicéron et Aristote, il suffirait peut-être de faire pressentir que le fameux texte cité du livre philosophique de la *Nature des Dieux*, n'a qu'une bien faible autorité, surtout quand il s'agit d'une opi-

* *Demonstrat. evangelic.* Propos. 4, cap. 8.

nion des premiers âges, qui semble avoir envahi la monarchie universelle.

Cicéron, comme nous l'avons vu, cite pour son garant Aristote : *Orpheum docet Aristoteles nunquam fuisse.* Or, d'après l'affirmation de l'orateur de Rome, on n'a pas manqué de compulser l'Aristote tout grec de l'édition *Princeps*, l'Aristote arabe d'Averroës, et l'Aristote grec et latin de notre imprimerie royale, pour s'assurer de l'existence du passage hétérodoxe. Toutes les recherches les plus minutieuses ont été inutiles; et les commentateurs, pour qui tout est sacré dans les OEuvres de l'écrivain sur lequel ils travaillent, en ont conclu que Cicéron n'avait point cité Aristote à faux, mais que probablement le blasphème de l'instituteur d'Alexandre sur Orphée se rencontrait dans un de ses ouvrages que nous avons perdus : ce qu'un homme de sens peut se permettre de ne pas croire, mais qu'il n'aura pas l'audace de réfuter.

Le savant Eschenbach, qui publiait son

Epigène il y a environ deux cents ans, alla plus loin que de jeter des soupçons sur la garantie d'Aristote; il fit pressentir que le texte de Cicéron même pouvait être faux, ou du moins interpollé : *Si tamen*, dit-il, *Cicero non falsus fuit aut lectio genuina est.** Mais Eschenbach a commenté Orphée: on peut lui croire un intérêt particulier à défendre son idole, et je ne veux tirer aucun parti de son induction. Je vais supposer que le texte du Traité de la *Nature des Dieux* n'a subi aucune altération, et combattre ainsi mon éloquent adversaire en lui laissant tous ses avantages.

Qu'est-ce que le fameux Traité *de Naturâ Deorum*, si ce n'est une espèce de roman philosophique, destiné à mettre en scène l'académicien, le stoïcien et l'épicurien, à les faire raisonner et déraisonner sur la théologie naturelle; à les combattre par eux-mêmes, et à tenter de substituer le doute

---

* Epigenes, *de poesi Orphicâ*, *in præmio*.

méthodique à la croyance universelle, sur l'existence de l'ordonnateur des mondes?

L'abbé d'Olivet ne croyait qu'aux livres saints et à Cicéron : cependant cet enthousiaste de l'orateur de Rome appelle lui-même le *de Naturâ Deorum* qu'il traduisait, le *Roman théologique* de l'antiquité.* Or un roman écrit par le plus beau génie n'est pas un guide bien sûr, quand il s'agit d'établir les vérités sévères de l'histoire.

Ajoutons que la seule idée d'avoir donné une forme dramatique à un ouvrage, où l'on se permet d'abattre de son piédestal une des grandes statues de l'antiquité, lui ôte une partie de ses titres à la croyance des amis austères de la vérité. Des dialogues, fussent-ils de Platon, n'ont pas en ce genre l'autorité d'un Thucydide, et une comédie de Térence ne fait pas foi comme un paragraphe de Tacite ou de Tite-Live.

---

* Préface du *Traité de la Nature des Dieux*, pag. 10.

Ce qui ajoute encore à mon doute raisonné sur ce fameux texte de Cicéron, c'est que ce n'est pas ce beau génie lui-même qui parle ; c'est un certain pontife Caïus Aurelius Cotta, qui, en qualité d'académicien, se joue à chaque instant des hommes et des choses, blasphème les dieux dont il est le ministre, et attaque tour à tour la providence sublime de Zénon et le fantôme divinisé des intermondes d'Epicure.

Voulez-vous asseoir une opinion fixe sur l'autorité de ce Cotta : voyez ce que Cicéron lui-même dit, au commencement de son ouvrage, du discrédit où était tombée de son temps la secte académique, à cause de ses opinions fluctuantes, et de l'incertitude, désespérante pour les bons esprits, qu'elle substituait à l'évidence mathématique des premières causes. « On prétend, dit-il, que » je me charge de relever un parti tombé : » mais les opinions des hommes ne meurent » point avec eux ; seulement elles perdent

» quelquefois à n'avoir personne d'un cer-
» tain mérite qui les fasse valoir.» *

Ensuite l'orateur célèbre expose les principes de la secte académique; et quoiqu'il ne les offre pas tout-à-fait dans leur nudité, il en dit assez pour jeter un vernis de défaveur sur les assertions de ces philosophes. « Le sentiment de l'Académie, dit-il, n'est pas » qu'il n'y a rien de vrai; nous disons seu-
» lement avec elle que le faux est mêlé par-
» tout de telle façon avec le vrai, et lui
» ressemble si fort, qu'il n'y a point de
» marque certaine pour les distinguer sûre-
» ment. Nous ajoutons qu'il y a beaucoup
» de choses probables, et qu'au défaut de
» l'évidence une probabilité doit être la
» règle du sage.» **

---

* *Nec vero desertarum relictarumque rerum patrocinium suscepimus; non enim hominum interitu sententiæ quoque occidunt, sed lucem auctoris fortasse desiderant.* De Natur. deor. *lib. I.*

** *Non sumus hi quibus nihil verum esse vi-*

Or Cotta, à qui il échappe de nier une existence qui l'importune, celle d'un sage, qui croyait en Dieu, est le plus inconséquent et le plus contradictoire des philosophes de la secte académique. Placé en scène avec le stoïcien Balbus et l'épicurien Velleius, il ne fait servir sa dialectique qu'à les embarrasser dans les piéges qu'il leur tend. Il n'y a aucun de leurs principes générateurs qu'il ne couvre d'un rideau: c'est véritablement le Jupiter *entasse-nuages* d'Homère; il est dans le chaos, et voudrait y ramener l'univers.

Ajoutons que ce Cotta est souvent en contradiction avec lui-même. Par exemple, il dit dans un texte de l'ouvrage cité, que

---

deatur, sed ii qui omnibus veris falsa quædam adjuncta esse dicamus, tantâ similitudine ut in iis nulla insit causa judicandi et assentiendi nota; ex quo existit et illud, multa esse probabilia, quæ quamquam non perciperentur, tamen quia visum haberent quemdam insignem et illustrem, his sapientis vita regeretur. Voyez *de Natur. Deor.* lib. I.

l'opinion d'Epicure est qu'il y a des dieux, et quelques pages après qu'il n'y en a point. Je ne doute pas qu'après avoir avancé dans un premier dialogue qu'Orphée n'existait pas, il n'eût été dans un cinquième, si Cicéron l'avait fait, l'apôtre de son existence.

Voici donc en peu de mots l'analyse du jugement qu'on peut se former du texte trop célèbre de Cicéron, qu'on a cité tant de fois sans le peser, et quelquefois sans y croire.

L'opinion anti-orphéenne est appuyée du suffrage d'un philosophe qui n'en a rien écrit dans ce qui nous reste de ses ouvrages.

Cette opinion est consignée dans un roman théologique où l'on ne parle qu'à une imagination vagabonde, et non à la raison.

Cicéron n'expose point lui-même sa pensée originelle; mais il se cache derrière la toile, tandis que Cotta, l'ennemi de l'évidence, déraisonne à perte de vue sur les premières causes.

Ce Cotta se contredit lui-même en par-

lant des dogmes d'Epicure, et tout invite à croire que sa doctrine n'aurait pas été plus homogène s'il avait eu à discuter, à de grands intervalles de temps, le problème sur la personne d'Orphée et sur son existence.

Maintenant, après avoir détruit les assertions téméraires qui tendaient indirectement à faire d'Orphée un être de raison, il faut, par quelques preuves directes, justifier l'antiquité, qui semble avoir fait son apothéose.

Il y a peu d'écrivains, dans la Grèce des premiers âges, qui n'ait rendu un hommage solennel au théisme d'Orphée, à ses principes tutélaires, et au génie qui respire dans ses ouvrages.

Orphée était poëte : nous n'avons de lui, ou des disciples qui l'ont fait parler, que des vers : ainsi c'est par les poëtes qu'il me convient de commencer la liste des écrivains qui ont rempli l'Europe, l'Asie et l'Afrique de sa renommée.

Pindare semble à la tête de l'école or-

phéenne; il le fait fils d'Apollon et de la muse Calliope, et le place dans la liste des héros qui entreprirent l'expédition si connue sous le nom de Voyage des Argonautes.* La filiation que lui donne le poëte lyrique n'est qu'un titre honorifique, qui ne porte aucune atteinte à l'opinion générale, qui le dit issu d'un roi de Thrace. Un hommage rendu au génie poétique n'est point un titre faux dans une généalogie.

Aristophane, dans sa comédie des *Grenouilles*, fait dire au tragique Eschyle qu'Orphée apprit à l'homme à s'abstenir de meurtres, et qu'il lui donna les chaînes tutélaires de la religion.** Tel est le germe sans doute des beaux vers d'Horace si connus:

Sylvestres homines, sacer interpresque Deorum,
Cœdibus et fœdo victu deterruit Orpheus,
Dictus, ob hoc, lenire Tigres rabidosque Leones.***

---

* *Pythic.* I.

** Aristoph. *Ranæ*, vers. 1064.

*** Horat. *Art. poetic.*

Euripide, quoique joué lui-même sur le théâtre d'Athènes par le cynique Aristophane, se réunit avec lui, pour appuyer de son suffrage l'existence du chantre de la Thrace et sa juste célébrité. Il fait dire à un chœur de son *Alceste*, que, d'après les vers d'Orphée qu'il appelle en témoignage, il n'y a aucun remède contre la nécessité.

L'*Hyppolite* du même dramatique offre encore, à cet égard, un plus grand trait de lumière. Le poëte fait dire à Thésée, au milieu de ses imprécations contre un fils qu'il croit coupable d'un amour incestueux: « Le voilà donc cet homme en commerce » avec les immortels!..... Qu'il cesse de m'en » imposer; je ne crois point à un commerce » qui rabaisserait la majesté des êtres que » toute la terre révère..... Maintenant que tu » es pris dans les piéges du crime, soumis » à Orphée ton maître, joue l'inspiré, affecte » de ne point te nourrir de ce qui a eu vie,

» et repais-toi de la fumée d'un frivole sa-
» voir. »*

Observons qu'en combinant la chronique des Marbres de Paros avec un texte d'Apollodore, il se trouve qu'Orphée et Thésée devaient être contemporains : ainsi le témoignage d'Euripide, historien aussi sévère dans ses pièces de théâtre qu'Homère dans l'épopée, est ici infiniment précieux. Si le poëte des Argonautes avait été dans l'opinion publique un être de raison, croit-on qu'Aristophane aurait passé sous silence le mensonge audacieux de l'ami de Socrate? Ennemi comme il l'était de ce grand tragique, parce qu'il tenait au sage par le commerce de la vie sociale et par celui des lumières, n'avait-il pas, au besoin, de secondes *Nuées* toutes prêtes pour le foudroyer?

Ce serait ici le lieu de parler de Virgile et d'Ovide, qui, postérieurs à Cicéron, n'ont

* Outre l'*Alceste* et l'*Hyppolite* d'Euripide, voyez aussi son *Rhesus*, vers 941 et 943.

point adopté son pyrrhonisme sur Orphée; mais je n'aurais, à cet égard, rien de neuf à apprendre. Il n'est point d'homme de goût qui ne sache par cœur le beau quatrième chant des Géorgiques, et qui n'ait lu, au moins une fois, le dixième livre des Métamorphoses.

Des orateurs grecs, tels qu'Isocrate* et Dion Chrysostôme,** ont parlé des ouvrages d'Orphée, sans répandre des nuages injurieux sur son existence.

Les philosophes, à cet égard, ne sont pas moins affirmatifs. Une grande partie des dialogues de Platon, et en particulier le *Cratyle*, le *Banquet* et le huitième livre des *Lois*, respirent la vénération pour la per-

* *Busiridis Laudatio*, édition grecque et latine d'Athanase Auger, donnée par Didot l'aîné, en 1782, tom. II, pag. 288.

** *De regno orat.* 4. Voyez le même Dion Chrysost. orat. 80, édition in-fol. de Morel, avec la diatribe de Casaubon. Lutetiæ, ex typis regiis, 1604.

sonne d'Orphée et pour ses ouvrages. Il faut observer que, dans sa belle *apologie de Socrate*, le sage, qui est toujours l'interlocuteur dominant, parle du chantre de la Thrace avant Homère même : comme si ce nom vénérable se présentait toujours le premier à sa pensée, quand il s'agissait de donner aux hommes le double bienfait des lois et des lumières!

Maxime de Tyr parle avec enthousiasme des grandes choses qu'Orphée a exécutées avec le seul mobile de l'harmonie.* Stobée loue trois fois le *proemium* de son poëme sur *les Pierres*, dont il se garde bien de lui contester la paternité.** Hyéroclès ne peut se lasser d'admirer l'accord parfait qui se trouve entre lui et Platon sur le dogme admirable de la providence.***

---

* *Dissert.* 10 et 37. Voyez l'édition in-4.°, grecque et latine, de Davisius et de Markland, donnée à Londres, en 1540, pag. 105 et 439.

** *Florileg.* pag. 17, 23 et 129.

*** Hyeroclis, Alexandrini philosophi, *In aureæ*

Je ne parle ici ni de Macrobe*, ni d'Eustathe**, ni de Sextus Empiricus***, ni de Jamblique****, ni d'Athénagore*****, qui ont réfuté Cicéron et Aristote sans les nommer, en ne mettant pas l'existence d'Orphée en problème, et je me hâte d'arriver au témoignage irréfragable de l'histoire.

Hérodote, qui, malgré le pyrrhonisme du demi-savoir, n'est pas toujours le père des fables, parle d'Orphée d'après son antique renommée, et le met en parallèle avec Pythagore. Il suppose les institutions de ces

---

carmina commentarius, lib. 4, édition grecque et latine, in-8°, Londres, 1742.

* *Saturnal.* lib. 1, cap. 18.

** *Commentar. ad Dionys.* per leget in limine.

*** *Adversus mathematic.* lib. 2. Voyez Sexti Empir. Opera quæ extant, edente Henrico Stephano, in-fol. Genevæ, 1621, parte secund. pag. 70.

**** Jambilic. Chalcidensis, *de vitâ Pythagoræ*, græcè et latinè, cap. 34, in-4°. ex bibliopoleo Commeliniano, 1598.

***** *Legat. pro christianis.*

deux philosophes émanées des fameux mystères de l'Egypte des Pharaons; et tout ce qu'il dit à cet égard semble plein de sens et de raison.*

Je trouve dans un faible écrivain de l'empire grec une citation d'un ancien historien, du nom de Timothée, qui rendait une justice authentique à Orphée. « Ce poëte, contemporain de Gédéon, à ce que dit Cédrène, était un des hommes les plus célèbres et les plus éclairés de son temps: on lui doit une *Théogonie* qui explique la formation du monde et l'organisation de l'homme; *Sapientissimus et celeberrimus poeta, qui edidit Theogonias, mundi creationem et hominum formationem.* »** Malheureusement ce suffrage perd de son poids par un mot qu'ajoute l'écrivain : c'est que *la doctrine de ce législateur de la Thrace lui a été révélée par le Soleil.*

---

* *Euterpe*, ou liv. 2.

** Voyez le tom. I de l'édit. grecque avec la version de Xylander, donnée au Louvre en 1647.

Le patriarche de Constantinople, Photius, nous a conservé dans sa *Bibliothèque* cinquante récits originaux de l'historien Conon, et le quarante-cinquième est consacré à Orphée. On y voit des détails précieux sur sa vie, sur sa mort, et surtout sur le culte religieux dont la reconnaissance des peuples honora sa mémoire;* car il le jugeait un grand homme, et, d'après les mœurs du temps, digne de l'apothéose.

Pausanias, dans son *Voyage historique de la Grèce*, et surtout dans le livre IX, qui traite de son itinéraire en Béotie, a fait beaucoup de recherches sur ce héros des âges antiques. La manière dont il s'exprime sur ses ouvrages prouve qu'il les avait lus avec toute la conscience littéraire. « Quant à ses Hymnes, dit-il, ceux qui ont » étudié les poëtes n'ignorent pas qu'elles

* Photii *Myriobiblon* seu *Bibliotheca*, édit. in-fol. grecque et latine, de *Hoeschelius*, Oliva, Paul Etienne, 1611, *narrat. Conon.* pag. 451.

» sont courtes et en petit nombre; elles » cèdent, du côté de l'élégance, à celles » qui sont sorties de la plume d'Homère: » cependant la religion les a adoptées, et » n'a pas fait le même honneur au chantre » d'Achille. »*

Diodore, le premier des Grecs, suivant Pline, qui cessa de travestir la majesté de l'histoire, *primus qui desiit apud Græcos nugari*, a consacré un article à Orphée, dans le dernier chapitre de son premier livre, où il traite des Grecs qui ont été dans la Haute-Egypte s'instruire des élémens des sciences; il le place même à la tête des voyageurs les plus illustres, tels qu'Homère, Lycurgue, Solon, Platon et Pythagore.** Il est bien évident que, si l'orateur de Rome

---

* Pausaniæ *accurata Græcæ descriptio*, édition grecque et latine de *Xylander*, Francofurti, anno 1583.

** Diodori Siculi, *Bibliotheca historica*, græcè et latinè, edente *Wesselingio*. Amstolodami, 1746, in-fol. 2 vol. — tom. I.

avait raison dans le procès qu'il a intenté à Orphée, il faudrait envelopper presque tous les législateurs de l'antiquité dans le même anathème.

C'est peut-être faire beaucoup d'honneur à Athénée que de l'appeler en témoignage après Conon, Pausanias et Diodore; car ce compilateur de petites anecdotes, qui croit parler à la postérité, parce qu'au milieu d'un insipide repas il fait déraisonner ses sophistes sur les grands hommes, ne peut avoir d'autorité que quand il se rencontre avec les beaux génies dont il se fait l'historien. Au reste, l'écrivain qui a cité tant de noms inconnus, peut l'être à son tour: au milieu d'un livre presque entièrement consacré à l'éloge des courtisannes et des Ganimèdes, il interrompt tout-à-coup sa narration vagabonde pour faire une élégie; et cette élégie, qui le croirait? est consacrée au chaste époux d'Eurydice, ainsi qu'à Musée, qu'il appelle fils de la Lune, à Homère et à Anacréon. Comme cet Athénée

ne peut toucher une fleur sans la flétrir; il donne à Eurydice le nom d'*Agriope*, qui signifie farouche, ou du moins sauvage; ce qui contredit toutes les idées qu'on peut se former d'une beauté qu'on a le courage d'aller disputer à Cerbère et aux Euménides. Je ne parle, au reste, de cette idylle, que parce que l'historien des *sophistes à table* a, de concert avec toute l'antiquité, mis notre héros, non dans la société des ombres, mais dans la compagnie des grands hommes.*

Je termine cette longue nomenclature, que les grands noms de Cicéron et d'Aristote rendaient nécessaire, par Diogène Laërce, l'historiographe sans génie de la plupart des beaux génies de l'antiquité. Cet écrivain, comme je l'ai déjà observé, ne fait point l'honneur à Orphée d'écrire sa vie; mais du moins il en parle avec quelques détails

* Athen. *Deipnosophistar.* libri quindecim, edente *Casaubon*, in-fol. 2 vol. apud Hyeronymum Commelinum, 1598, tom. II, lib. 13, cap. 8.

dans son introduction. « Les Grecs, dit-il, » ont été les inventeurs de la philosophie... » Ceux qui en attribuent la découverte aux » barbares, objectent en vain qu'Orphée, » Thrace d'origine, fut vraiment philosophe. » Pour moi, je ne sais si l'on doit donner » un pareil titre à un poëte qui a dégradé » la majesté des Dieux jusqu'à leur donner » les passions des hommes, jusqu'à les pré- » senter dans un état honteux de prostitu- » tion. L'opinion commune est que les Bac- » chantes le déchirèrent; mais son épitaphe, » qu'on voit à Dia en Macédoine, prouve » qu'il fut foudroyé (par Jupiter) ». *

Il est aisé de voir que Diogène, adoptant tous les préjugés d'une vanité nationale, n'exclut Orphée de sa légende historique, n'empoisonne ses opinions, ne calomnie

* Laert. Diogen. de Vitis dogmatis, et apopgtegmatio eorum qui in philosophiâ cl ruerunt, græcè et latinè, edente *Menagio*, Londini, in-fol. 1664, in proe mio, pag. 2.

son théisme religieux, que parce qu'il est né en Thrace, et non dans le Péloponèse; mais on peut conclure du moins des aveux de ce détracteur du sage, que ce dernier a existé, puisqu'il a écrit les dogmes de sa religion, et qu'on voit son tombeau dans une ville de Macédoine.

Ce tombeau, qui probablement existait du temps de Diogène, est un monument non moins authentique que celui de l'histoire: on peut le regarder comme un brevet perpétuel d'existence; et voilà pourquoi ceux des Pharaons qui croyaient à l'immortalité, dépensèrent tant de talens d'or pour renfermer leurs augustes momies dans les pyramides. Voici l'épitaphe qu'on lisait sur le tombeau de notre philosophe: « Ici re-» pose Orphée de Thrace, qui fut écrasé par » la foudre. Les Muses prirent soin de l'en-» sevelir, et renfermèrent sa lyre d'or avec » sa cendre dans le monument qu'elles lui » érigèrent. »*

* Laert. Diogen. *loco citato.*

Il me semble que cette épitaphe, en attestant qu'Orphée a vécu, atteste aussi l'odieuse malveillance de Diogène : rien n'annonce dans cette inscription funéraire que le sage ait été puni des dieux pour les avoir blasphémés. Cette mort tragique, en la supposant telle, ne serait que l'effet d'un phénomène naturel. Orphée aurait péri d'un coup de tonnerre, comme Eschyle de la chute de l'écaille d'une tortue; et ce qui le démontre, c'est le soin que prennent les Muses de lui ériger un tombeau et de l'ensevelir avec sa lyre d'or. Assurément chez les peuples neufs, comme l'étaient les Thraces et les Macédoniens il y a plus de trente siècles, on ne s'avise pas de faire intervenir les *chastes filles du ciel*, comme les anciens appelaient les Muses, pour rendre des honneurs funèbres à un blasphémateur; on ne lui érige pas un tombeau, et on ne prépare pas les voies à son apothéose.

Un autre monument plus durable que des tombeaux de pierre ou de marbre, que

le temps détruit en silence, et que les hommes en révolution renversent en un moment, est la représentation des héros, ou des grands événemens de leur vie, sur des pierres précieuses qui, soit par leur prix intrinsèque, soit par le prix d'opinion qu'y attache le fini du travail, semblent défier l'influence des siècles. C'est sous ce point de vue que je parlerai de la fameuse médaille du cabinet de la Bibliothèque impériale, ayant pour titre *Orpheus theologus*, et qui représente ce sage célèbre au milieu des oiseaux de proie, des tigres et des lions, qu'il charme avec les sons de sa lyre. Gronovius, qui l'a fait graver dans sa grande et belle collection des Antiquités grecques et romaines, suppose, à cause du delta qui touche à l'instrument, cette médaille frappée dans l'île de Délos,* et il en trouve

* *Thesaurus græcarum antiquitatum*, edente Jacobo Gronovio, Lugd. Batavor. 1695, in-fol. tom. I, au mot *Orpheus*.

l'explication dans la dix-neuvième épigramme du dixième livre de Martial.

Je passerai encore moins sous silence la célèbre cornaline du Cabinet du Palais-royal, qui représente Eurydice assise et avançant la main vers la blessure que le serpent lui a faite, pendant qu'elle cueillait des roses.* Cet événement est, comme l'on sait, le plus marquant de la vie du sage. On ne peut pas plus détacher le nom d'Eurydice de celui d'Orphée, que Pylade d'Oreste, et Homère, de l'immortalité que lui donne son Iliade.

Les savans éditeurs de ce Cabinet de pierres gravées n'ont pas manqué, à propos de la cornaline d'Eurydice, de rappeler laborieusement les traits les plus connus de la vie publique du législateur de la Thrace. Mais, par une logique qui n'est qu'à celui d'entre

---

* *Description des pierres gravées* du *Cabinet du duc d'Orléans*, 2 vol. in-fol. Paris, 1784. La cornaline d'*Eurydice* est la première du second volume.

eux qui a pris la plume, après avoir fait l'énumération de tous les traits qui pouvaient constater l'existence personnelle de cet homme si justement célèbre, ils en concluent froidement que c'est un être fabuleux, parce que sa vie n'est explicable à la raison que par les images fantastiques de l'allégorie.

On ne s'attend pas, à propos d'une cornaline où Eurydice toute seule, assise sur un lit de gazon, porte une main sur son pied blessé, tandis que l'autre cherche des fleurs; on ne s'attend pas, dis-je, qu'à propos d'un travail d'artiste, où l'imagination ne joue aucun rôle, les interprètes de la pierre iront se perdre avec Orphée dans les nuages de l'allégorie. Mais examinons leur preuve; car, dans le dix-huitième siècle, il n'est pas permis de combattre la raison sans parler sa langue.

» On ne peut concevoir, disent les édi-» teurs du Cabinet, qu'un seul homme ait » jamais pu réunir les qualités, les perfec-

» tions et les connaissances qu'on attribue à » Orphée; la philosophie, la musique, la » mesure du vers, la théologie, la méde- » cine, etc. sont autant de connaissances » dont on lui attribue la découverte.»*

Cette universalité de connaissances se conçoit sans peine, quand on se place sur le lieu de la scène; quand on apprend avec toute l'antiquité qu'Orphée, né chez des Thraces à peine civilisés, voyagea dans l'Egypte et dans la Grèce, qui possédaient les élémens des sciences, et les apporta dans sa patrie, où elles parurent des découvertes. Pierre-le-Grand fut, sous ce point de vue, l'Orphée des Russes; et il serait bien étrange que, dans trente siècles, un artiste voyageant sur les ruines de Pétersbourg, à la vue du rocher de granit qui porte la statue équestre de ce grand homme, en conclut que c'était un héros imaginaire, dont on ne

* *Description des pierres gravées*, tom. II, pag. 2, 3 et 4.

peut expliquer les hauts faits qu'avec les images de l'allégorie.

Avec cette dialectique, il n'y a point d'homme célèbre dans l'antiquité qu'on ne rayât des pages sacrées de l'histoire. Hermès, Anacharsis, Pythagore, Zoroastre, seraient des êtres imaginaires; et on ne conserverait Job, Moïse et Odin, que parce que leur existence est liée intimement à celle d'une religion.

« Tout ce qui tient à ce qu'on raconte » d'Orphée, ajoutent les interprètes de la » cornaline, indique l'état primitif d'une » nation, et nous offre le tableau de la » révolution d'un peuple qui passe de la » barbarie à la civilisation. »

Quoi! un voyage en Egypte, une expédition avec le navire des Argonautes, un amour plein d'intérêt pour Eurydice, la composition de divers ouvrages politiques ou religieux, et surtout une mort tragique, s'appliquent, non à un individu qui passe,

mais à un empire qui marche lentement à sa maturité! Un tel raisonnement peut être tiré de la logique de Gebelin, qui a construit péniblement neuf volumes in-4°, avec les tableaux fantastiques de l'allégorie : mais certainement il n'est ni de la logique de Condillac ni de celle de Port-Royal.

« L'histoire d'Orphée, concluent les sa-
» vans du Cabinet d'Orléans, n'est donc
» autre chose qu'une fable allégorique rela-
» tive à l'invention, au progrès et à la per-
» fection des sciences. »

L'on verra, dans le cours de cet écrit, que le noyau de ces prétendues fables est du moins un grand ensemble de vérités historiques : je me contenterai d'observer ici combien la similitude que j'ai déja indiquée entre la Thrace du temps d'Orphée, et la Russie sous Pierre-le-Grand, offre de justesse dans le rapport. La belle statue de Falconnet présente le fondateur de Pétersbourg gravissant à cheval un rocher escarpé. La partie inférieure par où le

héros a passé, laisse déjà entrevoir une riche nature dont les germes se développent, tandis que celle qui reste à franchir est brute, inculte et sauvage. C'est surtout ici qu'un partisan des allégories pourra dire que le rocher gigantesque des bords de la Neva est le symbole d'un peuple qui passe de la barbarie à la civilisation ; que c'est un emblème relatif à l'invention des arts et au progrès des sciences. Pour peu que la trace des monumens historiques disparaisse (et cela est très-possible dans un laps de trente siècles), Pierre-le-Grand disparaîtra de la mémoire des hommes ; et cependant l'antiquaire qui aura expliqué avec ses symboles l'énorme rocher de granit, aura aussi mal raisonné que l'interprète de la cornaline.

Un critique bien plus dangereux que tous ces constructeurs d'édifices aériens, serait l'illustre Freret, s'il avait eu à lui une opinion bien prononcée. Mais on voit qu'entraîné en sens contraire par les ennemis

d'Orphée et par ses admirateurs, il n'ose résoudre le problème sur son existence. Terminons cet article en jetant un coup-d'œil rapide sur les doutes raisonnés de ce grand dialecticien, qui ont, à mes yeux, plus de poids que les assertions des hommes qui travestissent l'histoire en allégories.

« Il est du moins très-douteux, dit Freret, » qu'il y ait jamais eu un Orphée,... et s'il » a existé, c'est au temps des Argonautes » qu'il faut le placer, vers l'an 90 avant la » prise de Troie, et 63 ans après l'apothéose » de Bacchus, suivant Apollodore. »*

Les deux parties de cette phrase semblent impliquer contradiction entre elles; car s'il est très-douteux qu'il y ait eu un Orphée, je ne vois pas pourquoi on cherche à faire coïncider son avénement avec l'apothéose de Bacchus, personnage pour le moins aussi

---

* *Recherches sur le culte de Bacchus parmi les Grecs* dans les Mém. de l'Acad. des Belles-lettres, tom. XXIII, pag. 248 et 251.

merveilleux que le législateur de la Thrace. Il n'est pas dans l'ordre naturel d'inscrire sur des tables de chronologie l'être dont on révoque en doute l'existence.

Ce que ce grand critique ajoute semble, au premier coup-d'œil, plus spécieux. « Il » n'est fait mention d'Orphée, dit-il, ni » dans Homère, ni dans Hésiode; et c'est » Philammon, et non l'époux d'Eurydice, » qui est le chantre des héros Grecs dans » les Argonautes de Phérécyde. »

Mais ici Freret, et j'en demande pardon à sa mémoire, semble se tromper à la fois sur les faits et sur les raisonnemens.

Les écrivains cités ici par ce grand critique ont bien plus fait que de nommer Orphée; ils se sont imprégnés pour ainsi dire de sa doctrine, et s'en sont fait honneur dans leurs ouvrages. C'est un fait attesté par les anciens, et qui n'aurait pas dû échapper à l'érudition profonde d'une des meilleures têtes de nos Académies.

L'oubli du nom d'Orphée dans la liste

des Argonautes de Phérécyde n'est constaté que par un faible scoliaste*, et ne prouve rien, quand le nom est rétabli dans toutes les autres listes qui nous restent de l'antiquité.** D'ailleurs, nous savons par Suidas que ce Phérécyde recueillit le premier les œuvres d'Orphée,*** et tout porte à croire qu'il ne fut jamais que l'éditeur et non l'auteur du poëme des Argonautes.

Il suffit de lire sans préjugé la théogonie d'Hésiode, et de la comparer avec les fragmens qui nous restent de celle d'Orphée, pour voir que cette dernière est l'ouvrage

---

* *Scholiast. Apollon.* lib. 1.

** Voyez, en particulier, celle d'Apollodore, *Notæ Thom. Gale in Apollodor.* pag. 26, et *Apollonii Rhodii Argonauticon*, belle édit. en 2 vol. in-4°, grecque et latine, *edente* Joan. Shaw, Oxonii, e typographeo Clareudoniano, 1777, tom. I, lib. 1, pag. 226.

*** Suidæ *Lexicon græco-latinum*, edente *Kustero*, Cantabrigiæ, 1705, in-fol. 3 vol. Voy. tom. III, au mot *Sarapion*.

original, tandis que l'autre ne semble qu'une copie défigurée. D'ailleurs, un des meilleurs critiques de la Grande-Bretagne, Thomas Gale, le dit formellement dans ses notes sur Apollodore. A l'en croire, Hésiode a moins imité que corrompu la théogonie primitive de son modèle.* Cet ouvrage, qui dans le temps fit du bruit dans la république littéraire, est de 1675. Freret, accoutumé à mettre à contribution les écrivains célèbres de tous les âges pour donner du poids à sa chronologie anti-newtonienne, a dû le connaître, et il devait ou le prendre pour guide, ou le réfuter.

Quant à Homère l'erreur de Freret est plus étrange encore. Nous avons plus d'un garant, que le créateur de l'Iliade mettait souvent en vers sublimes la théorie religieuse d'Orphée. *Homère*, dit Clément d'Alexandrie,

---

* *Apollodori Atheniensis Bibliotheces*, dans l'*Historiæ poeticæ scriptores antiqui*, édit. grecque et latine, de 1675.

dans ses Stromates, *a pris diverses choses au poëte de la Thrace, et les a insérées dans ses ouvrages.** Athénagore, dans son *Ambassade chrétienne*, assure qu'Orphée donna le premier un nom aux dieux, qu'il créa leur généalogie, et qu'Homère le copia quelquefois.** Il est difficile d'expliquer le parti pris par un aussi grand critique, de taire les autorités qui contrariaient ses opinions, tandis qu'il faisait valoir d'une manière aussi tranchante celles qui en étaient l'appui; à moins qu'on ne dise que depuis que la *lettre de Thrasibule* avait échappé à son Pyrrhonisme,*** son dédain pour les pères de l'église était tel, qu'il les regardait, ainsi qu'Orphée, comme des êtres non existans : mais n'appuyons pas sur ces petites taches d'un écrivain célèbre qui nous a

---

* Clem. Alexandr. *Stromat.* lib. 3, pag. 618.

** *Legat. pro christian.*

*** J'indique ici l'opinion très-répandue à cet égard, sans la garantir, comme sans la réfuter.

laissé tant et de si beaux titres pour honorer sa mémoire.

Je termine ce que je crois pouvoir appeler ma démonstration historique de l'existence d'Orphée, par un trait de Pausanias qui vaut un monument; c'est qu'il y avait une famille grecque, du nom de *Lycomides*, qui, de temps immémorial, apprenait par cœur les poëmes d'Orphée, et les chantait dans la célébration des mystères.* C'était, à quelques égards, les Lévites des Hébreux, qui veillaient à la conservation du Pentateuque.

Il y a donc eu un Orphée qui a rempli la terre entière de son nom, et ce nom n'est ni une dérivation étymologique des langues orientales, ni la froide copie d'un héros, ni une vaine allégorie.

L'opinion de la non-existence d'Orphée avait fait si peu de fortune parmi les anciens, qu'il s'en est trouvé qui, ne pouvant

---

* *In Beot.*

expliquer par un seul individu toutes les merveilles de la vie de cet homme célèbre, l'ont partagé en trois. L'exemple en avait été donné antérieurement par rapport à Hercule, et au grand Jupiter. C'est un moyen très-commode de multiplier la race des héros, lorsque la nature semble s'épuiser à en organiser un, dans l'espace de plusieurs siècles.

C'est ainsi que Suidas distingue l'Orphée de Thrace d'un Orphée de Crotone, patrie de l'athlète Milon; et c'est à ce dernier qu'il fait honneur du poëme des Argonautes.*

Pausanias, de son côté, en suppose un né en Egypte**; ce qui achève d'altérer, sur ce point, les sources de l'histoire.

Une critique sage fait pressentir que l'Orphée de Pausanias n'est pas différent du législateur de la Thrace et de l'époux d'Eu-

---

* Suidæ *Lexicon*, tom. I, au mot *Eudocia*.

** *Eleat.* cap. 20.

rydice. Nous avons vu qu'avant de civiliser ses concitoyens, il avait fait un voyage en Egypte pour s'y instruire des élémens des sciences, gravés en hiérogliphes sur les pyramides. Or les Egyptiens ont eu la manie de tous les peuples anciens qui ont eu le bonheur d'avoir un siècle de lumières; ils ont adopté les héros étrangers qui venaient leur rendre hommage, et bâti sur cette chimère de l'amour-propre leur généalogie nationale. Si Pausanias avait été aussi patriote que les prêtres de Thèbes ou de Memphis, il aurait revendiqué un héros presque indigène, qui n'avait ni par son nom, ni par sa vie, et encore moins par ses écrits, aucun point de contact avec les esclaves des Pharaons.

Je serais tenté de n'être pas tout-à-fait si sèvère par rapport aux deux Orphées de Suidas: non que ce lexicographe du onzième siècle ait beaucoup d'autorité en raison et en histoire; mais il a travaillé sur des mémoires anciens, et en particulier, sur ceux

d'un annaliste de son nom, dont Strabon faisait quelque cas, ainsi que le scoliaste d'Apollonius de Rhodes et Etienne de Byzance*. Il a donc pu avoir une garantie auprès de la postérité, que son nom seul ne présente pas; mais j'ai un motif bien plus puissant encore, pour croire que la grande célébrité d'Orphée a pu être partagée entre deux personnages, séparés par un intervalle de temps que la chronologie vulgaire ne peut calculer : et ce motif, que je ne tarderai pas à faire valoir, je crois l'entrevoir dans un examen approfondi de la géographie du poëme des Argonautes.

Je ne ferai qu'indiquer en ce moment ce grand trait de lumière, qui aurait dû éclai-

---

* Strabon. *Rerum Geographicar.* edente *Welters*, grec. et latin. Amstelod. 1707, in-fol. 2 vol. tom. I, lib. 7.

Scholiast. Apollonii Rhodii, ad lib. 1, 535.

Stephan. Byzant. *de Urbibus*, edente *Berkeley*, Lugd. Batavor. 1688, in-fol. in voce *Amuros*.

rer d'autres critiques célèbres, plus faits que moi pour le faire valoir; la place naturelle de cette discussion est à la fin de ce mémoire, quand, n'ayant plus rien à dire sur la personne d'Orphée, je m'occuperai à porter l'analyse sur le plus brillant de ses ouvrages.

Orphée, suivant un manuscrit grec antique, interprété par Constantin Lascaris, naquit soixante-dix-sept ans avant le commencement de la guerre de Troie; Egée régnait alors dans Athènes, et Laomédon dans Troie.* C'était l'époque de la fin des douze travaux de l'Hercule de Thèbes, et quinze avant la naissance de ce Thésée, que le héros devait accompagner dans la fameuse expédition des Argonautes.

Il ne faut point s'amuser ici à réfuter Pin-

---

* *Marmor. Taurin.* tom. I, pag. 107. Cette opinion offre plus de probabilités que celle d'Eusèbe, qui le place à l'an 750 depuis Abraham. Euseb. *Chronic. Hyeronymo* interpret.

dare, qui fait naître cet homme célèbre de la muse Calliope*, ni Hygin, qui lui donne Apollon pour père. ** Cette généalogie céleste est évidemment une allégorie, pour désigner le grand nom qu'il s'est fait par ses poëmes. Diodore, moins enthousiaste, et par conséquent plus vrai, le fait fils d'un Ægrius ou Ægre, roi de la Thrace méridionale; opinion qui mérite d'autant plus notre assentiment, qu'Orphée lui-même, ou son disciple Onomacrite, le dit lui-même dans son poëme des Argonautes.** Cet Ægre, comme on s'en doute bien, n'était pas un monarque à la manière des Xerxès et des Ninyas; on pourrait le comparer aux Caciques sans couronne du nouveau monde, vers le temps de sa conquête: car les Thraces, à cette époque, sortaient à peine du chaos

* *Pythic.* 1.

**-Lib. 14.

** Voyez Constantin Lascaris, *Marmor. Taurinens.* tom. I, *loc. cit.*

de la barbarie, et on les accusait d'être antropophages.*

Orphée, appelé à gouverner des hommes qui se mangeaient entre eux, sentit qu'il fallait les refondre en les jetant dans le creuset de la nature. Telle est l'origine de son fameux système diététique, des merveilles qu'il parut opérer avec l'harmonie, du culte tutélaire qu'il donna aux Thraces, de ses écrits philantrophiques et de ses voyages.

Modeste comme le sont tous les hommes de génie, qui ont d'autant plus de défiance de leurs lumières, qu'ils en inspirent moins aux autres, Orphée commença par s'instruire par lui-même des progrès de la civilisation chez les peuples étrangers, qui passaient à cet égard pour l'avoir portée le plus loin. L'Égyptien, qui se croyait né du

---

* Il y avait encore de ces hordes d'antropophages, près le Pont-Euxin du temps d'Aristote. *Politic.* lib. 8.

sol qu'il habitait, l'appela le premier dans son sein.* Il vit, en abordant au Delta, un peuple triplement abâtardi, par l'inertie de son ciel, par le despotisme de ses rois et par l'abjection de ses dieux : cependant il sentit que pour juger une monarchie entière, il ne fallait pas s'arrêter à une pareille écorce. Il était fils de roi, et à ce titre aucune porte ne lui était fermée. Il obtint des Pharaons la permission de visiter l'intérieur des pyramides; et là, il s'instruisit en silence des élémens des connaissances humaines, qu'Hermès y avait gravés dans la langue mystérieuse des hiéroglyphes.

Chez les peuples neufs, dont les premiers rois sont toujours dans le ciel, il n'y a guère d'hommes éclairés que parmi les prêtres; Orphée se présenta chez ceux de la Haute-Egypte, en fut accueilli, et obtint d'eux la clef de leur double doctrine : ceux-ci, enchantés de son affabilité et de ses

* Diod. *Sicul.* lib. 4.

grâces, lui firent un honneur qui devait moins parler à sa sensibilité, que flatter leur amour-propre; ils l'adoptèrent.

Les prêtres égyptiens, pour établir une ligne de démarcation entre l'homme instruit et celui qui ne l'était pas, et les gourverner tous deux, avaient créé, en l'honneur d'Isis, une espèce d'ordre religieux où l'on célébrait des mystères. Orphée s'y fit initier et transportal'institution en Grèce*, en la combinant avec celle des mystères de Bacchus, émanés de la même source, et déjà dégradés par l'introduction des femmes qu'on avait eu la maladresse d'en rendre dépositaires.

On connaît la partie élémentaire des constitutions de ces trois ordres religieux, dévoués à Isis, à Bacchus et à Cérès : ordres tantôt en honneur, tantôt persécutés, s'assimilant à toutes les sectes, prenant la teinte de toutes les opinions dominantes, et em-

* Le manuscrit de Constantin Lascaris dit dans l'île de Samothrace.

pruntant le voile de la philantrophie pour arriver à tous les modes de dominer et gouverner toutes les consciences; ordres d'autant plus remarquables, qu'ils semblent être parvenus jusqu'à nous, sous divers noms, en traversant un intervalle de plus de trente-trois siècles, toujours inaccessibles aux gouvernemens, quand il se présentaient dans une attitude pacifique, et impossibles à détruire, quand ils étaient perturbateurs.

Le code primordial n'a point varié, depuis les prêtres d'Héliopolis, jusqu'à la confédération philantrophique de nos jours qui, dans l'opinion de quelques adeptes, a la prétention de leur avoir succédé. Il y a toujours eu un corps de doctrine secrète, tendant à séparer les initiés de ceux qui ne l'étaient pas; des spectacles faits pour parler à la sensibilité des ames faibles et à l'enthousiasme des imaginations ardentes; des épreuves à subir sous les auspices de l'hiérophante, divers degrés d'initiation à passer, et un idiôme particulier servant de point de ral-

liement, et consistant, soit en signes, soit en expressions symboliques, soit en hiéroglyphes.

Peut-être Orphée, né avec plus de génie que les hiérophantes d'Héliopolis qui l'instruisaient, eût-il tort d'apporter dans la Thrace et au Péloponèse, des mystères dont il était si facile d'abuser* : la religion primordiale ne semble pas avoir besoin d'être entourée de voiles; il faut, comme je l'ai dit dans un autre ouvrage, quand il s'agit du contrat tacite qui lie le ciel à la terre, ne point avoir de double doctrine, et que la langue populaire ne soit que la traduction littérale de celle des sages, c'est-à-dire l'expression d'un respect raisonné et de la plus pure reconnaissance.

Cependant il faut être juste : l'époque ou Orphée parut semble justifier sa mémoire;

---

* L'abréviateur de *Trogue Pompée*, JUSTIN, parle de la théologie d'Orphée et de ses mystères, au livre XI de son *Histoire universelle*.

la Grèce, alors à peine civilisée, avait besoin de la massue de ses Hercules, pour la délivrer des espèces de sauvages robustes qui tyrannisaient ses villes naissantes, et des bêtes féroces qui dévastaient ses campagnes. La Thrace, où était le trône mobile de son père Ægre, avait encore dans son sein des antropophages. Ce n'est pas avec un froid système de lois, c'est avec de grands spectacles qu'on maîtrise de pareils rassemblemens d'hommes : il semble nécessaire d'avoir une doctrine populaire pour le peuple, et une doctrine philosophique pour ce qui ne l'est pas; de diviniser la nature entière pour la multitude, et de concentrer le culte du sage à l'autel de l'ordonnateur des mondes. Ensuite la civilisation fait des progrès, la raison s'épure, les lumières se réunissent à un seul foyer; alors la double doctrine disparaît, le peuple cesse de l'être, et comme il n'y a qu'un père de la nature, il n'y a pour ses nombreux enfans qu'un mode religieux de reconnaître ses bienfaits.

Ajoutons que ces mystères même avec lesquels on tente de dégrader la mémoire d'Orphée, pouvaient, dans un âge de barbarie, être regardés comme un monument de raison; il suffit de les mettre en parallèle avec ceux de Bacchus, qui étaient alors parmi les Grecs dans la plus haute faveur, pour se convaincre combien l'époux d'Eurydice avait de supériorité sur l'amant léger et perfide d'Ariane et d'Erigone.

Bacchus, qui avait volé à l'Egypte ses mystères, et qui les dénaturait pour en paraître l'inventeur, prenait tous les petits moyens de la tyrannie pour empêcher que la raison n'en empoisonnât les cérémonies. Quand, suivant Diodore, que je vais analyser, il rencontrait des incrédules qui se permettaient d'en rire, il les rendait insensés, probablement à l'aide d'un breuvage, ou bien il les faisait déchirer par ses amazones. C'est à l'occasion de ce nouvel attentat du fanastime, qu'il inventa un nouveau stratagème de guerre; il fit du thyrse

de ses Bacchantes une lance, dont le fer était caché sous des feuilles de lierre : l'ennemi, qui ne se défiait pas d'un pareil artifice, s'approchait d'un sexe dont la force semble toujours dans sa faiblesse, et trouvait la mort. L'histoire dit que Bacchus punit ainsi un Myrhane, roi de l'Inde, un prince grec nommé Penthée, et un Lycurgue, souverain de la partie de la Thrace qui est située sur l'Hellespont.*

Orphée, le plus pacifique des hommes, parce que la morale qu'il prêchait était toute dans son cœur, n'adopta point ce farouche prosélytisme ; il crut que le culte du père de la nature devait se propager par la persuasion et non par les assassinats : tels dans la suite des âges ont été aussi les principes des hommes d'état qui ont laissé une grande renommée, de Confucius, de Marc-Aurèle, du législateur de la Pensylvanie, et de notre immortel Fénélon.

---

* Diod. *Sicul.* lib. 4.

L'origine de la licence barbare des mystères de Bacchus provenait évidemment, ainsi que je l'ai déjà fait entrevoir, de ce que le héros grec avait eu la faiblesse d'y faire initier un sexe plus fait pour respirer dans l'élément du plaisir, que pour goûter les jouissances intellectuelles. En effet, des femmes telles que l'antiquité nous représente les Bacchantes, qui s'abandonnaient à l'ivresse, qui célébraient à demi-nues leurs orgies religieuses, qui passaient leur vie vagabonde au milieu des soldats dont elles partageaient la licence, ne sont pas des êtres bien respectables, et il était permis aux détracteurs des mystères de les prendre pour de féroces Messalines.

Orphée, trop ami de l'ordre et des mœurs pour ne pas rectifier une institution religieuse, déjà aussi éloignée de ses élémens, coupa le nœud gordien en refusant d'admettre les femmes dans ses mystères. Cette modification, provoquée par la haine publique qui poursuivait les Bacchantes, at-

tira de tout côté des hommes de bien et des sages au culte pur du héros de la Thrace mais les femmes qu'il refusait d'initier ne lui pardonnèrent point cet acte de raison et de courage. Nous verrons dans la suite que, désespérant d'en faire un second Bacchus, elles osèrent l'assassiner.

Parmi les dogmes qu'Orphée emprunta aux mystères de l'Isis égyptienne, pour les transplanter dans la Grèce, le plus remarquable, suivant les historiens de sa vie, est celui d'un Tartare, imaginé, dit-on, pour contenir les hommes pervers. Mais ces historiens calomnient à mon gré la nature humaine : plus on se rapproche du berceau des sociétés, plus il y a dans l'homme de moralité originelle; plus l'idée d'un dieu rémunérateur et vengeur s'y montre dans toute son énergie; plus on sent le besoin d'atteindre les délits secrets, dans les replis cachés de la conscience, par le dogme réprimant de l'immortalité.

Il suit de cette considération, que Pausanias

a eu tort de laisser entendre, à propos de la descente d'Orphée aux enfers, que ce sage inventa un mode d'expier les crimes*: un tel mode ne s'invente point; surtout chez un peuple neuf. Il suffit de replier un moment son ame sur elle-même pour sentir que l'ordre primitif est indépendant de nous; que quand nous le troublons volontairement, le vengeur n'est pas loin, et que c'est notre cœur lui-même qui prononce la sentence.

Il résulte aussi que Diderot, qui avait de la vertu quoique athée, a cependant calomnié Orphée, quand il a fait pressentir que c'était un fourbe éloquent, qui fit parler les dieux pour maîtriser les hommes et les empêcher de s'entre-détruire.** Il n'y a point de fourberie à faire sanctionner par le cœur humain, le frein des délits secrets; il n'y

---

* *In Beot.*

** *Opinions des philosophes*, œuvres de Diderot, tom. V, pag. 414.

en a point à placer l'être qui démérite, entre une justice vengeresse et ses remords.

Nous verrons, par l'analyse des ouvrages importans d'Orphée, que l'unique politique qu'il mit dans la religion qu'il donna aux Thraces, fut de la rendre populaire plutôt qu'intellectuelle : tout le monde était peuple chez cette horde de sauvages, et s'il avait défini Dieu à la manière sublime de Moïse ou de Newton, personne dans sa patrie n'aurait fait un pas vers la civilisation, parce que personne n'aurait pu l'entendre.

C'est probablement vers l'époque de l'institution des mystères dans l'île de Samothrace, qu'Orphée perdit Æagre son père, et vint à Libèthre, chef-lieu de sa petite principauté, où, suivant le manuscrit de Lascaris, il s'occupa *à faire des lois et des livres*.

C'est à Libèthre, d'après le même historien, que Jason vint trouver Orphée, pour l'engager à l'accompagner dans l'expédition des Argonautes. Le motif n'avait rien de

ce merveilleux qui accompagne les moindres détails de la vie des conquérans de la Toison-d'Or; il s'agissait simplement de donner des leçons de cosmographie au pilote du navire qui en était dépourvu. Ce n'est pas ici le lieu de m'étendre sur ce Périple mémorable, dont le héros de la Thrace fit un poëme épique; je me contenterai de dire que, revenu de la Colchide, il se fixa à Libèthre, où il vécut à la fois en prince et en philosophe.*

Les anecdotes de la vie privée d'Orphée sont peu connues; le temps a détruit presque tous les monumens historiques qui auraient pu nous les transmettre. D'ailleurs, à une distance de trente-un siècles, les objets n'intéressent qu'en masse : à vingt lieues de Gizeh, on ne voit point un petit bois de melèzes; on n'aperçoit que les pyramides.

Cependant trois traits de cette vie mé-

* C'est l'expression même dont se sert Lascaris : *Et ibi vixit ut princeps et philosophus.*

morable ont échappé aux ravages du temps, grâce au concert des poëtes et des philosophes pour les faire passer aux générations à naître : ce sont les merveilles que le législateur des Thraces opéra avec sa lyre, le beau délire de son amour pour Eurydice, et l'événement tragique qui amena sa mort.

Orphée monta sa lyre de sept cordes et exécuta avec elle des prodiges ; c'est-à-dire de ces choses supérieures aux connaissances contemporaines, qui sont toujours des prodiges dans l'âge des fables. *

Peut-être faudrait-il aussi pour l'honneur des Thraces, ou si l'on veut de la raison humaine, expliquer avec ce symbole son talent d'apprivoiser les tigres et d'amollir les rochers. De pareilles merveilles ne deviennent vraisemblables, qu'au moyen de ses succès dans la civilisation des barbares :

---

* Voyez, sur ses découvertes en musique, ainsi que sur ses succès, Diod. Sicul. lib. 4, Senec. *Tragæd. Hercul. furens*, et Boet. *De consolat.* lib. 3.

il était plus flatté, sans doute, de mettre de l'harmonie entre les hommes, que d'en tirer de sa lyre à sept cordes.

Ajoutons qu'une autre cause peut encore avoir influé sur les phénomènes surnaturels, qu'Orphée semblait opérer avec sa lyre. *A sa voix*, disent les poëtes qui se sont fait ses historiens, *l'onde cesse de couler, les fleuves rapides remontent vers leurs sources, les arbres accourent, les monstres s'apprivoisent, et la nature en silence, demeure suspendue.* Tout cela s'explique quand on se transporte sur le lieu de la scène. N'oublions pas qu'il s'agit ici des Mystères, où l'hiérophante parlait à l'imagination ardente des initiés par de grands spectacles; n'oublions pas que les prêtres de Thèbes avaient pu montrer à Orphée ces spectacles du côté des machines, faire résonner devant lui la statue de Memnon, sans attendre le lever du soleil, et alors on verra le noyau de vérité qu'enveloppe l'écorce fabuleuse des métamorphorses.

Orphée, le demi-dieu de l'harmonie, n'épousa point la dissonnante Agriope, quoi qu'en dise Diogène Laërce; il unit sa destinée à celle de la sensible Eurydice, et ses chastes amours ont traversé tous les siècles, en intéressant pour une héroïne, qui avait mérité de son époux le plus beau des dévouemens.

Tous les hommes de goût dignes d'apprécier le chef-d'œuvre des Géorgiques, connaissent le tableau ingénieux de la descente d'Orphée aux enfers, pour ravoir, à force d'éloquence et de sensibilité, son intéressante Eurydice. On croit, sous le pinceau de Virgile, voir les ombres oublier leurs tourmens pour danser au son de sa lyre; Ixion cesser de tourner sa roue, et le vautour de Prométhée abandonner le cœur de sa victime. Mais un tableau n'est point un monument d'histoire; il faut remonter au trait primitif qui a pu électriser tous les grands peintres, échauffer toutes les belles imaginations, et ce trait se rencontre, mais diversement interprété

dans plusieurs textes anciens, où l'on n'a cherché à parler qu'à la froide raison.

La tradition des temps primitifs, à cet égard, semble avoir été adoptée par un insipide écrivain de l'empire grec, appelé Tzetzès. Il dit, vers le commencement de sa *Chiliade*, qu'Orphée guérit sa femme de la morsure d'un serpent; c'était un secret qu'il tenait des Egyptiens: mais que celle-ci étant morte peu de temps après, peut-être par sa faute, ce double événement avait fait naître la tradition que le poëte avait retiré Eurydice des Enfers, pour l'y voir ensuite retomber. Ce récit s'accorde très-bien avec la belle sculpture en relief de la cornaline du Palais-Royal.

Un détracteur d'Orphée, interlocuteur dans le *Banquet* de Platon, dénature l'héroïsme conjugal de ce sage, en faisant entendre qu'il ne vit aux Enfers que le fantôme d'Eurydice; juste punition, ajoute-t-il d'avoir feint, à la mort de sa femme, une douleur qu'il ne ressentait pas. Exposer

l'opinion de ce sophiste, que toute l'antiquité contredit, c'est assez l'avoir réfuté.

Pausanias mérite un peu plus d'attention, dans la clef qu'il donne de ce singulier événement. Eurydice, dit-il, ayant cessé d'être, Orphée alla consulter un oracle de la Thesprotie, où on avait l'art d'évoquer les morts : il voulut saisir une ombre qui lui était chère; elle lui échappa, et il se tua de désespoir.

Il n'est pas hors de toute vraisemblance, en effet, qu'il ait existé dans une basilique populaire de la Grèce quelque charlatan sacré qui, comme la Pythonisse d'Endor, montrât une sorte de talent mécanique à paraître évoquer les ombres. Paris, dans notre dix-neuvième siècle, a vu quelque temps dans son sein un nouveau prêtre de la Thesprotie, exécuter ce prétendu prodige, et l'exécuter sans baguette, par la seule intervention des lois de la physique. L'ombre désignée se montrait par le jeu magique des miroirs, et au premier mouve-

ment du spectateur pour l'atteindre, disparaissait. La raison explique tout, quand on ne s'adresse qu'à elle pour tout expliquer.

- Je suis loin d'avoir une opinion sur un fait passé il y a plus de trente siècles; je ne vois qu'un point à ce grand éloignement; et ce point, à peine figuré, se prête avec peine à mes crayons. Mais, en combinant tous les récits de l'antiquité, il me paraîtrait probable qu'Orphée, par l'étude profonde qu'il avait faite des simples et de la machine humaine, étude que nous verrons justifiée par un coup-d'œil sur les ouvrages qu'on lui attribue; il paraîtrait probable, dis-je, que ce héros de l'amour conjugal tira Eurydice d'une maladie jugée mortelle par les empiriques du temps, et qu'il ne la perdit que pour avoir voulu se montrer époux, avant d'avoir affermi sa convalescence.

Quelle que soit l'opinion qu'on adopte à cet égard, il semble prouvé, du moins par le texte cité du *Banquet* de Platon, qu'Orphée survécut peu à la perte de son Eu-

rydice; mais on varie sur l'événement tragique qui amena sa mort.

Lascaris, d'après son manuscrit grec, qui cite pour son garant le distique d'un certain Cnidius de Macédoine, croit qu'Orphée fut foudroyé par Jupiter dans une promenade, et il n'en donne aucun motif; mais on le soupçonne, par un texte de Pausanias, qui arme contre le héros la main du père des dieux, pour avoir révélé à des profanes les Mystères qu'il avait empruntés des prêtres égyptiens. Cette opinion, motivée ou non, mérite peu d'être pesée dans les balances de la raison : on sait d'ailleurs que le prodige d'un héros foudroyé était répété chez les anciens, toutes les fois qu'ils ne pouvaient rendre raison de la mort naturelle d'un grand personnage. Il le fut par les Grecs antérieurs à Homère, quand ils voulurent expliquer le naufrage d'Ajax, et par les Romains de leur monarchie naissante, quand ils voulurent justifier le meurtre de Romulus.

Le bon Plutarque fait entendre, mais avec son scepticisme ordinaire,* qu'Orphée fut tué par les Thraces mêmes qu'il avait civilisés, sans désigner de quel sexe étaient ses assassins. Cette tradition tend un peu à se rapprocher de celle dont tant de vers et de monumens attestent, sinon la vérité, du moins la vraisemblance.

Diodore fait un pas encore plus marqué vers une sorte d'évidence, quand il prétend que les femmes de la Thrace, irritées de ce que leurs maris les abandonnaient pour suivre leur législateur, conspirèrent contre lui, s'enivrèrent pour suppléer par l'effervescence du sang à l'absence du courage, et assassinèrent lâchement le grand homme dont elles devaient faire l'apothéose.

La plus répandue des traditions est celle que je serais tenté d'adopter. Les Bacchantes qu'Orphée avait éloignées de ses Mystères, conservaient de cette espèce de dédain un

---

* *De serâ numinis vindictâ.*

ressentiment secret, qui ne tarda pas à s'exhaler.* Le héros Thrace, après la mort de son Eurydice, se voyant pour ainsi dire seul avec la nature, eut la maladresse de vanter le célibat comme le souverain bien. Ses farouches ennemies, alarmées d'être abandonnées de leurs époux, profitèrent de la licence des fêtes de Bacchus pour s'armer de leurs thyrses perfides, fondirent sur lui, et le massacrèrent.

Une seule circonstance m'arrête, pour ajouter une foi entière à ce récit : c'est l'âge qu'Orphée devait avoir, quand les Bacchantes assouvirent cette espèce de vengeance d'Atrée. Si l'on admet le témoignage d'Apollodore et de l'historien grec cité par Lascaris, qui fait naître ce sage soixante-dix-sept ans avant la guerre de Troie, et qu'on le combine avec un texte du poëme *des*

---

* L'historien Conon prétend que ce fut l'unique motif de la mort d'Orphée. *Phot. Myriobibl.* Conon. *narrat.* 45.

Pierres, qui le fait survivre à l'incendie de cette métropole de l'Asie mineure, il est difficile de croire qu'il n'eût pas quatre-vingt-dix ans, quand il périt d'une manière aussi tragique. Or il semble dans la nature qu'une tête nonagénaire soit à l'abri d'une pareille vengeance, du moins mon cœur sensible aime à le penser. Cependant, à la honte de la raison humaine, nous avons vu dans le dix-huitième siècle des scènes non moins atroces du fanatisme, soit politique, soit religieux. Le fanatisme ne raisonne jamais, parce que, s'il pouvait raisonner, il cesserait d'être fanatisme.

Quoique la vengeance des Bacchantes soit presque aussi absurde qu'elle est atroce, je n'infirmerai donc point un récit qui tend à me faire prendre en pitié la nature humaine, et je ne jeterai pas un voile officieux sur un délit qui pèse à ma sensibilité, sous prétexte qu'il ne m'en coûterait que quelques chiffres de chronologie.

Quelle que soit la tradition qu'on adopte

sur la mort d'Orphée, il est certain qu'elle fut un sujet de deuil pour tous les êtres qui n'avaient point fait divorce avec leur cœur. *Quand son corps sanglant*, dit Ovide, *fut jeté dans les flots, sa langue murmura encore quelque chose d'inarticulé, mais de tendre, que répétèrent les échos plaintifs du rivage; et les cordes de sa lyre, mises en vibration par les ondes, rendirent quelques sons harmonieux.* J'aime cette image touchante dans le poëte des Métamorphoses, qui d'ordinaire affecte plus d'esprit que de sensibilité : ce qu'il ajoute ensuite, *que la tête du sage s'étant arrêtée près de l'île de Lesbos, un serpent qui voulut la mordre fut changé en rocher*, offre une allégorie pleine d'énergie sur la rage impuissante de l'envie et sur son supplice.

Pausanias, tout aride qu'il est dans le cours de ses voyages, le dispute à cet égard à l'amant de Corinne; par le charme de ses tableaux. *A en croire les Thraces*, dit-il,

les rossignols, qui ont leurs nids près du lieu où repose la cendre d'Orphée, chantent avec plus de mélodie que les autres. Cette douleur générale, dans la Thrace comme dans la Grèce, réfute assez la calomnie de Diogène Laërce, que le héros, puni pour ses blasphèmes, fut foudroyé par Jupiter.

Un autre motif qu'on pouvait donner chez un peuple livré à un culte populaire, c'est que, d'après la croyance d'une partie de l'antiquité, la tête d'Orphée, séparée de son corps, rendit long-temps des oracles. Or la superstition, toute aveugle qu'elle est dans son principe et dans ses effets, ne va pas consulter, au pied des autels, un blasphémateur que le ciel a foudroyé.

J'ai dit que la consternation produite par le massacre d'Orphée, s'était propagée dans toute la Grèce; et on ne doit pas s'en étonner, puisque ce sage, plus considéré, suivant l'usage, hors de sa patrie que dans son sein, à force de vivre dans le Péloponèse, s'était fait vraiment grec. Il en avait

non-seulement la manière de vivre, mais encore l'habillement. Le fameux peintre Polygnote l'avait représenté vêtu parfaitement à la grecque, dans un de ses meilleurs tableaux, au rapport de Pausanias.*

Orphée a été calomnié dans son isolement loin des femmes après la mort de son Eurydice, par un des poëtes qui l'a chanté le plus dignement**; mais ce n'est pas chez un peuple neuf, comme celui des Thésée et des Hercule, que l'imagination se déprave; il faut arriver à un siècle d'immoralité, pour que l'homme pervers flétrisse l'isolement d'un Orphée ou l'amitié d'un Socrate pour un Alcibiade.

Orphée eut un fils, et probablement d'Eurydice, quoique l'histoire ne le dise pas expressément: c'est le célèbre Musée, poëte à la fois et astronome, qui imagina, dit-on, la sphère, et donna à Héro et Léandre, en chantant leurs amours, sa propre immor-

* *In Phocid.*

** Ovid. *Metamorphos.* lib. 10, vers. 83.

talité. Ce Musée, dont le nom rappelle tant de titres à la gloire, est encore un des hommes célèbres à qui la critique a fait l'honneur de prétendre qu'il n'avait jamais existé.

Orphée, après avoir bien mérité de ses contemporains par les talens de sa vie publique et les vertus de sa vie privée, semble avoir encore plus mérité de la postérité par ses ouvrages.

On est étonné, en lisant les anciens, du nombre étonnant d'écrits de ce beau génie, dont les titres ont échappé à l'oubli : il s'instruisait de tout pour écrire sur tout ; il semblait qu'il avait parcouru l'échelle entière des connaissances humaines; et le recueil de ses livres, s'il existait, formerait à lui seul une espèce d'encyclopédie.

On citait, par rapport au système des êtres animés, sa *Génération des douze années primitives* et ses *Origines du monde et des dieux*, ou son *Peridios kai eras*, où il donne un sexe aux intelligences inter-

médiaires entre le père de la nature et les hommes, pour les empêcher de s'anéantir.

Les ministres du culte religieux parlaient avec respect de ses *Initiations aux Mystères* et de son traité des *Sacrifices*.

Les amis des sciences naturelles ne tarissaient pas sur l'éloge de son traité *sur l'Astronomie*.* On ne parlait pas avec moins d'enthousiasme de son livre de la *Pluralité des mondes*,** écrit plus de trois mille ans avant le chef-d'œuvre de notre Fontenelle. Je serais tenté de croire, par rapport à cette belle opinion philosophique, si digne de la sagesse du père de la nature, puisqu'elle multiplie le nombre de ses adorateurs, qu'elle est née de l'intelligence d'Orphée, pour

---

* Nous apprenons, par un dialogue de Lucien sur cette matière, qu'Orphée, qui dans ses voyages avait probablement visité l'observatoire de Babylone, avait le premier donné aux Grecs des élémens d'astronomie.

** Plutarch. *De placitis philosophor.* lib. 2; Euseb. *Preparat. evangel.* lib. 15, et Stob. *Eclog. physic.* 54.

se répandre ensuite, par l'intermède de ses disciples, en Asie et en Europe. Il est certain du moins que les philosophes grecs qui ont propagé la doctrine de la pluralité des mondes, tels qu'Anaximandre, Anaxagore, Zénon d'Elée, Démocrite, Platon et Epicure,* sont tous postérieurs de plusieurs siècles au législateur de la Thrace. On arrive ensuite, par une chaîne d'écrivains du moyen âge, jusqu'à un enthousiaste, du nom de David Fabricius, qui n'est point le savant auteur de la Bibliothèque grecque, et qui s'est vanté, dans les universités d'Allemagne, d'avoir vu les habitans de la lune, de ses propres yeux, et sans le secours d'aucun télescope.**

Outre ces écrits universellement estimés, on trouve dans des textes épars de la saine

---

* Stobeus, *Eclog. physic.*; Plutarch. *De placit. philosophor.* et *Sympos.* Plat. *in Conviv.* et Cicer. *de Natur. Deor.* lib. 1.

** Fabric. *Bibl. Græc.* tom. 1, pag. 179.

antiquité, la nomenclature de trente-cinq ouvrages, sur lesquels le savant Eschenbach a tenté, dans son *Epigène*, de rassembler quelques faibles traits de lumière.

Le *Koribanticon*, dont Suidas fait honneur à Orphée, traitait de l'origine des choses, telle qu'on la présentait dans les Mystères de la Samothrace, célébrés par les prêtres de Jupiter.

Le *Peplos kai diktion*, déchirait le voile populaire sur le débrouillement du chaos et sur la guerre des Titans pour détrôner le père des dieux. Ce livre, où il y avait beaucoup de philosophie occulte, pouvait, dit-on, avoir été écrit, d'après la théorie du législateur de la Thrace, par un de ses disciples les plus célèbres, par Zopyre d'Héraclée.

Le *Krateres* traitait de l'ame du monde, sujet bien vague, bien systématique, bien fait pour faire fermenter des têtes pensantes, telles que celle de Timée de Locres, qui, dans des temps postérieurs, lui prêta l'appui

de son ingénieuse métaphysique. C'est dans ce *Krateres* qu'on trouve l'idée première de l'œuf générateur, dont l'analyse occupera peut être quelques lignes dans ce mémoire. Hésiode s'est emparé de cet œuf, principe de tout, dans sa Théogonie, et Aristote dans la Lettre, qu'une opinion peu probable lui a fait écrire à Alexandre. L'écrit d'Orphée, germe de tous ces commentaires poétiques et philosophiques, est cité avec éloge par Proclus, par Eusèbe et par Clément d'Alexandrie*; mais le temps destructeur n'a pas plus respecté sa réputation que l'obscurité des productions contemporaines.

La *Théogonie* semble le supplément du *Krateres*; c'est là qu'on trouvait la réunion en un seul corps de doctrine, de la mythologie grecque et orientale, l'origine des symboles des anciens, l'explication de leurs allégories. Les poëtes avaient gâté par leurs

* Procl. lib. 1; Euseb. *Præpar. evangel.* lib. 3, et Clem. Alexandr. *Stromat.* lib. 5.

tableaux le culte simple et pur de l'ordonnateur des mondes; il est beau de voir un poëte législateur y ramener les initiés des Mystères, et les gens de lettres; c'est-à-dire les deux classes de la société qui avaient alors, par leurs lumières, le plus d'influence sur la multitude.

C'est dans cette Théogonie que, suivant le scoliaste d'Apollonius*, on voit Saturne ou le Temps, père de l'amour; généalogie plus conforme à la marche de la nature, quoique moins brillante, que celle de l'auteur des Métamorphoses.

C'est aussi dans le même ouvrage qu'Orphée faisait l'énumération de trois cent soixante dieux, destinés à servir de providence à chacun des jours de l'année; alors on ne connaissait pas les Epagomènes. Saint-Justin, dans son livre *de la Monarchie céleste*, avoue que ce n'était que des dieux du second ordre: car le proly-

* Lib. 3.

théisme d'Orphée n'a jamais existé que dans la bouche des Bacchantes qui l'assassinèrent, ou sous la plume des écrivains jaloux qui le calomnièrent.

L'*Hieroi-logoi* semble aussi mériter une grande attention, parce qu'on nous en a conservé des vers que, suivant Aristobule cité par Eusèbe, l'hiérophante lisait dans la célébration des Mystères.* Pythagore les croyait vraiment d'Orphée.** Le martyr Saint-Justin en rapporte un fragment*** qui commence à la manière d'une ode d'Horace : *Je vais dévoiler de grandes choses ; profanes, retirez-vous.* Le vers le plus remarquable de ce morceau est celui qui rend un hommage solennel au théisme du sage : *Il n'y a qu'un dieu, né de lui-même, et d'où tous les êtres ont tiré leur origine.*****

---

* *Præparat. evangelic.* lib. 13.

** Clement. Alexandr. *Stromat.* loc. citat.

*** *Cohortat. ad gentes.*

**** *Unus est, ex se ipso genitus ; ab uno omnia nata sunt.*

J'ai dit qu'Orphée semblait avoir parcouru, comme Bacon, presque toute l'échelle des connaissances humaines. On peut en juger par son traité de *Physique*, où Timée de Locres puisa ses idées sur la Nature; par son *Onosmatique*, composée originairement de douze cents vers, où étaient les élémens d'une grammaire générale; par son *Peribotanon*, ou traité des plantes, dont Pline l'ancien a fait un grand éloge;* et par son *Amnokorie* et ses *Ephémérides*, qui renfermaient des règles et des institutions sur l'économie rurale et sur l'agriculture.**

Je ne parle ici ni du *Dodecateridos* ni du *Kresmoi*, qui traitent de l'art de prédire, et des règles sur les sortilèges;*** parce que ces ouvrages, surtout le dernier, sont

---

* *Histor. natur.* lib. 25, cap. 2.

** Les onze premiers vers des Ephémérides sont cités par Scaliger dans le Traité *De emendatione temporum.*

*** On a fondé des conjectures sur le goût d'Orphée pour l'astrologie, par deux textes, l'un de Lucien, *de*

postérieurs à Orphée, suivant Suidas, et que ce sont les disciples de ce sage qui ont mis ces écrits sous son nom, pour leur donner une célébrité qu'ils ne pouvaient tenir, ni de la frivolité du sujet, ni du talent des sophistes qui les avaient fabriqués.

Tous les ouvrages que je viens de citer, n'existent plus pour nous depuis au moins quinze cents ans, et c'est une perte irréparable pour l'historien des hommes, qui, en partant de cette époque de trente siècles, voudrait juger par lui-même des pas de géant que nous avons faits vers la perfectibilité, pendant les âges de lumière, et des pas rétrogrades qui nous ont entraînés vers la barbarie, dans les orages des révolutions.

Il me reste maintenant à porter un moment l'analyse sur les trois ouvrages que nous avons sous le nom d'Orphée. Il

---

Astrolog. et l'autre du commentateur Servius, *in Æneid.* lib. 6.

faut s'en faire une idée saine, avant de tenter de résoudre le problème (qui semble, au premier aspect insoluble), s'ils portent le cachet de ce sage; si nous les devons, à une fraude pieuse des premiers chrétiens, où s'ils ont été rajeûnis sous la plume de ses admirateurs, tels que Phérécyde, Onomacrite et Pythagore.

Le poëme sur les Pierres ou le *Peri-Lithon* semble avoir une sorte d'authenticité, à cause de son introduction, écrite en prose par Démétrius Moschus, dont Stobée fait trois fois l'éloge dans le cours de quelques pages. Il y est dit qu'Orphée vint au devant de Théodamas, fils de Priam, roi de Troie, pour assister à un sacrifice offert au soleil; pendant la route, le prince et le sage s'entretinrent du prix d'un certain nombre de pierres précieuses, de leurs vertus médicinales, de leurs usages dans les Mystères: telle est l'origine de cette production, dont le mérite, très-indépendant du style, ne peut être senti que par les personnes qui

attachent un grand prix à tout ce qui traite de l'histoire naturelle.

Après le préambule de Moschus, il y en a deux autres en vers, qu'on annonce comme d'Orphée. Ces trois introductions à un opuscule qui n'a pas vingt-cinq pages, paraissent hors de toute proportion à un goût épuré; mais il faut observer que l'ouvrage ne nous est pas parvenu complet: sur quatre-vingts pierres dont il devait traiter, la belle édition de Gesner n'en rassemble que vingt. Si nous avions le corps du livre entier, nous pourrions juger si son organisation comporte trois têtes.

Le cristal, le jaspe, l'opale, le corail, et d'autres productions minérales ou animales, passent en revue dans ce tableau, dont le caprice seul semble avoir réglé les rangs: d'ailleurs les chapitres n'y ont aucune proportion pour l'étendue. L'ophite est délayé en cent trente vers, et il n'y en a que deux consacrés à la topaze. Cet ouvrage se ressent du berceau de l'art; ce qui ne l'empêche-

rait pas d'être d'Orphée, quoique son génie, d'après sa grande renommée, semble n'avoir point eu de berceau.

Les Hymnes portent bien plus l'empreinte du talent d'Orphée que le poëme du *Peri-Lithon*; on peut en juger par les fragmens cités, de ceux qu'on lisait de temps immémorial dans la célébration des Mystères: malheureusement dans ces poëmes que l'érudition des Henry Estienne et des Gesner a restaurés, il est difficile de distinguer l'or pur d'Orphée, de l'alliage que ses disciples y ont introduit. Le législateur de la Thrace dédia son recueil primitif à Musée son fils, si connu par le beau poëme de *Hero et Léandre*; ce que nous en avons est composé de quatre-vingt-six chapitres versifiés, qui n'ont entre eux aucun rapport d'ordonnance, dont le plus petit à six vers et le plus considérable vingt-sept. Le but de ces trente-six poëmes est le même : il s'agit toujours de recommander les Mystères au sage, et le culte religieux populaire à la multitude; d'indiquer

les expiations comme le remède souverain des maladies de l'ame, et de parler dignement de Dieu et de la nature.

La célébrité de ces Hymnes a amené une grande dissention parmi les critiques qui ont voulu les apprécier : le docte Heinsius* leur donne le titre de Lithurgie de Satan, et le jésuite Kircher, qui a tant écrit de paradoxes sur la nature, parce qu'il ne la voyait que dans son cabinet, a prétendu que ces poëmes renfermaient la théologie la plus sublime.** En mettant à part la faiblesse de cette production du côté du style, il me semble que la raison doit plus s'accommoder de l'éloge outré de Kircher que de l'injure théologique de Heinsius.

Le vrai titre d'Orphée à la palme du génie a dû être, dans les âges primitifs, et doit être encore de nos jours, le poëme sur le voyage des Argonautes.

---

* *In Aristarcho.*

** *In Œdipo*, tom. 2.

Mais ici se présente une grande difficulté que j'ai fait entrevoir vers le commencement de ce mémoire ; et comme seul des historiens de ce sage je l'ai aperçue, je dois être le premier à tenter de la résoudre.

Le voyage des Argonautes, tel qu'on nous l'a transmis, n'est pas, sous tous ses points de vue, une petite expédition de flibustiers, destinée à enlever une toison d'or et une femme, sur une plage inhospitalière du Pont-Euxin. Cette frivole conquête ne méritait pas d'être transmise dans l'histoire de la Grèce antique, dans ses poëmes et sur ses monumens : elle n'était pas digne que des prédécesseurs, je ne dis pas des rivaux d'Homère, employassent la trompette de l'épopée pour en éterniser la mémoire.

Il est certain qu'outre le poëme de ce genre qu'on attribue à Orphée, nous en possédons un second d'Apollonius de Rhodes, qui succéda au célèbre Eratosthène dans la garde de la bibliothèque des Ptolémées, et un troisième de Valérius Flac-

cus, contemporain de Domitien, qui eut la bassesse de lui en offrir la dédicace. Il est certain aussi qu'Epiménide composa six mille cinq cents vers sur ce voyage du navire Argo ; ce même Epiménide qui dormit, dit-on, cinquante-sept ans dans une caverne, et qui, s'étant couché ignorant, se réveilla philosophe.

Or il n'est pas dans la vraisemblance que quatre poëtes, de divers âges et de diverses nations, se soient donné le mot pour changer en Odyssée la petite expédition d'une chaloupe pontée, qui longe des côtes pour aller à la conquête d'une frivole toison. En vain le mauvais goût a régné en France depuis les rois de la première race jusqu'à François Ier ; on ne s'est pas avisé de faire cinq poëmes épiques sur les voyages de Mérouée, ou sur les expéditions de Childebrand.

Tout le monde, ainsi que j'ai déjà eu occasion ailleurs de le faire pressentir, connaît la petite invasion de la Colchide, dont

le sage Diodore nous a tracé le tableau. Il s'agissait de la futile conquête de la dépouille dorée d'un belier, qui servait de palladium à la petite monarchie du père de Médée; mais quand on veut concilier ce récit simple et dénué de merveilleux avec les poëmes de Valérius, d'Apollonius de Rhodes, et surtout d'Orphée, on est arrêté à chaque pas; on croit voyager dans deux mondes différens, qui n'ont de rapport entre eux que par la ressemblance d'un petit nombre de phares qui en éclairent la route.

On ne quitte le monde de la féerie pour se retrouver dans le monde de la raison, qu'en admettant qu'il y a eu, à deux époques infiniment éloignées l'une de l'autre, deux expéditions d'Argonautes; l'une, exécutée par des héros des âges primitifs, et l'autre par le ravisseur efféminé des Médée et des Hypsipyle.

Tout contribue à confirmer cette opinion, qu'une connaissance approfondie de la théorie du globe empêche de mettre au

rang des simples hypothèses : les merveilles des récits épiques qui contrastent avec la simplicité de la narration de Diodore, l'abus que les Grecs, les plus grands plagiaires des peuples civilisés, ont fait des noms des héros des deux expéditions, en les confondant à dessein dans leurs travaux ainsi que dans leur célébrité, et surtout la différence frappante des deux géographies, qui suppose que le monde, diversement dessiné, présentait un aspect contraire dans la double invasion de ce qu'on nomme la Colchide.

Ce mémoire n'étant destiné qu'à donner les résultats de ce que je crois avoir approfondi dans un autre ouvrage, je me hâte de désigner les deux expéditions des Argonautes, en appelant l'une le Périple de Jason, et l'autre le Périple des âges primitifs.

Hercule, qui se trouve le héros de l'un et l'autre voyage, ne l'est que par un vain rapport de nom. On sait qu'il y a eu deux

Hercules, que Diodore fait vivre à un nombre infini de siècles l'un de l'autre, et qu'on honorait également dans le fameux temple de Gadès : le dernier est le fils d'Alcmène, qui aida Jason à enlever Médée ; l'autre est le Mélescarth de Sanchoniaton, qui unit les deux mers au détroit de Gibraltar.

Il en est d'Orphée comme d'Hercule. Les anciens, qui ont partagé ce héros de la Thrace, ne pouvant expliquer autrement toutes les merveilles de sa vie romanesque, ont rendu hommage, peut-être sans le savoir, à la tradition des deux Périples.

Il est inutile de rappeler ici toutes les preuves de détail qui s'offrent en foule, lorsqu'on distingue le voyage de l'Hercule de l'Orient, de la petite expédition du bâtard d'Alcmène. Je n'en indiquerai qu'une ici ; c'est celle de l'Odyssée attribuée au sage de la Thrace, où le culte d'un Dieu rémunérateur et vengeur se trouve présenté avec des circonstances parfaitement inconnues aux Grecs vers les temps de la guerre de Troie.

Les Argonautes, fait-on dire à Orphée, voyagèrent dans des champs élysiens, séjour du juste, ensuite dans une espèce de Tartare, nommé Cimmérie, qui sert de prison aux pervers. « Cette Cimmérie, et ici je » copie le Périple, est inaccessible au feu » du soleil.... Notre route nous conduisit » vers un de ces promontoires dont les » plages glacées sont arrosées par le fleuve » de l'Achéron : non loin est le peuple des » songes, ainsi que les portes de l'enfer ; » c'est là qu'Ancée harangua les Argo- » nautes, et leur fit espérer la fin de leurs » travaux. »

La position de ce Tartare Cimmérien, non loin du cercle polaire, est un peu plus heureuse que celle que le chantre harmonieux d'Enée donne à son lac Averne, qu'on voit encore auprès des ruines du temple d'Apollon.* Il est certain que cette partie

* Ce lac Averne se voit gravé dans le beau voyage pittoresque de Naples et de Sicile, de l'abbé Saint-Non.

de l'Italie n'offrait pas un ciel moins riant du temps de Virgile que du nôtre : des pervers condamnés à y passer leur vie, seraient tentés d'y voir la récompense de leur perversité.

Une des plus fortes preuves qu'il y a eu deux expéditions d'Argonautes, exécutées, à un intervalle immense, par deux Hercules, et chantées par deux Orphées, est celle qui se tire de la géographie contradictoire qu'ont adoptée les hommes qui ont fait des Périples, d'après les mémoires Orphéens qu'ils n'entendaient pas, et en particulier Apollonius de Rhodes et Onomacrite.

Et cette géographie cesse d'être contradictoire dès qu'on admet, d'après un principe devenu, j'ose le dire, classique en histoire naturelle, que par l'effet de la retraite graduée des mers, le globe de nos Busching, de nos Danville et de nos du Bocage, n'est point dessiné tel qu'il était au temps des Méla, des Strabon et des Ptolémée; et que celui des Méla, des Strabon

et des Ptolémée, présentait une projection de Cartes toute différente que dans les âges primitifs.

De ce principe si simple, mais si fécond en grands résultats, il suit que l'Hercule de l'Orient a pu, en partant de la mer qui baigne le Caucase, exécuter une navigation mémorable autour du globe, tel qu'il était dessiné à cette époque, afin de reconnaître le continent de l'Europe récemment élevé au-dessus de l'Océan : navigation qui a laissé des traces profondes, soit dans les trois Odyssées qui nous restent, soit dans la mémoire des hommes.

Le premier Orphée que je me représente comme un des plus anciens législateurs qui aient civilisé le monde, était de cette expédition philantropique, qui tendait à faire de tous les peuples du monde une seule famille. C'est celui-là dont la lyre, ou l'éloquence harmonieuse, attirait les tigres et amollissait les rochers : car rien, dans ce qu'on appelle l'âge d'or, ne s'opère

qu'avec la baguette des merveilles; c'est lui qui chanta en vers, la seule langue de ces siècles reculés, les longs travaux, la constance héroïque et les succès mémorables des premiers Argonautes.

Quant à la petite expédition de pirates, qui ne tendait qu'à descendre sur une plage inhospitalière du Pont-Euxin, pour y enlever de l'or et des femmes, les Grecs qui enviaient toutes les gloires, qui s'emparaient sans scrupule de toutes les antiques célébrités, ne crurent pas que l'Hercule fils d'Alcmène, et l'Orphée de la Thrace, fussent des héros assez grands pour justifier la renommée colossale qu'ils voulaient leur donner. Ils fondirent donc habilement les deux expéditions, et réunirent les deux Orphées et les deux Hercules, bien convaincus que si leur usurpation traversait un certain nombre de siècles sans que le reste de la terre réclamât contre cette ingénieuse imposture, et surtout si leurs historiens montraient quelque génie, l'Orphée

et l'Hercule des temps primitifs ne seraient plus que leurs héros indigènes.

Tout porte à croire (et ici je dois analyser mon Essai philosophique sur les âges primitifs), tout porte, dis-je, à croire que l'histoire de la première navigation fut écrite, ou du moins traduite, dans l'origine en Phénicien. Lascaris conduit lui-même à cette induction, quand il dit, dans ses *Prolégomènes* antiques sur Orphée, que le héros employa l'alphabet Phénicien, ainsi que l'historien de Troie, Dictys de Crète. Or les poëtes grecs qui voulurent relever les héros subalternes du siècle de Jason, abusèrent de l'équivoque des termes de cette langue, pour donner quelque base à leurs fables mythologiques. Comme le mot syrien, *gazath*, signifie en même temps un *trésor* et une *toison*, ils inventèrent le conte de la toison d'or; le terme *saur*, qui désigne à la fois un *rempart* et un *taureau*, fit naître l'idée du taureau vomissant des flammes, qui servait de rempart contre les ravisseurs du

trésor : enfin le mot *nachas*, qui sert également à exprimer de l'airain et un dragon, conduisit à la fable du serpent ailé, que le chef des Argonautes endormit, pour s'emparer impunément de la toison.* Toute cette histoire, dépouillée de l'enveloppe hiéroglyphique que lui avait donnée la tradition du Périple oriental, signifie simplement qu'il y avait une grosse somme d'or renfermée dans un port de la Colchide; qu'un navigateur audacieux trouva le moyen d'assoupir la vigilance des soldats couverts d'airain, qui étaient préposés à sa garde; et qu'ensuite il s'empara de la forteresse, malgré les feux qu'on lui lançait du haut des murailles. Quand on a la patience de lire, dans cet esprit de sage critique, les anciens contes de la mythologie, et les rapsodies alchimiques qui traitent du

* Toutes ces étymologies sont tirées de Bochart, l'homme de son temps le plus versé dans les langues orientales. *Phale* lib. 4, cap. 31.

grand œuvre, on rencontre çà et là quelque vérité qui dédommage de l'ennui que tant d'absurdités frivoles causent à la raison.

J'ai parlé de rapsodies alchimiques, à propos des Argonautes, et je m'éloigne moins de mon sujet qu'on ne pense. Suidas, dans son lexique, et Eustathe, dans ses *Notes sur Denys le géographe*, ont écrit sérieusement que Jason alla en Colchide pour chercher le grand œuvre. Le trésor qu'on y gardait avec tant de soin était, disent-ils, un livre précieux qui apprenait à convertir en or les métaux; et comme ce livre était écrit sur une membrane de bélier, on l'appela la toison d'or. Assurément les Grecs du siècle de Jason étaient trop ignorans pour exposer leur vie, dans le dessein de conquérir un livre : mais cette tradition a pu naître de la trace profonde que le voyage des Argonautes primitifs avait laissée dans la mémoire des peuples. Ce voyage était si mémorable, que les poëtes, comme je l'ai déjà remarqué, y ont trouvé

la matière d'un grand nombre de poëmes épiques; et les Paracelses du moyen âge, l'apologie de leurs rêveries érudites sur la pierre philosophale.

Ici, et à la première lecture de ce mémoire dans mon Académie, j'avais exposé quelques preuves directes de la distinction à faire des deux Périples de l'Orphée oriental et de l'Orphée de Thrace; je les avais tirées d'une opinion imposante d'Hécatée de Milet, analysée par Strabon, et d'un texte de Timée, cité avec éloge par Diodore; j'avais appuyé surtout sur la nécessité, aux yeux d'une raison éclairée et nourrie de faits, d'admettre cette espèce de principe générateur, pour concilier la géographie du moyen âge avec celle des temps primitifs : mais j'ai réfléchi ensuite qu'une opinion qui tendrait à reculer singulièrement le berceau du globe, jeterait trop de nuages sur une chronologie qui tient au culte vénérable d'un grand peuple; et que, quand même cette opinion pourrait être vraie, la

mort seule de son auteur pourrait lui servir de passeport auprès de ses contemporains. Ainsi j'ai supprimé toute cette discussion, me contentant de conserver le texte de l'ami d'un père de l'église, qui fleurissait vers la fin du quatrième siècle, et par conséquent plus près que nous de quatorze cents ans des âges primitifs. On verra, par ce choix d'autorités, que je suis loin de contrarier des hommes de mérite, dont une estime commune nous réunit, quoique quelques sentimens littéraires nous séparent.

Il s'agit d'une lettre écrite par un savant de l'antique religion romaine à Saint-Augustin, et que celui-ci nous a conservée. C'est la deux-cent-trente-quatrième de la correspondance. Longinien, c'est le nom de ce second Varron, s'exprime ainsi : « Je parle des préceptes » d'Orphée,... qui remontent au commence- » ment des siècles, où les dieux, par une » faveur particulière, firent émaner de la » bouche de ce grand homme, et répan- » dirent sur tout le globe, tant de maximes tu-

» télaires avant l'époque où la terre fut di-
» visée, comme elle est, en trois parties, et
» qu'elles reçurent le nom d'Europe, d'Asie
» et d'Afrique.... *Præceptis, non tantum*
» *Socraticis... sed etiam Orphicis, longè antè*
» *illis antiquioribus, et penè rudibus adhuc*
» *sæculis, Diis autoribus enatis et toti orbi*
» *terræ, certis limitibus partitæ trifariam,*
» *divinitus ostensis, priusquam nomen aut*
» *Europa ceperit, aut Asia acciperet aut Li-*
» *bya possideret.** » Il ne paraît pas que Saint-Augustin ait été blessé de la géographie philosophique de Longinien, et peut-être dans nos âges modernes ne devrait-on pas regarder comme une erreur capitale, ce qui probablement ne passait aux yeux du plus savant des pères de l'église que comme un léger paradoxe.

Le poëme du premier Orphée sur le

---

* Sancti Augustini *Opera*, edentibus monachis Sancti Benedicti; Parisiis, 1679. *Epistol.* ccxxxiv, tom. II, pag. 846.

sion ici ne roule que sur les Hymnes, sur le poëme des Pierres, et surtout sur le Périple des Argonautes, qui portent le nom du chantre de la Thrace, dans les belles éditions de Gesner, de Henry Estienne et d'Eschenbach.

Un texte de Diogène Laërce, accrédité par Jamblique * a pu amener le pyrrhonisme sur ce que nous appellons les œuvres existantes d'Orphée. Le premier dit que Pythagore avait écrit quelques ouvrages, qu'il avait mis sous le nom de cet homme célèbre : *Pythagoram nonnulla scripsisse et ad Orpheum autorem retulisse.* Mais cette vague inculpation, que les écrivains de poids de l'antiquité ne semblent point avoir accueillie, ne décide point la question. Il ne

---

du *Peri-seismon*, ou *Pronostics sur les tremblemens de terre*, qu'on trouve dans l'appendice de l'*Anthologie.*

* Diog. Laert. *in Pythagor.* et Jamblic. *in vitâ Pythagor.*

s'agit point nommément, dans la phrase de Diogène, des trois livres de la collection de Gesner; d'ailleurs il est avéré, par une tradition immémoriale, que les Hymnes et le poëme des Argonautes, ainsi que les idées génératrices répandues dans les trente-cinq livres mentionnés dans l'*Epigène*, étaient répandus chez les anciens avant la grande célébrité de Pythagore.

Une opinion un peu plus plausible est que ce que nous avons d'Orphée, ayant été recueilli par ses disciples, aura été embelli, ou si l'on veut défiguré, en passant par leur plume. On accuse principalement de ce délit littéraire Prodicus, Théognète et Onomacrite.

Il faudrait peut-être alors, en réfléchissant au prodigieux éloignement où nous sommes des mémoires originaux d'Orphée, savoir gré aux amis de sa gloire, qui ont dérobé ces espèces de tables sacrées au naufrage des temps; il faudrait, malgré le vernis étranger qui couvre ces productions pri-

mordiales, regarder les éditeurs du sage de la Thrace, du même œil que nous regardons Platon, qui dans ses immortels dialogues a conservé aux siècles la doctrine de Socrate.

Le véritable pyrrhonisme sur les trois écrits qui portent le nom d'Orphée, ne s'est pas introduit en Europe avant l'époque où Charron, Montaigne et Bayle, commencèrent à jeter l'eau corrosive du doute sur toutes les opinions politiques ou religieuses qui avaient envahi la croyance universelle. On ne voyait alors que des préjugés partout, et on attaqua ceux qu'on croyait rencontrer dans l'histoire.

Huet, le savant évêque d'Avranches, donna le premier le signal d'anéantir l'existence littéraire d'Orphée. Il prétendit dans ses *Questions Alétanes*, que les *Hymnes*, les *Pierres*, et surtout le poëme *des Argonautes*, avaient été composés par des chrétiens, postérieurement à l'époque où fleurit Ori-

gène,* et cette assertion a été répétée de nos jours, et empoisonnée par Diderot, qui ajouta que ces faussaires de la religion du Christ, *recoururent à cette petite ruse pour donner à leurs dogmes absurdes quelque poids aux yeux des philosophes.*** La prétention d'Huet, dénuée de preuves historiques, et l'assertion de Diderot, d'après les termes injurieux qui ont échappé à sa haine contre la religion de ses pères, ne demandent pas que j'entre en lice pour les réfuter.

La seule objection vraiment imposante est celle des hellénistes, qui trouvent dans le style des trois poëmes d'Orphée, des traces évidentes de leur composition par quelque Annius de Viterbe, aussi mal-adroit que celui qui a ressuscité les annales du Bérose de Babylone.

---

* *Quæstion. Aletan.* lib. 2.

** *Opinion des philosophes*, tom. V de ses œuvres, *Philosophie fabuleuse des Grecs.*

Ces critiques, dont l'autorité est d'un grand poids, partent d'un texte de Jamblique, qui, sur la foi de Métrodore, affirme qu'Orphée écrivit ses poëmes dans l'ancien dialecte Dorique;* tandis que le manuscrit grec, interprêté par Lascaris, les suppose écrits originairement en Phénicien. Or, disent les partisans de l'obscur Métrodore, le dialecte des Doriens ne se rencontre ni dans les *Hymnes*, ni dans le poëme *des Argonautes*; ainsi l'homme de goût ne saurait les lire sans s'indigner de voir le beau nom d'Orphée prostitué à de pareilles rapsodies.

Un critique estimable de ce siècle, sinon homme de goût, du moins homme très-versé dans l'hellénisme, Schneider, a beaucoup fait valoir cette preuve scientifique dans ses *Analecta critica*, qui ont paru en 1777. Il prétend que la langue des *Hymnes*, ainsi que des *Argonautiques*, est un jargon moitié grec et moitié latin, tel qu'on

* *De vitâ Pythagor.* cap. 34.

pouvait le parler à l'époque où les langues de Démosthène et de Tite-Live commençaient à se défigurer. Cependant, moins hardi que le savant Huet, il fait remonter jusqu'au commencement de l'ère vulgaire l'époque où on nous donna pour les originaux d'Orphée, les romans philosophiques des Annius de Viterbe. *

Malheureusement pour l'hypothèse de Schneider, il s'est trouvé, dans l'université de Leyde, un autre helléniste d'un grand nom, David Ruhnkenius, non moins versé dans la belle littérature du siècle de Périclès, qui a défendu les Hymnes et le poëme des Argonautes contre les imputations injurieuses de leur détracteur. Il a prétendu qu'une lecture réfléchie de ces deux ouvrages ne lui avait présenté aucun amalgame de grec et de latin : il a ajouté que les idées qui y étaient répandues *tenaient*,

* *Analect. critic.* fascicul. 1, sect. 4, Trajecti ad Viadrum, 1777.

par leur originalité, *de l'âge d'or*, et que le style lui semblait très-*Homérique* : seulement il penche à attribuer ces productions originales, et dignes d'Homère, à la plume d'Onomacrite.*

Il ne m'appartient pas de décider entre les deux opinions contradictoires de Schneider et de Ruhnkenius; leurs noms comme leur hellénisme m'en imposent : je me contente d'observer que la lutte des amis d'Orphée et de ses détracteurs n'est point finie; que les uns ne lancent aucun trait que le bouclier des autres ne repousse, et qu'à la fin du dix-huitième siècle les athlètes étaient encore en présence sur le champ de bataille.

Après avoir pesé avec quelque soin toutes les pièces du procès, voici quelle serait ma manière de penser; mais je ne la présente que comme une opinion, et non comme un jugement. Content de m'exprimer avec

* *Epistol. critic.* pag. 69.

franchise, de n'avoir point de doctrine secrète, et d'éloigner toute arrière pensée, je ne demande que la tolérance que je professe, jusqu'à ce que l'on m'oppose une plus grande masse de lumière.

Le poëme des Pierres porte avec soi une espèce de type d'antiquité, à cause du fameux *Proëmium* en prose de Démétrius Moschus, qui précède les deux préambules en vers de l'auteur original. Je ne vois pas que les critiques allemands, entre autres le redoutable Schneider, aient dit de cet ouvrage ce que le jésuite Hardouin disait de l'Enéide de Virgile, imaginée à son gré par des moines, dans les cloîtres de Cîteaux. D'ailleurs, le peu d'objets importans que ce poëme renferme, en prouvant l'enfance de l'art à l'époque où il a été composé, prouve aussi son originalité. Assurément, si un faussaire l'avait écrit vers le siècle d'Origène, il aurait été bien maladroit de ne pas profiter des découvertes de Pline dans cette partie de l'histoire naturelle. La

grande raison qu'on objecte, que ce traité en vers ne nous apprend rien de neuf, est précisément celle que je ferais valoir pour le donner à l'Orphée de Thrace : tout, jusqu'à la réduction de quelques chapitres en simples distiques, et à la mutilation du poëme, qui a perdu les deux tiers de son étendue, semble annoncer qu'il ne s'est rien glissé d'hétérogène dans sa composition primitive. Des imposteurs qui l'auraient refait n'auraient ni imaginé des chapitres de deux vers, ni réduit à vingt opuscules le livre, que les âges antérieurs avaient vu en quatre-vingts.

Il est plus difficile d'avoir une opinion bien prononcée sur les *Hymnes* que sur les *Pierres* ou le *Peri-Lithon*, parce qu'il y a eu nécessairement des altérations primitives, à mesure que ces poëmes sacrés passaient par la bouche des initiés; parce qu'ils perdaient leur originalité, soit par leur brièveté qui les rendait populaires, soit par les amendemens des disciples du sage, qui

cherchaient à les rectifier. Leur faiblesse, quand on les met en parallèle avec les hymnes qu'on attribue à Homère, ne serait point alors un titre pour consacrer leur authenticité : tout m'invite à croire que cette production, telle qu'elle nous est restée, porte peu, en général, le cachet des âges antérieurs à la guerre de Troie. Sur les trente-six, dont Gesner nous a donné le recueil, je ne serais tenté d'en excepter que trois ou quatre, qui respirent à mon gré cette précieuse simplicité antique;* encore les convenances grammaticales du style, pouvant contrarier mon sentiment intérieur, je me garderai bien de les indiquer.

Le poëme des *Argonautes* est celui des livres attribués à Orphée, que j'ai étudié

---

* Ces hymnes de choix ont encore une autre garantie; c'est de se trouver dans deux des plus beaux manuscrits du poëme des Argonautes : dans celui de la bibliothèque des Médicis, *Bandini*, tom. II, et dans le Cabinet royal de Madrid, *teste Yriarto*, pag. 86.

avec le plus de soin, et sur lequel mes doutes raisonnés peuvent avoir le plus de poids.

Il me paraît démontré, du moins suivant mes faibles lumières, que ce Périple d'une haute importance est un assemblage, quelquefois régulier et plus souvent informe, de deux ouvrages écrits, à un intervalle incalculable, par deux Orphées, dont l'un a chanté une navigation mémorable autour du monde nouveau de l'Europe, et l'autre a célébré le petit exploit de pirate de Jason, sur une côte inhospitalière du Pont-Euxin.

D'après cette explication, qu'un coup-d'œil philosophique sur les deux géographies des temps primitifs et du moyen âge semble devoir impérieusement réclamer, toutes les contradictions apparentes du Périple, disparaissent. Par exemple, on insinue que l'ouvrage est apocryphe, de ce qu'il y est fait mention des feux lancés du cratère du mont Etna, tandis que, d'après les monumens écrits, la première éruption

connue est d'un âge infiniment postérieur à la guerre de Troie. La réponse à cette objection se trouve dans l'histoire physique du globe. Plus on se rapproche des premiers âges, plus il est évident que l'incendie des pyrites, occasionné par la filtration des eaux de la mer, qui pesaient sur les flancs des montagnes, a dû rendre fréquens les grands phénomènes du volcanisme. D'autres critiques ont infirmé l'autorité du poëme des *Argonautes*, parce qu'il y est fait mention des Thyrréniens, dont le nom n'était pas connu au temps de l'Orphée de Thrace. Tous ces nuages s'anéantissent, quand on veut reculer l'époque de la publication du Périple jusqu'au siècle de Pisistrate.

Voici donc ma pensée toute entière sur cet ouvrage.

Il y a eu un Orphée primitif qui a écrit, à une époque inaccessible à la chronologie, l'histoire d'une navigation mémorable attribuée à d'antiques Argonautes. Cet Orphée

n'existe que par son nom dans les monumens de l'histoire ; mais son livre était connu, soit par une tradition écrite, soit par une simple tradition orale, dans la Grèce et dans l'Asie mineure, très-long-temps avant la guerre de Troie.

Le second Orphée est venu, il se trouvait dans le vaisseau de Jason, lorsque celui-ci exécuta péniblement, et à grands frais, la petite expédition de la Colchide ; il la chanta, et comme il avait du génie, son poëme aggrandit les héros de la Toison-d'Or, et leur donna une sorte d'immortalité.

Cet Orphée fit secte ; ses disciples, pour ajouter à l'enthousiasme que son nom inspirait, lièrent sa vie à celle de l'Orphée primordial ; réunirent, mais sans beaucoup d'art, les deux Périples : et telle est l'origine de l'espèce d'Odyssée qui nous reste sur les Argonautes.

Cette Odyssée n'est donc point probable-

ment d'aucun des deux Orphées; * mais elle a été faite avec fidélité sur leurs mémoires; et cette fidélité est d'autant plus grande, qu'on n'a point songé à voiler les contradictions qui naissent du rapprochement des deux Périples.

Les anciens attestent que le poëme des Argonautes a été rédigé par Onomacrite, qu'une chronologie peu suspecte fait contemporain de Pisistrate.**

Pour ne rien laisser à désirer dans ce mémoire, il n'est point indifférent de le terminer par des considérations rapides sur

---

* Déjà, du temps de Pausanias, on doutait de l'authenticité des livres publiés sous le nom de l'Orphée de Thrace; et ce doute tombait particulièrement sur la Théogonie et sur le *Teletai*, ou le livre des Mystères. Voyez lib. 1, cap. 14 et 37.

** Tatian. *Orat. ad Græc.* cap. 62, et Clem. Alexandr. *Stromat.* lib. 1.

Le poëme d'Onomacrite a aussi pour garans Scepsius et Mimnerme, deux écrivains de poids, cités par Strabon. *Geograph.* lib. 1, cap. 46.

la doctrine du second Orphée, telle qu'elle résulte des fragmens qui nous en restent, des témoignages qui lui ont été rendus par des écrivains de poids, et de l'idolâtrie de ses disciples, qui a semblé un moment justifier son apothéose.

Orphée ne croyait point le monde éternel, cette éternité de la matière modifiée ne remonte guère au delà d'Ocellus Lucanus, et elle n'a acquis une sorte de consistance que depuis qu'une philosophie audacieuse plaça l'Être des êtres dans les intermondes d'Epicure.

C'est dans le *Krateres* d'Orphée qu'on rencontre les premiers élémens de son système sur l'origine des choses; mais ces élémens sont enveloppés des nuages de l'allégorie : on voit que l'auteur a une doctrine publique pour le peuple, et une doctrine secrète pour les sages qu'il initie dans ses Mystères.

Les principes générateurs d'Orphée, dans sa langue hiéroglyphique, sont l'éther, le

chaos et la nuit. L'éther est le principe du bien ou l'Oromase de la Perse; le chaos est le génie du mal ou l'Arimane; l'ordonnateur du monde les concilie ensemble et les unit. Il résulte de cet hymen étrange, mais que l'introduction du mal physique et du mal moral semble justifier, il en résulte, dis-je, un œuf que Dieu confie à la nuit. Cet œuf se partage en deux pour former le ciel et la terre; la nuit le féconde; et voilà l'organisation de l'univers.

Lorsqu'on explique Orphée par lui-même, c'est-à-dire son *Kraterès* par d'autres productions où sa pensée primitive est moins enveloppée, on arrive à une philosophie plus digne de la morale éternelle des âges primitifs.

Jupiter, ou l'ame du monde, c'est-à-dire l'Être suprême, préexistait de toute éternité; il renfermait dans son sein tout ce qui était, ainsi que tout ce qui est, et tout ce qui sera : ainsi il n'y a que deux substances nécessaires, Dieu ou le principe ac-

tif, et le chaos ou la matière inerte qui constitue le principe passif. La matière, modifiée par l'agent universel, arrive à sa perfection par toutes sortes de développemens, mais elle ne change pas essentiellement de nature ; tous les êtres émanés de Dieu iront un jour se perdre dans son sein.

Les mondes organisés depuis la rupture de l'œuf générateur, finiront un jour par une conflagration générale, et de leurs cendres fécondées, il naîtra un nouvel univers.

L'intervalle entre l'Être des êtres et nous, est rempli par des intelligences du second ordre, et ensuite par des héros qui tiennent de la nature de l'homme et de celle des demi-dieux.

L'homme tient à l'ame du monde par son immortalité. Quand il n'est que faible, il trouve sur la terre des lustrations religieuses propres à le restituer à son principe ; s'il est pervers, un Tartare, à terme limité, l'attend ; si sa vie a été exemplaire, il trouvera au-delà de la tombe sa récompense.

Il me semble que cette doctrine dont on trouve des traces dans Plutarque, dans Porphyre, dans Jamblique et dans Proclus*, n'est pas tout-à-fait indigne de la raison du dix-neuvième siècle. Mahomet n'avait pas une cosmogonie si pure, et cependant il a envahi la croyance d'un tiers du globe : il est vrai que son épée lui rendit, à cet égard, plus de service que son évangile.

Un fait, qui paraît bien étrange à ceux qui ne sont pas versés dans la littérature de la haute antiquité, c'est que toute la morale d'Orphée et toute sa religion étaient

---

* Voyez PLUTARCH. *in Symposiac.* et *de Isid. et Osirid.* PORPHYR. *de Myster.* et *de Abstinent.* JAMBLICH. *in vitâ Pythagor.* PROCLUS *in Timeum.* Il n'y a pas jusqu'à l'œuf générateur d'Orphée qui n'ait été adopté par le Sanchoniaton de la Phénicie, et par les adorateurs d'Oromase, dans la religion de Zoroastre. Ce furent les grandes idées que présentait ce symbole, qui firent défendre l'œuf dans le régime diététique d'Orphée et de Pythagore.

en vers. * Mais à ces époques reculées, tout s'écrivait ainsi, jusqu'aux lois et aux traités de paix : le rythme, chez les peuples neufs, grave les pensées utiles dans la mémoire, en les rendant populaires. Les poëtes Bardes ont été les premiers historiens des Gaules; et parmi nous le poëme de la Rose, et les chants des Troubadours sont antérieurs aux bonnes chroniques en prose, à celles des Joinville et des Ville-Hardouin.

Tous les vers d'Orphée, quand il s'agit de religion, consacrent sa croyance dans l'ordonnateur des mondes : ses idées, à cet égard, sont aussi grandes que celles de Marc-Aurèle; et, dans ce sens, la poésie ne mérita jamais mieux qu'alors le nom de langage des dieux.

Voici un fragment, soit de lui, soit de

---

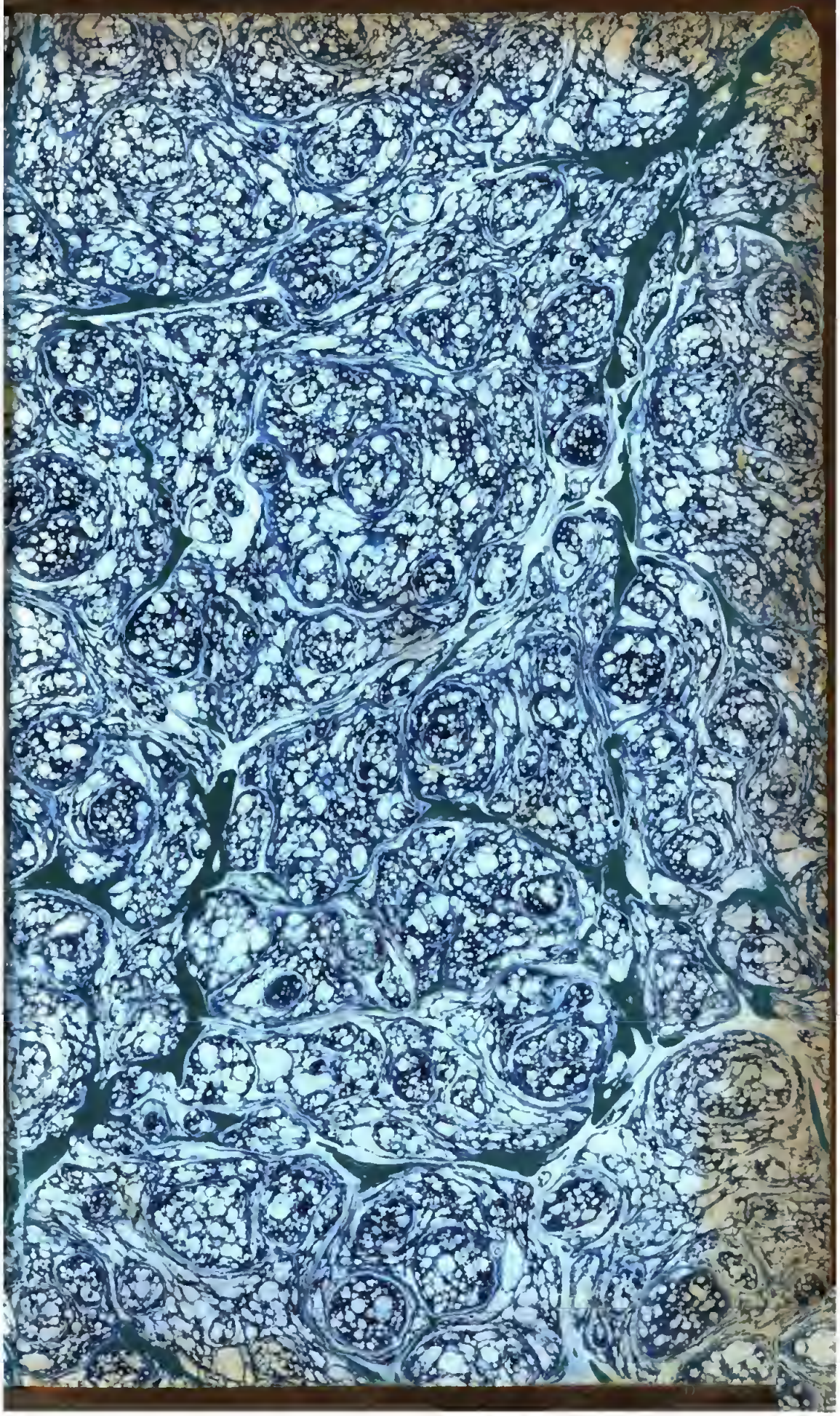
* On attribue même à ce sage, la découverte du rythme du vers. Voyez Theodoret *Therapeut.* lib. 1, et Antipater de Sidon, dans le troisième livre de l'*Anthologie*.

ses disciples, que je me suis permis de traduire, mais librement, pour donner une idée de cette haute doctrine. J'espère qu'on oubliera en me lisant, les beaux vers devenus classiques du poëte supérieur qui a créé Athalie.

« Ce Dieu, peuple du Nil, qui règne sur tes maîtres,
Est lui seul la racine et la tige des êtres ;
Sa main soutient le ciel, la terre et les enfers.
La matière et l'esprit partagent son essence ;
Il unit les anneaux de cette chaîne immense,
Qui, de l'astre à l'atôme, embrasse l'univers ;
De l'être organisé sa voix produit le germe ;
Il en est le principe aussi bien que le terme.
Le sage de Memphis l'aperçoit tour-à-tour
Dans le flambeau des nuits et dans l'astre du jour.
La terre, de son sein déployant la parure,
L'onde qui rafraîchit l'émail de la verdure,
Le feu qui de nos sens entretient la vigueur,
Tout aux yeux éclairés peint un premier moteur.
Dieu vient, comme un époux, féconder la nature :
Il s'annonce aux ingrats ; mais, en les foudroyant,
Il parle, et ses décrets font passer sans murmure,
Ou du néant à l'être, ou de l'être au néant.* »

* Ces vers, faits en 1772, ayant été traduits dans des langues étraugères, je n'ai pas eu le courage de chercher à les rectifier.

Le peuple, les conquérans, et le temps plus destructeur encore, mêlèrent des absurdités à l'ancienne théogonie de l'Orphée de Thrace : mais les beaux principes religieux qu'elle consacre, se conservèrent plusieurs siècles dans la célébration des Mystères, avec toute leur intégrité; et si la doctrine annoncée par les hiérophantes de la Grèce avait été publique, Athènes n'aurait point eu à rougir du supplice de Socrate.

FIN.

650032